

Everglades 02- L'ombre du soupçon

Graham, Heather

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

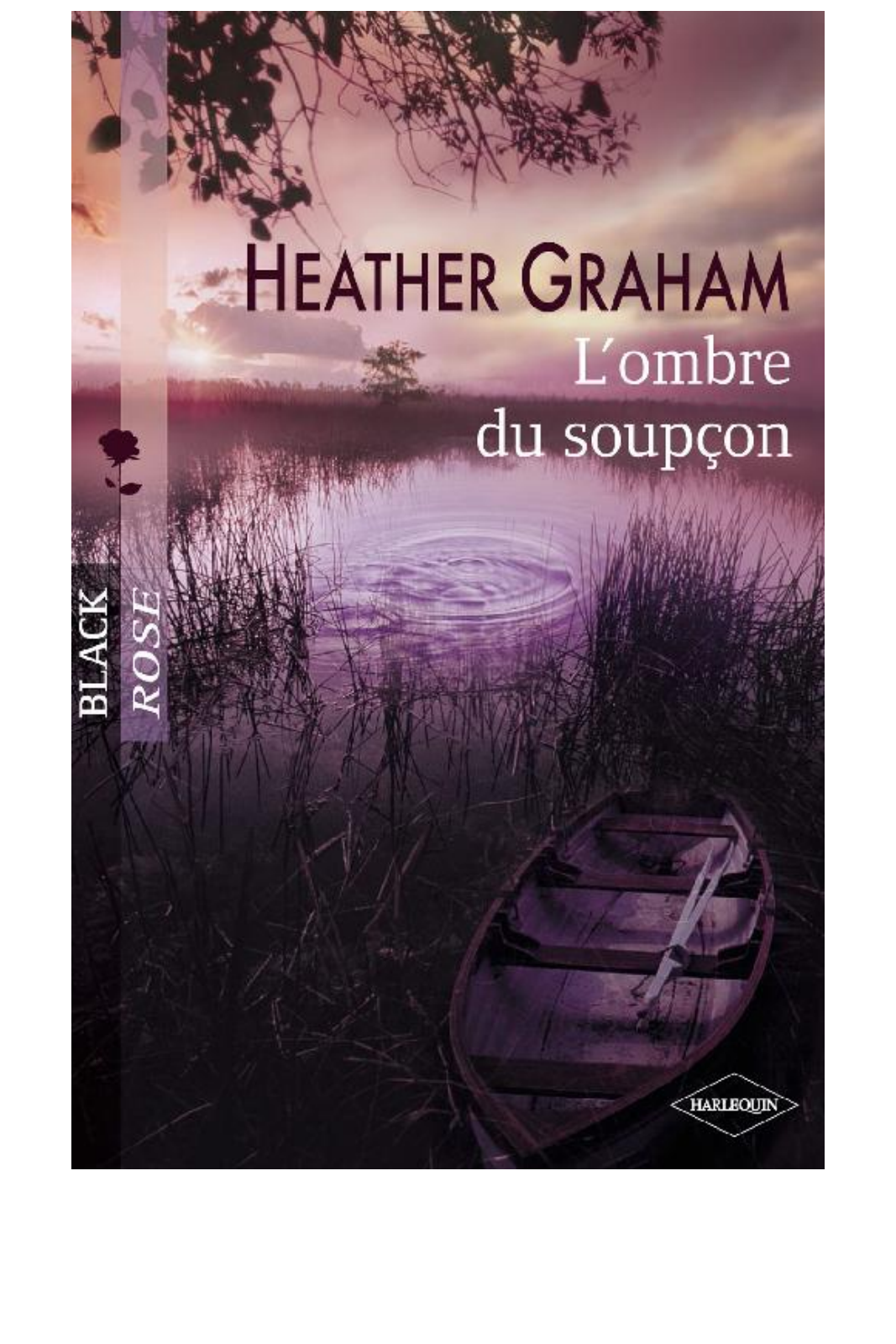
BLACK

ROSE

HEATHER GRAHAM

L'ombre du soupçon

HARLEQUIN



HEATHER GRAHAM

L'ombre
du soupçon

BLACK

ROSE

HARLEQUIN

HEATHER GRAHAM

L'ombre du soupçon

éditions Harlequin

Prologue

Deux yeux le dévisageaient par-delà l'étendue d'eau.

Un regard inexpressif, celui d'un prédateur à sang froid dont l'existence, depuis des millions d'années, tournait autour d'un seul but : chasser et tuer.

Seuls visibles au-dessus de la surface de l'eau, ses yeux, foncièrement méchants, des yeux qui semblaient appartenir à une créature sortie tout droit de l'enfer.

Un monstre préhistorique le surveillait et attendait son heure.

Assis sur le siège de son vieux rafiot, Billy Ray Hare leva sa canette de bière en direction de l'alligator. Il tenta d'estimer à vue de nez la taille de la bête dont le corps était presque entièrement immergé dans l'eau. Un beau spécimen, songea-t-il. Il n'en voyait plus guère comme celui-ci dans les environs. Il avait même lu un article selon lequel les alligators des Everglades devenaient de plus en plus maigres à force de se nourrir uniquement d'insectes et de petites proies. Mais de temps à autre, il lui arrivait d'en apercevoir un de belle taille, en train de se chauffer au soleil sur les berges des canaux qui sillonnaient le vaste marécage.

Il se retourna en entendant un bruit provenant de la rive du canal. Un alligator plus petit, d'environ un mètre cinquante, rampait en direction de l'eau. Malgré sa laideur et son allure gauche, il se déplaçait avec une grâce fluide et rapide. Etrangement rapide. Puis il glissa dans l'eau avec aisance, sous le regard attentif de Billy. Celui-ci connaissait les canaux et les alligators comme sa poche, et il devinait le sort qui attendait la malheureuse aigrette blanche aux longues pattes, occupée à pêcher un poisson près de la rive.

— Hé ! Ma belle ! appela doucement Billy Ray. Tu ne vois donc pas la position du soleil ? C'est l'heure du dîner...

Entre-temps, l'alligator fendait lentement l'eau, ses yeux au ras de la surface.

L'instant d'après, il jaillit, la gueule ouverte, dans une gerbe de gouttelettes. L'aigrette poussa un cri strident et battit des ailes de façon pathétique et désespérée. Mais en vain. L'alligator rejeta la tête

d'avant en arrière, secouant sa proie dans ses puissantes mâchoires serrées avant de se glisser dans l'eau pour donner le coup de grâce à sa victime en la noyant.

— Dans ce foutu monde, les loups se mangent entre eux, constata Billy Ray d'un ton fataliste.

Il finit sa bière et chercha à tâtons une autre canette, mais il venait de boire la dernière d'un pack de douze. Poussant un juron, il regarda en direction du gros alligator, toujours immobile, ses yeux noirs aussi maléfiques que ceux de Satan, continuant de le surveiller. Il lança sa canette en sa direction.

— Mange donc ça, vieille carne ! grommela-t-il.

Il se mit à rire puis se calma aussitôt et regarda autour de lui, s'attendant à voir Jesse Crane surgir derrière lui pour lui passer un savon sous prétexte qu'il avait profané son précieux tas de boue. Mais Billy Ray était seul au beau milieu du marécage. Seul avec les insectes, les oiseaux et les reptiles, sans canette de bière et sans rien à se mettre sous la dent.

— Pan ! Pan ! T'es mort ! Je crève de faim, moi aussi, et c'est l'heure du dîner. La faute à ces maudits écologistes !

Jadis, on pouvait tuer un alligator comme on voulait, mais maintenant ces fichues bestioles étaient protégées. Il fallait attendre l'ouverture de la chasse pour les tuer et respecter un tas de règlements. Fini le bon vieux temps où on les tirait comme des lapins. Un animal de cette taille valait son pesant d'or.

Dire qu'il passait à côté d'un beau paquet de fric. Satanée loi !

Ceux qui travaillaient à la ferme d'alligators gagnaient beaucoup d'argent, eux ! Le vieil Harry et son collègue, le Dr Preston, Hugh Humphrey, l'Australien puant qui se prenait pour Crocodile Dundee, sans compter Jack Pine, l'Indien de la tribu des Séminoles, et tous les autres. Tous ils se faisaient un tas d'oseille grâce aux alligators. Et, pour couronner le tout, ce maudit Jesse faisait désormais partie de la police indienne et s'appliquait à faire respecter à la lettre cette fichue législation imposée par les Blancs.

Billy Ray secoua la tête. Au diable, Jesse Crane et toutes les âmes sensibles ! Qu'est-ce que ce maudit Métis connaissait du marécage ? Un beau gars, certes, grand, à la peau sombre, et tout-puissant aussi, un pied en territoire indien et l'autre dans le monde des Blancs. Education universitaire, plein aux as — l'argent de sa défunte épouse. Mais lui, Billy Ray, se fichait éperdument de Jesse et des écologistes. Il se moquait aussi des Blancs, par la même occasion. Après tout c'était eux qui avaient mis en péril l'écosystème de la région en drainant les marais pour construire des routes et accroître les surfaces cultivables.

Alors que tout le pays se mobilisait pour la défense des droits — égalité salariale entre les hommes et les femmes, meilleure justice pour les Noirs, aide aux réfugiés —, Jesse Crane ne se rendait pas compte que le sort des Indiens d'Amérique laissait tout le monde indifférent. Et cette façon qu'il avait de rejeter la tête en arrière et de le fixer froidement de ses yeux verts, héritage paternel, en disant que personne ne l'obligeait, lui, Billy Ray, à se montrer pingre, à boire comme un trou et à tabasser sa femme. Jesse aurait bien voulu le mettre en prison mais Ginny, bénie soit-elle, se refusait obstinément à porter plainte contre lui. Dieu merci, elle savait où était la place d'une épouse !

Lui ? Un ivrogne ? Allons donc !

Mais pour l'heure, il avait besoin d'une autre bière, et Jesse Crane pouvait aller au diable.

— Et toi aussi, tu peux aller te faire voir ! lança-t-il à haute voix en défiant l'alligator.

Les yeux noirs ne cillèrent pas. La créature continuait de le dévisager, telle une sentinelle préhistorique. Peut-être était-elle déjà morte. Il se concentra pour l'observer mais il se faisait tard et il ne discernait plus grand-chose.

C'était l'heure du dîner.

Le soleil se couchait. La nuit allait bientôt tomber. Il ne savait pas ce qu'il désirait le plus, manger un morceau ou boire une autre canette. Mais il ne ferait ni l'un ni l'autre. Il n'avait rien pêché, et il ne lui restait plus un sou en poche.

Le ciel se teintait d'orange et de rouge, et ces riches nuances se reflétaient étrangement sur les eaux du canal, les branches des arbres et le « fleuve d'herbe » qui s'étendait à perte de vue. Dans le soleil couchant, tout prenait une coloration différente ; le plumage blanc des oiseaux virait au jaune et à l'ocre, et même la chaleur accablante semblait nuancer l'atmosphère. Billy regarda autour de lui. Il lui arrivait de croiser Jesse dans le marécage, perdu dans ses pensées, et songeant probablement que ce lieu, infesté de moustiques et sentant la pourriture, était un avant-goût du paradis. La terre de ses ancêtres. Ses ancêtres ! La bonne blague ! Un jour, il clouerait le bec à ce fichu Métis en lui rappelant que les Miccosukees et les Séminoles n'étaient pas les premiers occupants de ce territoire, et que les Indiens qui les avaient précédés avaient été sauvagement exterminés par les Blancs. Pourtant Jesse semblait penser que le sang indien qui coulait dans ses veines faisait de lui le Lord Protecteur de ce royaume.

Quelle prétention !

Billy Ray sourit. Ses vilaines pensées à l'égard de Jesse lui avaient remonté le moral.

Une aigrette glapit au-dessus de sa tête, descendit en piqué, rasa la

surface miroitante de l'eau, se saisit vivement d'un poisson et remonta aussitôt dans les airs, sa proie se balançant au bout de son bec. Voilà un oiseau intelligent ! Lui au moins n'avait pas traîné dans les parages pour devenir à son tour le repas d'un alligator. En fait, se dit-il amèrement, il venait d'assister à une scène superbe, digne du National Geographic. L'échassier et le petit alligator avaient remporté leur repas de haute lutte, en revanche tout ce qu'il avait gagné, lui, c'était un bon coup de soleil et un sacré mal de tête.

Et cet autre alligator, en face, qui n'arrêtait pas de le dévisager. Bon sang, il devait faire au moins trois mètres de long ! Peut-être même davantage. La sale bête ! Il ne parvenait pas à déterminer sa taille. C'était sûrement une grosse femelle. Ses yeux sombres, brillants comme l'onyx dans le soleil couchant, demeuraient fixés sur lui. Ils ne le regardaient pas, lui semblait-il. Ils ne bougeaient pas. Ils ne cillaient pas non plus.

La vieille baderne était peut-être morte, pensa-t-il. Dans ce cas, il pourrait la hisser à bord et la ramener chez lui à l'insu des écologistes. Ginny n'avait pas son pareil pour préparer la viande d'alligator ; elle la cuisinait bien avant que les restaurants à la mode l'inscrivent à leur menu. Vu la taille de la bête, ils auraient à manger pour des semaines...

— Hé ! Toi là-bas ! cria-t-il.

Il se leva, et l'embarcation se mit à tanguer. Il se rassit aussitôt. C'était plus prudent. Il était encore plus ivre qu'il ne le croyait. Il attrapa une rame et se dirigea lentement vers le gros alligator, toujours immobile. Soudain, il souleva la rame hors de l'eau et tressaillit. Bon sang ! Quel crétin ! Le reptile était bel et bien vivant, compte tenu de sa position dans l'eau, les yeux affleurant à la surface.

Le dévisageant.

L'observant, de la même façon que le petit alligator avait guetté l'aigrette tout à l'heure.

— Oh non, mon vieux ! s'exclama Billy Ray. Inutile de te faire des idées. C'est l'heure de *mon* dîner.

Comme s'il était enfin prêt à relever le défi, l'alligator se mit soudain à remuer. Et Billy Ray se rendit mieux compte de sa longueur. Trois mètres, trois mètres cinquante, quatre mètres cinquante... Davantage peut-être... Par tous les diables, il n'en avait jamais vu d'aussi grand ! Il s'agissait sans doute d'un crocodile égaré. Non, il savait faire la différence entre crocodile et alligator. La vieille carne avait le museau large et des narines nettement espacées. C'était juste une grosse femelle... qui nageait en douceur dans sa direction, un corps massif qui glissait dans l'eau. Et qui arrivait sur lui de plus en plus vite...

Il fronça les sourcils et secoua la tête. Les alligators ne

poursuivaient pas les bateaux et ne les éperonnaient pas. A la rigueur, ils longeaient les embarcations et arrachaient une main qui traînait dans l'eau. Il n'avait vu qu'une seule fois un alligator faire la course avec une barque : c'était une mère qui protégeait son nid, et elle s'était contentée de foncer sur la barque sans la heurter.

La vieille baderne devait sans doute l'avertir de déguerpir au plus vite. Les alligators avaient un sens aigu de leur territoire, il le savait pourtant.

Bon sang ! Où avait-il mis son fusil ? Il l'avait bien posé quelque part...

Incapable de détacher son regard des deux globes sombres et menaçants qui se rapprochaient un peu trop vite à son goût, il chercha son arme à tâtons et la trouva enfin. Se relevant avec peine, il visa.

Et fit feu.

Il l'avait touché, il en était certain.

Pourtant l'alligator continuait de nager vers lui... Soudain, il accéléra l'allure.

Et éperonna le rafiote.

Billy Ray passa par-dessus bord.

Le soleil se couchait.

L'eau était opaque. Billy Ray n'y voyait rien. Il commença à se démener furieusement, puis nagea en direction de la berge. La balle avait atteint le monstre. Elle avait sûrement transpercé sa peau épaisse et il mettrait du temps à mourir. Mais lui, Billy Ray, s'était montré stupide. Pour l'heure, son fusil gisait sûrement au fond du marais, son bateau était fichu, et l'eau froide le dégrisait.

Oui, tout d'un coup, il avait l'esprit clair. Très clair.

Il tourna la tête et aperçut le monstre qui le suivait tranquillement. Presque avec grâce. Il remarqua de nouveau ses yeux, l'espace d'un instant. Froids, durs, impitoyables, les yeux d'un prédateur sans merci. Il distingua sa tête et ses mâchoires impressionnantes. Jamais il n'en avait vu de semblables. Ce n'était pas possible !

Les yeux glissèrent sous la surface de l'eau.

Billy Ray se mit à hurler. Il ne s'était jamais senti aussi sobre qu'en ce moment.

Il devina le mouvement dans l'eau et l'assaut qui se préparait.

Il hurla encore et encore. Jusqu'à ce que les mâchoires gigantesques se referment sur lui. Il ressentit alors une douleur aiguë, insoutenable. Puis il cessa de crier au moment où les dents, aussi coupantes qu'une lame de rasoir, percèrent sa cage thoracique, ses poumons et sa trachée.

L'alligator se mit à balancer sa tête massive, secouant sa proie pour la déchiqueter en morceaux plus faciles à digérer.

Elle s'enfonça sous la surface de l'eau.
Et les os de Billy Ray commencèrent à craquer...
Billy Ray avait eu raison sur un point.
C'était l'heure du dîner.

1

Au début, Jesse Crane eut l'impression que le hurlement de la sirène ne parvenait pas jusqu'au cerveau du conducteur de la Lexus.

A moins que celui-ci ait l'intention de faire la course avec la voiture de police tout au long de la route qui menait à Naples, se dit-il avec irritation. Ce qui ne serait pas la première fois.

Les automobilistes trouvaient tout naturel d'appuyer sur le champignon en roulant sur cette voie si longue et si étrange de cette partie inférieure de l'Etat de Floride, qui traversait une immense étendue de prairies, de marais et de canaux, bordée de temps à autre par une station-service, un magasin d'articles de pêche, un point promenade en *airboat* ou un camp miccosukee.

Mais une fois que l'on avait dépassé le casino, en direction de l'ouest, les traces de civilisation s'espaçaient de plus en plus. Malgré tout, la route recélait de nombreux dangers, et les accidents mortels étaient fréquents.

Jesse se montrait indulgent quand l'automobiliste semblait sérieux et qu'il excédait de peu la vitesse maximale.

Mais cette Lexus !

Enfin, le conducteur parut réaliser qu'il était pris en chasse par une voiture de police, toutes sirènes hurlantes, et il se gara sur le bas-côté.

En s'arrêtant à son tour sur le talus, Jesse aperçut une tête blonde qui plongeait, sans doute à la recherche des papiers de la voiture. Ou d'un fusil ? Des gens de toutes sortes traînaient par ici, car l'espace et les cachettes abondaient, favorisant les trafics en tout genre.

En homme avisé qu'il était, il s'avança prudemment vers la Lexus.

Alors qu'il arrivait à proximité du véhicule, la vitre s'abaissa et la tête blonde se tourna vers lui.

Il eut l'impression de recevoir un coup dans l'estomac.

La jeune femme était d'une beauté à couper le souffle. Non pas simplement belle, mais superbe. Avec sa chevelure dorée qui captait la lumière du jour et ses traits délicats, elle possédait une grâce presque ensorcelante. Ses yeux immenses, frangés de longs cils, reflétaient une palette de couleurs : vert, brun, bordés de gris. Ses lèvres charnues,

mises en valeur par un rouge à lèvres rose corail, étaient une véritable invitation aux baisers.

— Je roulais trop vite ?

A son intonation, il eut la désagréable impression de n'être qu'un simple contretemps dans la vie si importante de cette écervelée, et cela l'agaça prodigieusement.

Le bruit sourd d'un plongeon en provenance du canal attira leur attention. La conductrice tourna vivement la tête et frissonna en apercevant un petit alligator qui délaissait sa place au soleil pour glisser dans l'eau.

Puis elle reporta son attention sur lui, l'examinant des pieds à la tête, l'espace d'un instant.

— C'est une... plaisanterie ?

— Non, madame, répondit-il sèchement. Veuillez me présenter votre permis de conduire et les papiers du véhicule, je vous prie.

— Je roulais si vite ? répéta-t-elle, d'un air distrait.

— Oh oui ! s'exclama-t-il. Permis de conduire et papiers du véhicule.

— Cela m'étonne beaucoup.

Soudain, elle parut se ressaisir et le dévisagea en fronçant les sourcils.

— Vous êtes vraiment un policier ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

Elle se pencha par la vitre ouverte.

— Ce n'est pas un véhicule de la police municipale, la Metro-Dade.

— Non, je n'en fais pas partie.

— Alors...

— Police tribale. Miccosukee, précisa-t-il brièvement.

— La police indienne ? s'exclama-t-elle en reportant son regard sur lui.

En voyant son air incrédule, il sentit la moutarde lui monter au nez. Pour un peu, elle allait ajouter : « Comme c'est pittoresque ! »

— La police indienne, oui, et vous êtes ici dans ma juridiction, laissa-t-il tomber d'un ton cinglant. Encore une fois, veuillez me présenter votre permis de conduire et les papiers du véhicule.

Elle serra les dents et le dévisagea un instant. Puis, d'un geste rageur, elle fourragea dans la boîte à gants.

— Papiers du véhicule, lâcha-t-elle en lui tendant le document.

— Et le permis de conduire, insista-t-il poliment.

— Oui, bien sûr. Je dois l'avoir par-là...

— Savez-vous à combien vous rouliez ?

— Oh... je ne devais guère dépasser la limitation de vitesse.

— Détrompez-vous. Vous voyez le panneau ? Il indique 90 kilomètres à l'heure. Or, vous conduisiez à 140.

— Désolée. Je ne m'en suis pas rendu compte.

Elle fouilla dans son sac à main, plein à craquer et où tout était rangé pêle-mêle, ce désordre contrastant avec la coupe stricte de sa veste bleu pâle qu'elle portait sur un chemisier ajusté, nota-t-il. Il avait commencé à dresser le procès-verbal quand elle trouva enfin son permis. Elle le lui tendit puis enroula nerveusement ses longs doigts fins autour du volant.

— J'ignore pourquoi vous êtes si pressée d'arriver à Naples, madame Fortier, mais ce n'est sûrement pas une raison suffisante pour mourir dans un accident de voiture. Et si vous avez envie de vous suicider, songez que vous pouvez tuer des personnes innocentes par la même occasion. Alors, ralentissez quand vous conduisez sur cette route.

— Je n'arrive pas à croire que je roulais aussi vite.

— Pourtant, c'est la vérité.

Pourquoi lui tapait-elle autant sur les nerfs ? Après tout, elle ne faisait que passer. Quantité d'automobilistes empruntaient cette voie qui traversait les Everglades d'est en ouest, conduisant à tombeau ouvert, indifférents au paysage superbe qui défilait sous leurs yeux, et se souciant comme d'une guigne des populations miccosukees et séminoles, peu nombreuses, certes, mais qui vivaient ici, sur leur propre territoire.

Et leurs vies valaient bien celles des autres.

— Bon, d'accord, murmura-t-elle, à peine consciente de sa présence et visiblement désireuse de reprendre la route au plus vite.

— Hé ! fit-il, réclamant son attention.

Elle battit des paupières et le dévisagea un instant sans le voir ; elle semblait avoir l'esprit ailleurs. Et pourtant, quand son regard se posa sur lui, il était empreint d'un étrange intérêt. Comme si elle était désireuse de l'écouter mais que, d'une certaine façon, elle n'y parvenait pas.

— Ralentissez, répéta-t-il d'un ton ferme.

Elle fit signe que oui et tendit la main pour récupérer ses papiers ainsi que le procès-verbal.

Puis elle secoua ses boucles blondes, s'efforçant visiblement de maîtriser sa colère.

— Merci, marmonna-t-elle.

— Je suis un *vrai* policier, madame Fortier, et ceci est un *vrai* procès-verbal.

— Bien. Dans ce cas, je le paierai avec de la *vraie* monnaie, précisa-t-elle d'une voix douce.

Il grimaça un sourire. Elle était sûrement une de ces femmes riches

et frivoles qui partageaient leur temps entre Miami Beach et les plages huppées de la côte Ouest.

Il porta la main à son chapeau pour la saluer, soulagé qu'elle ne puisse pas lire dans son regard la piètre opinion qu'il avait d'elle. Dieu merci, ses lunettes de soleil aux verres sombres ne dévoilaient rien de ses pensées.

— Bonne journée, madame Fortier.

Il pivota sur ses talons.

— Pauvre type ! l'entendit-il murmurer.

Il se raidit, redressa sa haute silhouette et se retourna d'un bloc.

— Pardon ? Vous avez dit quelque chose ? demanda-t-il poliment.

Elle eut un sourire forcé.

— J'ai dit : bonne journée à vous aussi, monsieur l'agent.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre, remarqua-t-il en lui tournant le dos. Garce ! marmonna-t-il entre ses dents.

— Qu'avez-vous dit ? s'enquit-elle vivement.

Il revint vers elle, un sourire narquois aux lèvres.

— J'ai dit que nous devrions avoir une journée magnifique tous les deux. Soyez prudente, madame Fortier.

Puis il se dirigea vers son véhicule tandis que la Lexus reprenait la route.

Il suivit la jeune femme pendant une bonne trentaine de kilomètres. Elle dut s'en rendre compte car elle respecta à la lettre la limitation de vitesse.

90 kilomètres à l'heure, ni plus ni moins.

Le téléphone de bord bourdonna doucement. Il appuya sur le bouton pour répondre.

— Hé, grand chef, quoi de neuf ? Encore un type qui tabasse sa femme ?

Il parlait d'un ton uni, espérant que rien de grave n'était arrivé. Certes, les Everglades étaient un endroit magnifique pour les amoureux de la nature, mais ils attiraient aussi irrésistiblement les gibiers de potence.

A l'autre bout du fil, Emmy soupira.

— Non, juste un coup de fil de Lars. Il souhaite que tu ailles déjeuner avec lui vendredi prochain à la nouvelle pêcherie, à l'est du casino.

— Dis-lui que c'est d'accord, répondit Jesse. A plus tard. Je rentre. J'ai ma dose pour aujourd'hui.

Sa maison se situait un peu plus haut. La piste qui y menait était presque invisible depuis la route, mais il connaissait le chemin par cœur. Il vira à gauche et fit demi-tour.

Ce faisant, il devina que la Lexus allait sûrement en profiter pour

accélérer.

* * *

Après avoir posé son stylo en soupirant, Lorena Fortier se leva et s'étira. Puis elle contourna son bureau et se dirigea vers la porte qui donnait sur le corridor, dans l'aile réservée au personnel du Harry's Alligator Farm and Museum. Elle hésita, regardant à droite et à gauche, puis s'engagea le long du couloir plongé dans la pénombre. Des veilleuses permettaient de distinguer les plaques apposées sur les différentes portes.

Sa deuxième journée de travail à la ferme d'alligators s'achevait sur une nouvelle déception. Elle songea avec nostalgie à Naples et à Marco Island. Si seulement sa destination avait été une de ces stations balnéaires plutôt que cette ferme perdue au milieu de nulle part !

Elle sentit de nouveau une bouffée de colère monter en elle en songeant à ce policier miccosukee qui l'avait prise en chasse la veille. Soit, elle roulait trop vite. Elle aurait dû ralentir. Mais c'était parce que son esprit réfléchissait à toute vitesse et, machinalement, son pied avait enfoncé la pédale de l'accélérateur.

Et il l'avait arrêtée...

Elle fut parcourue d'un curieux frisson. Cet homme était si saisissant et, en même temps, un peu effrayant. Cela faisait longtemps que quelqu'un ne lui avait pas fait une aussi forte impression. Avec sa prestance et sa grâce féline, il ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle se faisait d'un policier.

Elle avait sûrement dû se faire remarquer, pas forcément dans le bon sens du terme. Ce policier l'avait à coup sûr prise pour une garce riche et indifférente à tout ce qui ne la concernait pas directement...

Elle haussa les épaules. Quelle importance ! Mieux valait oublier l'incident. Se concentrer sur son objectif.

Arrivée à la hauteur de la troisième porte, elle déchiffra le nom sur la plaque : Dr Michael Preston — Recherche.

Après un instant d'hésitation, elle tourna la poignée. Comme elle s'y attendait, la porte était fermée à clé. Elle glissa sa main dans la poche de sa blouse blanche et referma ses doigts sur le passe-partout qu'elle avait emporté. Elle s'apprêtait à crocheter la serrure quand elle entendit un bruit de voix à l'extrémité du corridor.

— Comment se passent les visites guidées, Michael ?

Elle reconnut la voix de Harry Rogers, son nouveau patron, un homme corpulent, au sourire aussi large que son tour de taille.

Le Dr Michael Preston répondit avec un enthousiasme un peu

forcé :

— Très bien !

— Je sais que vous êtes chercheur avant tout, Michael, mais mon rêve, c'est aussi d'apprendre aux gens à mieux connaître les alligators.

— Les touristes ne me dérangent pas. Sans vouloir me vanter, je pense que j'arrive assez bien à leur faire comprendre tout ce que nous faisons ici.

Bon, et maintenant, que devait-elle faire ? se demanda-t-elle. Elle était novice en matière d'espionnage. Devait-elle retourner précipitamment dans son bureau ? Ou valait-il mieux aller à la rencontre des deux hommes, comme si de rien n'était, pour leur poser une question anodine ?

Se mettre à courir était inutile et risqué. Et ridicule. Il ne lui restait donc plus qu'à bluffer.

— Harry ! Docteur Preston ! s'exclama-t-elle, le sourire aux lèvres, en se dirigeant vers eux.

— Vous êtes le patron, pourtant elle vous appelle par votre prénom, alors que moi, je n'ai droit qu'à un cérémonieux « Dr Preston » ! grommela Michael Preston.

— Lorena sait qu'elle peut compter sur moi, déclara Harry, le visage radieux. Comme elle est nouvelle ici, elle ne sait pas encore si vous êtes un dangereux séducteur ou un charmeur inoffensif, uniquement préoccupé par vos recherches.

Lorena se mit à rire.

— Alors, docteur Preston ? Etes-vous un redoutable don Juan déguisé en savant ou un homme digne de foi ? lança-t-elle d'un air malicieux.

Michael Preston était d'une beauté remarquable et rien, dans son apparence, ne dénotait l'homme de science. Pourtant, il avait la réputation d'être un chercheur passionné par son métier et s'impliquant à fond dans son travail. Grand, blond et séduisant, il incarnait l'idéal masculin. Comment une femme pouvait-elle résister à son sourire enjôleur et ne pas lui faire confiance ?

Elle n'aima pas le son de son propre rire, ni sa question. D'un naturel franc et direct, elle n'avait pas l'habitude de flirter avec les hommes ni de les aguicher, et elle se sentait ridicule à minauder ainsi avec un de ses collègues.

Mais, elle le comprit bien vite, Michael Preston était conscient de son physique avantageux et plutôt enclin à user de son charme naturel auprès de la gent féminine.

Ce qu'il fit aussitôt, lui décochant un sourire irrésistible tout en s'adressant à Harry.

— Et que doit-on penser de la jolie Mme Fortier, une jeune femme

énigmatique et envoûtante, qui débarque soudain dans notre petite oasis au beau milieu du marécage ? Est-elle digne de confiance ? A moins qu'elle ne soit ici pour dérober nos secrets en jouant de sa séduction ?

— Eh bien, mes secrets, quels qu'ils soient, n'ont rien de fascinant, déclara Harry sur un ton d'excuse.

— Et j'ai bien peur que ma vie, mystérieuse en apparence, ne soit tout à fait terne en réalité, précisa Lorena d'une voix douce.

— Au fait, vous me cherchiez ? demanda Harry.

— Euh... oui. Vous m'avez dit qu'il y avait une salle de gym pour le personnel. J'avais envie d'y faire un tour. Si vous pouviez m'indiquer le chemin...

— Elle se situe au-delà des enclos. Surtout, soyez prudente dans l'obscurité. Les enclos sont entourés d'un haut mur mais il vaut mieux éviter de vous montrer trop curieuse et de vous pencher. Vous risqueriez de tomber. Mes alligators sont bien nourris mais, après tout, ce sont des bêtes sauvages. Et même si des gardes patrouillent dans l'enceinte du complexe, il se peut que les secours tardent à arriver.

— Je ferai attention. Merci, Harry.

Elle leur adressa un sourire et s'éloigna, déçue. Elle devait remettre à plus tard sa petite visite dans le bureau du Dr Preston.

Elle retourna jusqu'à sa chambre pour troquer sa blouse contre un short et un T-shirt sans manches. En sortant, elle entendit les deux hommes qui continuaient de discuter.

Elle l'avait échappé belle.

Elle quitta la zone réservée au personnel et déboucha dans l'immense enceinte. Des centaines d'alligators, à divers stades de croissance, étaient enfermés dans les nombreux enclos. L'un d'eux était réservé au vieil Elijah, un monstre de plus de quatre mètres cinquante de long, qui ne participait à aucun spectacle, mais faisait l'admiration des visiteurs. A côté de lui, se trouvaient Pat et Darien, deux jeunes alligators d'un mètre cinquante, utilisés pour la démonstration de lutte à mains nues, un spectacle qui connaissait un franc succès auprès des petits et des grands.

Jack Pine, un Séminole grand et musclé, se tenait près des enclos en compagnie de Hugh Humphrey, un Australien blond et maigre. Celui-ci avait l'expérience des crocodiles de l'Outback, et Harry semblait beaucoup l'apprécier. Au moment où elle pénétra dans l'enceinte, les deux soigneurs discutaient tranquillement avec un homme de haute taille, aux cheveux blancs, et avec un véritable géant.

L'homme aux cheveux blancs prit congé de Jack et de Hugh et s'éloigna avant qu'elle soit assez près pour lui être présentée. Le géant lui emboîta le pas, grognant, à l'instar des alligators, mais c'était probablement sa façon de dire au revoir, supposa-t-elle.

— Madame Fortier ! s'exclama Hugh en l'apercevant.

— Hello, vous deux ! répondit-elle en se dirigeant dans leur direction. Qui était-ce ?

— De qui parlez-vous ? demanda Hugh.

— Des deux hommes qui viennent de partir. Ils travaillent ici ?

— Oh, non. De temps à autre, ils bossent pour Harry, mais ils sont à leur compte. Le plus âgé est le Dr Thiessen, un vétérinaire du coin, et l'homme de Neandertal est son assistant, John Smith. Thiessen vient parfois jeter un coup d'œil à nos alligators. Les gosses de la région le considèrent comme un véritable héros. Lui seul est capable de soigner aussi bien une tortue qu'un python royal. Je parie que vous serez amenée à le voir souvent par ici. C'est une sommité dans son genre, vous savez. Il s'y connaît également en bétail, mais aussi en chiens et en chats.

— Ah, murmura-t-elle. Son assistant est vraiment... impressionnant.

— Il fait froid dans le dos, vous voulez dire ! s'écria Hugh en riant.

— Non, simplement... impressionnant.

— Et muet. Mais il fait du bon boulot. Thiessen soigne notamment des animaux de grande taille, et il a besoin d'un gars costaud pour le seconder.

— Cela paraît logique. Mais vous aussi, vous vous occupez d'animaux imposants, rappela-t-elle.

Hugh la gratifia d'un grand sourire.

— Mais nous, on est jeunes et musclés, deux spécimens parfaits de l'espèce humaine. Vous êtes censée l'avoir remarqué.

Elle se mit à rire.

— En effet, vous êtes dans une forme physique éblouissante, tous les deux.

— Merci, répondit Jack Pine. Les compliments font toujours plaisir, surtout venant d'une jolie femme, mais... côté boulot, comment ça se passe pour vous ?

— Je ne suis pas débordée, c'est le moins que l'on puisse dire. Je sais que la présence d'une infirmière se justifie pleinement, mais pour l'instant, je n'ai pas eu à soigner le moindre bobo.

— Mais vous vous plaisez ici, n'est-ce pas ? demanda Hugh.

— Oui, beaucoup.

— Des tas de femmes trouveraient cet endroit des plus étranges, reprit Jack.

Comme Michael Preston, Jack Pine était un homme fascinant. Mais contrairement à Preston, sa séduction était purement physique. Il avait des cheveux sombres et lisses, et des yeux de jais, il était bronzé et

bien bâti, comme Hugh l'avait fait remarquer. Elle s'était aussitôt prise de sympathie pour lui, ce qui ne l'empêchait pas de rester sur la défensive.

Lors de leur première rencontre, il lui avait expliqué non sans fierté qu'un alligator lui avait sectionné le petit doigt de la main gauche quand il était adolescent, et qu'il se familiarisait avec la lutte à mains nues dans la Big Cypress Reservation. Il semblait n'avoir peur de rien ni de personne.

— J'aime les animaux, leur confia-t-elle.

— Ces animaux-là sont loin d'être mignons ou câlins, fit remarquer Hugh.

Comme s'ils l'avaient entendu, plusieurs alligators se mirent à faire du chahut, poussant des cris étranges, comme s'ils grognaient, à l'instar des porcs. Cette cacophonie avait un côté hallucinant.

Lorena frissonna en songeant aux redoutables mâchoires de ces prédateurs.

Elle se rappela les raisons qui l'avaient amenée à la ferme. Quelle que soit son opinion sur les personnes qui y travaillaient, elle devait toujours se montrer d'une extrême prudence.

Elle frémit de nouveau, soudain mal à l'aise à l'idée de se trouver avec les deux hommes, au beau milieu de ces monstres préhistoriques.

Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait tout donné pour être ailleurs.

Mais elle ne pouvait pas faire autrement. Il fallait qu'elle soit là.

— Tous les deux, vous semblez heureux de vivre au milieu des alligators, constata-t-elle.

Hugh haussa les épaules.

— En Australie, je gagnais bien ma vie grâce aux crocodiles. Alors je suppose que je peux en faire autant ici avec leurs cousins.

— Pour ma part, je ne les aime pas. En revanche, je les respecte, précisa Jack. Si on est amené à travailler avec eux, on doit d'abord apprendre à les connaître. Et c'est mon cas. Je suis né et j'ai grandi dans le marécage, et j'ai entendu parler d'eux bien avant d'apprendre l'existence des lions, des tigres ou des ours.

Il la gratifia d'un grand sourire.

— Mais vous, jeune dame, vous devez vous souvenir de quelques trucs importants si un jour vous êtes en danger ici. Ne vous approchez pas à plus de cinq mètres de ces bestioles. Et s'il y en a une qui siffle, reculez lentement et ensuite, prenez vos jambes à votre cou.

— Et si vous ne pouvez pas vous enfuir, arrangez-vous pour peser de tout votre poids sur son dos en appuyant très fort sur ses narines, renchérit Hugh. C'est la mâchoire supérieure qui exerce la pression. La mâchoire inférieure est plutôt inutile.

— Oh, mais je n'ai pas l'intention de m'en approcher d'aussi près,

croyez-moi, leur assura-t-elle. Mais même si les alligators ne sont pas des animaux de compagnie, j'apprécie cet endroit. Qui plus est, je travaille avec des gens formidables, ajouta-t-elle en s'efforçant de paraître détendue.

— Eh bien, c'est gentil à vous. Merci, Ma'ame, la taquina Hugh.

— Merci à vous deux, et bonne nuit. A demain !

Elle s'éloigna et crut les entendre murmurer dans son dos.

Que pouvaient-ils se dire ? Avaient-ils des doutes sur sa véritable présence ici ? Non, pas aussi vite ; elle venait d'arriver.

Lorsqu'elle trouva la salle de sport, elle était tendue et essoufflée, comme si elle avait couru. Elle n'avait aucune envie de faire de l'exercice ; elle ne désirait qu'une chose : s'enfermer à double tour dans sa chambre. Mais, au cas où elle aurait été suivie, elle devait se comporter normalement. Elle était venue ici pour s'entraîner, il fallait donc jouer le jeu. Elle opta pour le vélo d'appartement, se hissa dessus et pédala.

Quinze minutes. C'était amplement suffisant pour cette fois.

Elle sortit de la salle, plus fatiguée par la tension nerveuse que par l'effort physique. Elle entrebâilla la porte, s'arrêta et observa les alentours.

Mains sur les hanches, un homme se tenait dans l'enceinte, entre deux enclos d'alligators. Au début, elle ne discerna qu'une silhouette immobile et sombre dans le clair de lune. Malgré sa haute taille et sa forte carrure, il se dégageait de lui une impression de souplesse et d'énergie. Il se tenait en évidence, sans chercher à se dissimuler, puis il fit le tour d'un enclos, se déplaçant avec une grâce féline, d'une démarche assurée et fluide, quelque peu menaçante. Dangereuse.

Elle se faisait des idées, se dit-elle. Chaque personne qu'elle rencontrait lui semblait inquiétante. Elle devait à tout prix se maîtriser.

Il s'agissait sans doute de l'un des gardes. Ils étaient plusieurs à patrouiller dans le complexe. Et, lui avait-on affirmé, ils étaient triés sur le volet et recrutés selon la même procédure que celle utilisée par les casinos, très pointilleux en matière de sécurité.

Non. Cet homme n'était pas un garde, elle le devinait.

Alors que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, elle le distingua plus nettement.

Il était vêtu d'un jean et d'un T-shirt noirs. Il avait roulé ses manches et, dans le clair de lune, elle discernait les muscles saillants de ses avant-bras. Ses cheveux, longs et lisses, lui arrivaient aux épaules. Sa peau était très sombre.

Le policier indien ! Celui qui lui avait collé une amende pour excès de vitesse !

Soudain, il se tourna vers la salle de sport, comme s'il se sentait observé, ce qui était impossible, bien sûr. Elle avait éteint la lumière, et il pouvait difficilement voir que la porte était entrouverte.

Elle continua de l'examiner, s'efforçant de comprendre ce qui le rendait si imposant et si exceptionnel.

Avec ses traits bien dessinés et fascinants, il émanait de lui un charme magnétique. Il était métissé d'Indien, de Blanc et de Dieu sait quoi d'autre. Il avait une peau couleur de bronze, des pommettes hautes, un menton carré, celui d'un homme qui sait où il va et d'où il vient. Son nez était légèrement tordu, probablement à la suite d'un accident. Mais elle ne distinguait pas la couleur de ses yeux. De l'endroit où il se tenait, il ne pouvait pas la voir, et pourtant, elle avait l'impression que son regard la transperçait. Elle faillit se reculer, comme si elle avait été touchée par une main invisible, comme si un feu intérieur la brûlait.

— Jesse, murmura une voix féminine dans son dos.

Elle étouffa un petit cri et se retourna d'un bloc.

Sally Dickerson, comptable et caissière en chef, se tenait derrière elle. C'était une rousse sémiante, âgée d'une trentaine d'années, et Harry disait d'elle qu'elle avait un sacré tempérament, menant les hommes par le bout du nez, et qu'elle n'avait pas son pareil avec les chiffres, surtout quand ils étaient suivis du sigle « dollar ».

— Désolée, vous m'avez fait peur, murmura Lorena.

Sally lui jeta un rapide coup d'œil, toute son attention concentrée sur l'homme baigné par le clair de lune.

— Non, c'est moi qui m'excuse. Je suis arrivée par derrière et je n'ai pas réalisé que vous ne m'aviez pas entendue.

— Jesse ? répéta Lorena.

Sally la regarda en souriant.

— Oui. Jesse Crane. C'est un policier. Il fait partie de la police tribale. Il est revenu ici depuis peu.

— Oh, je sais bien qu'il est flic, murmura Lorena d'un ton amer. Mais... il revient d'où ?

— Eh bien... de la ville. Il est sensationnel, vous ne trouvez pas ?

Lorena se contenta de reporter son attention sur l'homme en question. Toute réponse de sa part était superflue.

Oui, certes. Il émanait de lui une sorte de grâce mais aussi de menace. Un mélange de puissance et de douceur. Et de sensualité, songea-t-elle, un peu gênée. Elle comprenait trop bien ce que Sally voulait dire.

Quoi qu'il en soit, cet homme l'avait déjà cataloguée en l'arrêtant sur la route, et l'opinion qu'il avait d'elle n'était pas exempte de dédain, elle en était sûre. Elle secoua légèrement la tête et jura entre

ses dents. De toute évidence, leurs routes allaient encore se croiser.

Il semblait un familier des lieux, et cela le rendait... suspect.

Les flics avaient la réputation d'être corrompus. Certains avaient besoin d'argent. Parfois, même les meilleurs d'entre eux succombaient à la tentation en constatant avec quelle facilité les truands pouvaient se payer d'excellents avocats et s'en tirer en toute impunité. Il leur était facile de se livrer à des abus de pouvoir ou à des extorsions de fonds, d'exiger des pots-de-vin...

De proférer des menaces.

De tuer ?

— C'est curieux. Harry a pourtant engagé des agents de sécurité. Alors, que fait-il ici ? demanda-t-elle en se tournant vers Sally.

— Il vient faire un tour de temps à autre, pour s'assurer que tout va bien.

— Pourquoi est-il revenu au pays ?

— Oh, sa femme a été assassinée. Il en a été profondément bouleversé.

— Mon Dieu, c'est horrible !

— Je sais. Bon... Excusez-moi. Il faut que je parle à Jesse.

— Oui, bien sûr... C'est dans le malheur que l'on apprécie ses amis.

Sally lui jeta un rapide coup d'œil.

— J'ai dit qu'il était bouleversé, pas mort. Il suffit de le regarder pour s'en apercevoir.

Ce disant, elle ouvrit la porte en grand et sortit de la salle de sport. Elle s'avança vers Jesse Crane d'une démarche ondoyante et l'interpella d'une voix mélodieuse. Arrivée à sa hauteur, elle posa ses mains sur sa poitrine et murmura quelque chose. Il hocha la tête en souriant, et tous deux se dirigèrent vers l'aile réservée au personnel.

Quand ils furent hors de vue, Lorena quitta la salle de gym et traversa en hâte l'enceinte. Les alligators se mirent à grogner sur son passage, une sorte de chant sauvage et saccadé qui résonna à ses oreilles comme une menace.

Elle se précipita dans sa chambre et s'empressa de verrouiller la porte. Elle se sentait oppressée et respirait de nouveau avec difficulté.

Peut-être n'était-elle pas la personne idéale pour ce travail.

Non, ce n'était pas le moment d'avoir des doutes. Elle devait se montrer à la hauteur et mettre tout en œuvre pour atteindre son objectif.

Elle se doucha, enfila une nuisette et s'assura une fois de plus que la porte était bien fermée à clé. Elle vérifia aussi son petit revolver Smith & Wesson. Il était chargé, le cran de sûreté enclenché, à portée de main dans le tiroir supérieur de sa table de chevet. Puis elle s'allongea sur son lit.

Elle redoutait de faire des cauchemars ou de passer une nuit blanche à se tourner et se retourner dans son lit, se remémorant des images qu'elle aurait préféré oublier. Ces derniers temps, elle rêvait trop souvent de choses horribles. Les rêves reflétaient les soucis de la journée, elle le savait, or elle était constamment inquiète.

Mais cette nuit-là, elle ne fit pas de cauchemars. Elle rêva de lui. Du policier indien. Elle était plongée dans une sorte de brouillard, les gens criaient tout autour d'elle, mais lui s'avavançait vers elle, et elle l'attendait, indifférente au danger ambiant, car il veillait sur elle, il venait la chercher...

Elle se réveilla, trempée de sueur et tremblant comme une feuille.

Décidément, elle n'était pas faite pour ce travail. Elle allait finir par craquer.

Non, elle devait se ressaisir. Il fallait qu'elle soit là.

Elle n'avait pas le choix.

Car si une personne au monde devait connaître la vérité, c'était elle.

* * *

A l'est du vaste marécage, Maria Hernandez récupérait la lessive qu'elle avait mise à sécher sur la corde à linge. La nuit tombait ; l'humidité aussi. Elle pressa les draps frais contre son visage, décidant qu'ils sentaient encore bon le soleil, même si elle avait eu le temps de faire sa vaisselle du soir avant de les ramasser. Parfois, l'obscurité prenait tout son temps. D'autres soirs, elle tombait brusquement, comme un rideau que l'on tire.

Mais cette nuit...

Cette nuit, c'était différent.

Il y avait ces lumières. Des lueurs étranges qui clignotaient de façon sporadique le long du canal.

— Hector ! Viens voir !

— Fiche-moi la paix ! lui répondit ce dernier.

Il venait de passer sa journée à récolter ses légumes. Non seulement il cultivait son lopin de terre mais il louait ses bras en qualité de travailleur saisonnier. Dans cet Eldorado, chacun pouvait se faire une place au soleil, y compris de pauvres immigrés cubains comme eux. Pour preuve, ils étaient depuis peu les heureux propriétaires d'une petite maison, même si elle était située en bordure du marécage ; mais ils avaient dû travailler d'arrache-pied pour l'acquérir.

— Mais il faut que tu voies ça !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des lumières.

Hector surgit derrière la maison, une bière à la main. En homme raisonnable, il se contentait d'une seule canette quand il rentrait de son travail à la tombée de la nuit. C'était un brave homme, dur à la tâche, un bon mari et un bon père de famille. Il adorait ses enfants mais ils avaient grandi trop vite, et maintenant ils avaient leur propre foyer. Néanmoins, il était fier de penser qu'il leur avait permis de rêver et de se construire une vie heureuse sur cette terre de liberté.

Mais, pour l'heure, il était fatigué.

— Des lumières ?

Il avait posé la question en anglais, et maintenant il jurait en espagnol en levant les bras au ciel.

— Maria, c'est probablement un avion ou des gamins sur un *airboat* ou encore des braconniers. Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Rentre à la maison.

Mais les lueurs étaient si étranges que Maria ne put s'empêcher de s'avancer vers elles. Et plus elle s'en rapprochait, plus elles lui paraissaient étranges. Qu'est-ce que des gamins ou des braconniers feraient par ici ? Elle atteignait l'extrémité de sa propriété, à l'endroit où la terre cédait le pas au marécage, quand...

Elle entendit les bruits.

Des bruits curieux...

Puis elle aperçut une grosse masse sur le sol. Elle fit quelques pas dans cette direction, puis s'arrêta. Instinctivement, elle sut qu'elle devait retourner à la maison. Elle se souvint de toutes ces histoires à propos de bêtes sauvages qui pullulaient dans le marécage. Des serpents venimeux. Et des alligators qui, paraît-il, dévoraient les chiens qui s'aventuraient sur les berges du canal.

Elle commença à reculer, s'éloignant de cette masse gisant par terre mais, de la même façon que son instinct l'avait avertie du danger, elle comprit que cette chose était morte. Elle s'avança donc de nouveau vers elle.

L'espace d'un instant, les nuages qui glissaient dans le ciel sombre dégagèrent la lune.

C'était un alligator. Mort.

Elle ne savait presque rien à propos de ces reptiles. Certes, elle vivait dans leur environnement naturel, et les voyait souvent se prélasser au soleil sur le bord de la Tamiami Trail, ou s'approcher tout près de la rive qui longeait sa propriété. Mais elle ne faisait pas des choses insensées, elle ne les nourrissait pas, grands dieux, non ! D'habitude, elle gardait ses distances, mais cet alligator était inoffensif. Alors elle s'avança plus près.

Encore plus près.

Parce qu'il semblait très étrange.

Il était gros, énorme même. Il gisait sur le dos, et on aurait presque

dit qu'il avait été empaillé et qu'il venait d'être vidé de sa substance. Elle apercevait un trou bizarre au milieu de sa poitrine, comme si une brûlure avait dessiné un cercle parfait sur sa peau blanche. Ses doigts avaient disparu et sa mâchoire était ouverte.

Les lumières se remirent à clignoter. Maria mit sa main en visière pour ne pas être éblouie.

Son cœur battait la chamade.

Des ovnis ! Des extraterrestres qui débarquaient dans le marécage ! Pour améliorer son anglais, elle feuilletait souvent les journaux en attendant son tour à l'épicerie, et elle y avait lu que ces étranges créatures descendaient sur terre pour étudier les humains et qu'elles enlevaient parfois des hommes et des femmes.

Elle avait déjà vu ces étranges lueurs, tard dans la nuit. En fait, elle en avait parlé à sa fille Julie, il y avait quelques jours de cela, riant de sa propre bêtise, parce que, bien sûr, elle était une femme sensée et ne croyait pas aux extraterrestres, et Hector encore moins.

Mais ces lumières...

Et cet alligator...

S'il s'agissait d'ovnis, sa première réaction, la fuite, était la bonne. Elle devait rentrer tout de suite à la maison et demander à Hector de prévenir la police. Si Jesse Crane était dans les parages, il viendrait à leur secours plus vite que ne le feraient les policiers blancs de la ville.

Elle commença à s'éloigner. Au début, les lumières semblaient provenir du ciel. Mais maintenant...

Elles venaient plutôt des broussailles. Du feuillage à la lisière du marécage.

Soudain, elle eut très peur. Elle regarda l'alligator. Le trou dans son ventre... Ses doigts sectionnés... Ses yeux...

Il n'en avait plus !

Elle se mit à courir.

— Hector !

La balle la tua sur le coup. Une seule balle tirée dans le dos, qui alla se loger dans son cœur.

Hector entendit le hurlement de sa femme. Il sortit en courant.

La seconde balle l'atteignit entre les deux yeux. Il tomba raide mort, se demandant pourquoi diable Maria l'avait appelé.

2

La journée avait mal débuté.

Jesse avait pourtant coutume de se lever tôt, mais la voix hystérique de Ginny qui l'avait appelé à l'aube avant qu'il ait eu le temps de boire son café n'était pas la meilleure façon de démarrer la matinée.

Billy Ray n'était pas rentré.

Jesse avait tenté de calmer Ginny. Comme à son habitude, Billy Ray devait cuver sa bière dans un coin, et il retrouverait le chemin de la maison d'ici peu.

Mais cette fois, c'était différent, insistait Ginny. Il était parti pêcher avant-hier soir avec un pack de douze canettes de bière et il n'était toujours pas revenu.

Jesse s'était de nouveau efforcé de la rassurer.

— Ginny, j'irai faire un tour dans le marécage pour tâcher de le retrouver, mais cesse de te faire du mauvais sang. Douze bouteilles de bière ! Il y a de quoi assommer un bœuf !

— Mais, Jesse, il a passé deux nuits dehors !

— Bon, j'irai à sa recherche, je te le promets. Mais à l'heure qu'il est, il doit sûrement être ivre mort et cuver sa bière, ou alors il est réveillé et il cherche un prétexte pour justifier son absence prolongée.

Après avoir raccroché, Jesse s'était interrogé sur le pouvoir de l'amour.

Billy Ray était la pire canaille qu'il avait jamais rencontrée, Blancs, Indiens, Hispano-Américains et Noirs confondus. Il battait régulièrement sa femme Ginny — même si l'un et l'autre le niaient —, mais quoi qu'il fasse, il était son homme et elle prenait toujours sa défense.

Billy Ray le détestait, Jesse le savait. Mais il s'en moquait ; il n'avait que faire de cet ivrogne qui l'avait surnommé « l'homme blanc » par dérision. Dans un sens, il avait raison, puisque son père était de race blanche. Mais sa mère était la descendante d'une longue lignée d'Indiens qui se perdait dans la nuit des temps, jusqu'au vieux

chef Micanopy, et plus loin encore, avant le début des guerres séminoles, et même avant que les Miccosukees ne soient reconnus par le gouvernement fédéral comme une tribu à part entière, possédant leur propre langue, différente de celle des Séminoles, avec lesquels ils s'étaient alliés et qu'ils avaient combattus depuis des temps immémoriaux. Billy Ray n'avait jamais compris que Jesse était fier de son origine indienne mais aussi furieux de constater que les vieux clichés avaient la vie dure.

Certes, Billy Ray était une fripouille. Mais Jesse aimait bien Ginny, qui avait quelque chose de spécial, en dehors du fait qu'elle aimait ce diable d'homme, et pour elle, il aurait volontiers passé une demi-journée dans la chaleur écrasante de l'été à la recherche de son bon à rien de mari.

Mais, il n'en avait pas eu le temps.

Avant de partir, il avait reçu un autre appel l'informant du meurtre d'Hector et de Maria Hernandez. Cette nouvelle l'avait choqué ; il connaissait bien le couple.

Leur propriété était à la limite du comté, c'est pourquoi la Metro-Dade Police se trouvait déjà sur le lieu du crime. L'inspecteur en charge de l'affaire était Lars Garcia, avec lequel Jesse avait fait ses études à l'université de Floride. Lars avait hérité de son père, un réfugié cubain, ses cheveux de jais, et de sa mère, un mannequin danois, sa silhouette mince et athlétique et ses yeux d'un bleu pastel. Les médias laissaient entendre que les policiers indiens, pas très futés, ne bénéficiaient que d'une petite parcelle d'autorité, et qu'ils détestaient leurs grands frères de la Metro Police, toujours omniprésents. C'était faux. Jesse était bien placé pour le savoir puisqu'il avait lui-même fait partie de la criminelle avant de rejoindre la police tribale. Certes, la Metro Police avait traversé quelques années difficiles, en raison de la présence de brebis galeuses parmi ses effectifs, et de plusieurs accusations de corruption et d'usage de stupéfiants qui avaient jeté le discrédit sur elle. Mais depuis, elle avait fait le ménage dans ses rangs et respectait la police indienne chargée de maintenir l'ordre en terre tribale.

Jesse était heureux de coopérer avec Lars Garcia chaque fois qu'un meurtre était commis dans sa juridiction, ce qui n'était pas rare, malheureusement.

Le marécage était l'endroit idéal pour se débarrasser d'un corps. On y faisait parfois des découvertes étranges, notamment des restes humains enfermés dans une valise, ou historiques, comme des corps exhumés après avoir séjourné pendant plus d'un siècle dans la boue. L'homme était un loup pour l'homme, Jesse le savait, mais cela ne l'empêchait pas d'être bouleversé lorsque des braves gens étaient victimes d'un meurtre.

Il connaissait et appréciait Hector et Maria, un couple simple et franc comme l'or. Chaque fois qu'il allait les voir, Maria l'invitait à entrer pour se rafraîchir, et Hector lui proposait de goûter ses fraises ou ses tomates nouvelles. Les Hernandez adoraient leur petite propriété qu'ils avaient acquise à la sueur de leur front. Jesse n'avait jamais vu des personnes apprécier autant les joies simples de la vie.

Au moment où il arrivait, des policiers en tenue délimitaient la scène du crime. Lars discutait avec le technicien chargé de relever les empreintes mais, dès qu'il aperçut Jesse, il s'avança vers lui.

— Sale affaire, hein ? Ce meurtre a été commis en dehors de ta juridiction mais, compte tenu de la proximité du marécage, les assassins s'y sont peut-être cachés.

— Où sont les corps ? demanda Jesse.

— Rien ne t'oblige à les voir.

— Je sais, mais j'y tiens.

Le cadavre d'Hector était dissimulé sous une couverture.

Lars s'accroupit et dégagea le corps. Hector semblait curieusement apaisé, les yeux fermés, l'air naturel hormis le trou provoqué par la balle en plein front. Son corps était intact, le tueur n'était probablement pas venu jusqu'à lui.

— Des empreintes ?

— Pas pour l'instant. L'herbe est épaisse. Et puis il y a la végétation et le canal.

Jimmy Page, le médecin légiste, était penché sur le corps de Maria quand ils s'en approchèrent. Cette dernière était allongée face contre terre, son visage tourné sur le côté et les yeux grands ouverts.

La terreur qui se lisait dans son regard laissait supposer qu'elle avait vu quelque chose de terrible.

La balle l'avait atteinte dans le dos.

— Salut, Jesse, l'apostropha Jimmy en prenant des notes. Je suis vraiment désolé. On m'a dit que tu les connaissais ?

— Oui. Des braves gens. Leurs enfants sont-ils prévenus ?

— Le fils est actuellement en mission dans la marine. On essaie de le joindre. La fille sera ici cet après-midi.

Jesse fit la grimace. Il était hors de question de laisser Julie revenir seule à la maison pour voir ses parents assassinés. Il devait faire son possible pour se libérer et être là pour l'accueillir.

— Tu sais à quelle heure elle arrive ? demanda-t-il à Lars.

— A 14 h 30, par le vol American Airlines, en provenance de La Guardia. Tu veux venir l'attendre avec moi ? lui proposa Lars.

— Oui.

— Merci. J'avoue que l'idée d'y aller seul ne m'enchantait guère.

— Tu as trouvé quelque chose, Jimmy ? s'enquit Jesse. Je suis

certain que le meurtre n'est pas lié à la drogue, s'empressa-t-il d'ajouter. C'était un couple foncièrement honnête.

Jimmy secoua la tête.

— Jesse... Je dois l'admettre, nous n'avons guère d'indices pour l'instant, si ce n'est le calibre de la balle, peut-être le type d'arme, l'heure approximative de la mort et la trajectoire du projectile. On leur a tiré dessus, dit-il d'une voix sourde. Quant à savoir pourquoi... Dieu seul le sait.

— Tu permets que je jette un coup d'œil aux alentours ? demanda Jesse à Lars.

— Fais comme chez toi. On pense que les meurtriers sont venus du sud-ouest, compte tenu de la façon dont Maria est tombée. Elle devait courir, et Hector venait à son secours.

Jesse hocha la tête et regarda autour de lui. Le jardin amoureusement entretenu s'arrêtait à l'endroit où l'herbe devenait haute et épaisse. Au-delà, avec la montée du niveau de l'eau, c'était le domaine des mangroves. Plus loin, se profilait le canal qui serpentait dans le marécage.

Il marcha à pas prudents vers les hautes herbes, examinant la pelouse avec attention. En dépit de ses bonnes relations avec la Metro Police, il ne put s'empêcher de se demander si les agents en faction n'étaient pas en train de se moquer de lui à propos de l'aptitude légendaire des Indiens à découvrir des empreintes de pas.

Mais ce n'était pas cela qui l'arrêterait.

Il se retourna pour appeler Lars.

— Je pense qu'un *airboat* est passé par ici. Regarde, l'herbe est tout aplatie.

— Oui, en effet.

— Et..., poursuivit-il, mais il s'interrompit en apercevant quelque chose dans l'herbe.

Il se rapprocha et s'accroupit, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lars.

— Tu as un gant et un sac ?

— Oui.

Lars s'avança vers lui en enfilant un gant.

Jesse pointa son doigt en direction de l'herbe, et Lars ramassa ce qui semblait être une branche.

— Ça ? Mais c'est juste une branche d'arbre !

— Non.

— Alors, que diable...

— C'est une patte d'alligator. Une bête énorme, selon toute apparence.

— Une patte d'alligator ? Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Il n'y a que

des alligators par ici ! s'exclama Lars.

— Je n'en sais rien, mais le reste du corps a disparu. C'est quand même étrange.

— On dirait que la patte a été sectionnée.

— Je pense que l'on a déplacé l'animal et que sa patte a été arrachée. Mais pourquoi ? Et où se trouve le reste du corps ? Mystère... A moins que cet alligator ait un rapport quelconque avec le meurtre.

Lars secoua la tête, l'air incrédule.

— J'en doute. J'ai du mal à croire qu'un braconnier ait descendu de sang-froid deux personnes uniquement parce qu'elles l'auraient vu à l'œuvre. Ce n'est pas comme si le braconnage était puni de la peine capitale.

— Non, en effet, approuva Jesse.

Il regarda Lars, perplexe.

— Mais de quels indices dispose-t-on, en dehors des balles et de l'heure de la mort ? Et quel est le mobile du crime ? On ne trouvera probablement aucune empreinte ni aucune trace permettant de relever l'ADN du tueur... Tout ce que l'on a, c'est cette patte d'alligator.

— Autrement dit, rien du tout, riposta Lars d'un air sombre.

— Qui sait ? Tu devrais l'envoyer au Dr Thiessen. Avec un peu de chance, il en tirera quelque chose.

— Oui, c'est ce qu'on va faire, admit Lars. Tout compte fait, tu as raison. Je n'ai rien d'autre. Et je suis bien embêté de devoir dire à cette jeune femme que je ne sais pas pourquoi ses parents ont été tués, si ce n'est que sa mère a peut-être vu un braconnier dans son jardin !

— Lars, je sais que ce meurtre ressemble à une exécution et fait aussitôt penser au trafic de drogue. Mais ce n'est pas le cas. J'en mettrais ma main au feu. Je te le répète, je connaissais bien Hector et Maria. Ils étaient foncièrement honnêtes.

— Alors, ils ont dû être témoins de quelque chose. Mais... tu es vraiment sûr de leur intégrité ? Parfois, on croit connaître les gens et on découvre qu'ils menaient une double vie.

— Non, Lars, ce n'était pas leur cas.

— Très bien. Leur fille pourra peut-être nous aider.

— J'en doute. Mais je viendrai avec toi, et on lui parlera. Dis-moi, à partir de maintenant, j'aimerais que tu me tiennes au courant du déroulement de l'enquête.

— Entendu.

— Quoi qu'on en dise à la criminelle ?

— Oui !

— Tu me le promets ?

Lars haussa un sourcil.

— Nous sommes déjà frères de sang, lui rappela-t-il, vexé.

Jesse le dévisagea un instant sans comprendre puis il sourit. Lars avait raison. Ils avaient signé un pacte, à la vie à la mort, lorsqu'ils étaient jeunes étudiants à l'université.

Curieusement, du moins cela lui paraissait étrange aujourd'hui, la mascotte de leur école était un alligator.

A l'époque, tous deux faisaient partie de la même organisation estudiantine. Ils sortaient souvent ensemble, et c'était à ce moment-là que Lars avait eu l'idée de ce pacte, probablement parce qu'il avait vu trop de westerns.

— C'est vrai, j'avais oublié cette histoire, admit Jesse, se surprenant à sourire en dépit du drame qui venait de se dérouler.

— Jesse, la seule chose que je te demande...

— Rassure-toi. Je n'ai pas l'intention de descendre le meurtrier si je mets la main dessus. Je suis flic avant tout. Je te le ramènerai juste par la peau des fesses.

Lars l'observa, l'espace d'un instant, dubitatif.

Mâchoires serrées, Jesse soutint son regard. Après tout, Lars était peut-être en droit de douter de lui. Quand Connie avait été tuée...

Certes, le destin l'avait empêché d'abattre son assassin. Mais à l'époque, sa rage était si grande qu'il l'aurait certainement fait s'il en avait eu la possibilité.

— Je te promets de faire les choses dans les règles, reprit-il d'une voix calme.

— De mon côté, je te tiendrai informé du déroulement de l'enquête. De toute façon, je n'aurai pas le choix. Le ou les tueurs venaient probablement du marécage et sont repartis par là. Mes gars vont être obligés d'enquêter dans ta juridiction.

— Je préviendrai mes hommes.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Entendu.

— Cela t'ennuierait de remettre cette patte d'alligator au Dr Thiessen ? Tu as plus l'habitude que moi de ces bestioles.

— Entendu.

Sans un mot ils retournèrent vers la maison. Les photographes étaient déjà à l'œuvre, et Jesse s'arrêta de nouveau près du corps de Maria. Ses yeux grands ouverts l'attiraient irrésistiblement. Jamais il n'oublierait ce regard. A la criminelle, il avait été témoin de toutes sortes d'horreurs, et son estomac s'était révolté plus d'une fois à la vue de certaines mutilations. Certes, une balle était un moyen rapide et propre de mourir.

Mais ces yeux...

Maria avait un visage si rayonnant quand elle souriait...

— Jesse, arrête de la regarder, lui conseilla Lars.

— Bon, je vais avertir mes gars, ensuite je partirai à la recherche

de Billy Ray.

— Billy Ray ? Tu ne penses pas...

— Qu'il a tué Hector et Maria ? Non, certainement pas. Il a beau être un ivrogne invétéré et un mari détestable, il ne s'occupe pas des affaires des autres et ne s'aventure jamais en dehors de son coin de pêche habituel. Qui plus est, il était sûrement trop soûl pour se risquer aussi loin à la tombée de la nuit. Mais Ginny m'a appelé tout à l'heure. Elle s'inquiète. Il n'est pas rentré depuis deux nuits. Bon, j'ai du boulot qui m'attend, et toi aussi. On se retrouve à 14 heures pour aller à l'aéroport. On s'attend où ?

— Au restaurant, à l'entrée de l'autoroute.

— Entendu, j'y serai.

Jesse se rendit d'abord chez le vétérinaire.

Agé d'une cinquantaine d'années à peine, le Dr Thorne Thiessen était un homme hors du commun. Il avait grandi à Homestead, dans une famille de producteurs de fruits et légumes. Après avoir obtenu son diplôme de vétérinaire à la Florida State University, il avait décidé de revenir travailler dans sa région natale, les Everglades. Les années passant, sa chevelure avait blanchi et son visage aimable était presque aussi buriné que certaines des créatures qu'il soignait avec un tendre dévouement. Les oiseaux et les reptiles le fascinaient davantage que les animaux de compagnie. Sa renommée était si grande que les gens venaient du comté de Palm Beach pour lui apporter leurs pythons, boas, serpents-roi, couleuvres et autres reptiles.

Quand Jesse arriva avec sa patte d'alligator, il finissait de s'occuper de la tortue que lui avait amenée un jeune garçon.

Il regarda Jesse avec surprise.

— D'habitude, on m'amène des animaux vivants, vous savez. Pas des morceaux.

— Oui, mais mon collègue de la Metro-Dade et moi-même pensons que vous pouvez nous aider dans ce cas précis. Vous êtes le spécialiste des reptiles. A ce titre, vous serait-il possible d'effectuer quelques recherches préliminaires et de faire suivre les échantillons au laboratoire fédéral ? Avec un peu de chance, on en tirera quelque chose.

Le sourire de Thiessen s'effaça.

— Je ne comprends pas. Certes, je peux prélever des tissus et des échantillons de sang sur cette patte d'alligator, établir un profil, et envoyer le tout en haut lieu, comme vous le suggérez, mais pourquoi ?

Après que Jesse eut fini de lui expliquer la situation, Thiessen le dévisagea un long moment.

— Et vous avez découvert cette patte sur le lieu du crime ?

— Oui.

— Jesse...

— Ils n'étaient pas impliqués dans un trafic de drogue, affirma Jesse en soupirant.

— N'empêche, ils auraient pu être témoins d'un simple échange, ou, pire encore, d'un meurtre.

— C'est possible. Mais pour l'heure, c'est tout ce que nous avons. Thiessen haussa les épaules.

— Selon toute apparence, il s'agit d'un gros alligator, constata-t-il.

— En effet.

— Je ferai de mon mieux.

Jesse le remercia. Dans la salle d'attente, il chercha des yeux Jim Hidalgo qui travaillait là, mais il se souvint qu'il était de service la nuit.

John Smith, l'homme assis au bureau, était d'une stature imposante et ressemblait presque à un singe. Du plus loin qu'il se souvienne, Jesse l'avait toujours vu en compagnie du Dr Thiessen.

Comme à son habitude, il émit un grognement en guise de salut à l'adresse de Jesse.

Jesse lui rendit son salut et sortit du cabinet.

* * *

— Plongez votre regard dans les yeux de la mort ! Observez cette créature sortie tout droit de l'enfer. Imaginez l'impression que l'on doit ressentir quand on se retrouve face à ce monstre carnivore, que la faim rend plus dangereux encore. Songez qu'il est sur terre depuis des millions d'années, et qu'il est plus vieux que le tout-puissant tyrannosaure. Aussi incroyable que cela puisse paraître, durant le trias, au début de l'ère secondaire, cet animal était si féroce et si terrifiant qu'il ne faisait qu'une bouchée des dinosaures.

Sans quitter des yeux la petite créature qui s'agitait au creux de sa main, Michael Preston marqua une pause, censée tenir en haleine son auditoire.

Le bébé alligator, âgé d'une semaine à peine, poussait de curieux vagissements, ouvrant tout grand ses mâchoires et les refermant d'un claquement sec. Il avait des yeux jaunes avec une pupille noire. Tout petit, il était presque mignon à sa manière étrange, mais la pression de ses mâchoires était déjà redoutable.

Il se remit à vagir et à s'agiter.

— Toi, tu es un sacré braillard, constata Michael, en haussant les épaules. Mais dis-moi, tu n'es pas un peu cabot sur les bords ? Bon, d'accord, moi aussi j'en fais un peu trop. C'est parce que je déteste les groupes de touristes, marmonna-t-il en replaçant le bébé alligator dans le terrarium.

A cet instant précis, la porte du laboratoire s'ouvrit et Lorena Fortier fit son entrée.

— Attention, les monstres arrivent, chuchota-t-elle.

Michael haussa un sourcil.

— De véritables monstres ! insista-t-elle.

Puis, arborant un grand sourire, elle s'effaça pour laisser passer le groupe de touristes. Dix au total. Deux jeunes couples, probablement en voyage de noces ou en route pour s'inscrire à l'université ; ils avaient le look écolo et étaient sans doute venus admirer la flore et la faune extraordinaires que recélait le parc naturel des Everglades. Une femme d'un certain âge, encore séduisante, profitait peut-être de son veuvage pour visiter la Floride. Un couple d'âge mûr, l'air soucieux, était accompagné de trois garçonnets d'une douzaine d'années. La mère avait dû être belle étant jeune. Son mari avait un sourire agréable et semblait être un bon père de famille. Tout bien considéré, les enfants devaient être les monstres en question, pensa Michael. Il en eut rapidement la confirmation en les voyant se ruer vers la table de laboratoire et prendre appui sur le rebord pour observer le contenu des terrariums ainsi que les fioles et les récipients de toute nature.

— Hé, là ! Reculez-vous ! ordonna-t-il, en décochant un regard noir à Lorena, comme si elle avait oublié de rappeler à ces garnements qu'ils ne devaient toucher à rien.

Elle haussa les épaules d'un air innocent et lui décocha un sourire mi-espiègle mi-amusé. A l'évidence, ils avaient dû donner du fil à retordre à tout le monde depuis le début de la visite. Il se radoucit. En fait, Lorena n'avait pas été engagée pour jouer les guides officiels, mais elle faisait partie du personnel et semblait désireuse de s'impliquer à fond dans la vie de l'entreprise. Il est vrai qu'en l'absence de blessures ou de rhumes à soigner, elle devait sûrement s'ennuyer ferme. Et elle n'avait pas à proximité une dizaine de centres commerciaux ou de cinémas pour se distraire.

— En arrière toutes, les garçons ! répéta-t-il. Même les bébés alligators peuvent être dangereux.

— Ces petites choses ? De quoi sont-elles capables ? demanda le plus grand des garçons en fourrant ses doigts dans le bassin où se tenaient les nouveaux-nés.

Michael lui saisit la main d'une poigne solide, ce qui surprit visiblement le gamin.

— Ils peuvent mordre, déclara Michael d'un ton sévère.

— Mark Henson, recule-toi et tiens-toi tranquille ! s'écria la mère visiblement stressée, en faisant un pas en avant pour poser une main apaisante sur l'épaule de Mark. Nous sommes en visite, ici. Le docteur t'a dit de...

— Il n'est pas docteur ! Hein, c'est vrai ? l'interrompt le garçon.

La femme jeta un regard d'excuse à Michael.

— Je suis vraiment désolée, docteur Preston. Contrairement à mon fils Ben, Mark, mon neveu, n'a pas l'habitude de sortir.

— Ce n'est rien, la rassura Michael.

Ce qui était un pieux mensonge ! Il aurait volontiers botté les fesses de ce sale gosse.

— Tu sembles très curieux, Mark, reprit-il en essayant de garder son calme. Pour répondre à ta question, je *suis* docteur. J'ai un doctorat en science marine. Je suis un spécialiste des reptiles d'eaux douces et d'eaux salées. J'ai aussi étudié la biochimie, le comportement et la psychologie des animaux. Alors, crois-moi sur parole quand je te dis que les bébés alligators sont capables de mordre méchamment. Surtout ceux-là.

— Pourquoi surtout ceux-là ? lui demanda aussitôt Mark.

« Parce qu'on les élève spécialement pour qu'ils dévorent les morveux de ton espèce ! » fut-il tenté de répondre.

— Parce que ce sont des petites créatures très résistantes, des survivants d'une autre époque, intervint Lorena d'un ton assuré. Mesdames et messieurs, le Dr Preston est responsable de l'élevage sélectif à la ferme. Il connaît énormément de choses sur les crocodiliens, leur histoire et leurs mœurs. Il vous expliquera en détail en quoi consiste son travail, tout au moins pour ceux que cela intéresse, précisa-t-elle, en se tournant vers les trois garçons.

Durant le petit discours de Lorena, ces derniers ne l'avaient pas quittée des yeux, buvant ses paroles et surveillant le moindre de ses gestes, nota Michael. Ce qui ne l'étonna pas. Lorena Fortier était une femme étonnamment séduisante, avec une chevelure somptueuse, des yeux brillants et un corps de rêve que sa blouse blanche ne parvenait pas à dissimuler. Les deux aînés étant des préadolescents dont la voix commençait à muer, et qui s'éveillaient à la sexualité, il n'était pas étonnant qu'ils fantasment sur elle.

La jeune femme se tourna vers lui et lui adressa un sourire espiègle avant de quitter le laboratoire, le laissant seul face à son auditoire. Il le regretta. Certes, elle n'était pas tenue d'être ici, se dit-il. Ce n'était pas son rôle. Mais, depuis son arrivée, elle semblait fascinée par tout ce qu'elle voyait.

Y compris par lui.

Non pas que cela le déränge.

Sauf si...

Elle était intelligente et superbe. Alors, que venait-elle faire ici ?

Il se ressaisit et se tourna vers les trois garçons.

— Eh bien, jeunes gens, laissez-moi vous présenter ces nouveaux-nés. Comme vous le savez probablement, l'existence des alligators remonte aux temps préhistoriques. Mais ils ne descendent pas des

dinosaures. En fait, ces deux reptiles sont cousins, car ils ont un ancêtre commun, le thécodonte. Et à une époque reculée, à la fin du crétacée pour être précis, il existait une autre créature appelée deinonychus, encore un cousin de nos deux lascars, dont la tête mesurait près de deux mètres de long. Imaginez un instant que vous ayez ce monstre en face de vous, ses mâchoires béantes, prêtes à entrer en action ! Vous auriez intérêt à courir vite ! Les véritables crocodiliens existent depuis deux millions d'années environ. Ce sont des survivants extraordinaires. Ils n'ont pas d'ennemis naturels...

— C'est faux ! s'écria Mark. J'ai regardé un documentaire sur les alligators et les crocodiles. Un anaconda est capable de manger un alligator, je l'ai vu. On devinait la forme de la bête dans le ventre du serpent. C'était génial !

— Il n'y a pas d'anacondas dans les Everglades, précisa Michael d'un ton sec, furieux d'avoir été interrompu. Les oiseaux, les serpents et les petits mammifères mangent les œufs des alligators, poursuivit-il, et un nouveau-né est une proie facile, mais une fois qu'il a atteint une certaine taille, l'alligator n'a qu'un seul ennemi. Et c'est...?

Il laissa la question en suspens, haussant un sourcil en direction de Mark. Il était curieux, bavard et impertinent, et semblait avoir réponse à tout, mais la question de Michael le laissa sans voix.

— L'homme, répondit un des garçons.

Il était plus mince que Mark et avait d'immenses yeux sombres et des cheveux longs qui retombaient sur son front. Celui-là au moins avait l'air d'un brave gosse, contrairement à Mark.

— L'homme est le seul ennemi d'un alligator adulte dans les Everglades, précisa-t-il.

— C'est exact, admit Michael, en le gratifiant d'un large sourire. Comment t'appelles-tu ?

— Ben. Et voici mon cousin Josh, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule du troisième garçon à côté de lui.

— Josh, Ben et Mark.

— Est-ce qu'on verra les alligators manger une biche ou quelque chose ? demanda Mark.

— Non, désolé. Ils ne se nourrissent pas de créatures vivantes. Les jeunes et les adultes que tu verras dehors dans les bassins et les enclos ne mangent que des poulets.

— Qu'est-ce qu'ils sont chouettes ! s'exclama Ben, ses yeux bruns fixés sur Michael.

Ce dernier hocha la tête d'un air approbateur.

— Oui, ces animaux sont vraiment exceptionnels. Quand j'étais jeune, les alligators étaient en voie d'extinction dans la région. Mais par la suite, ils sont devenus une espèce protégée. Cela leur a permis

de faire un retour en force spectaculaire, notamment grâce aux fermes d'élevage, comme celle-ci, mais aussi dans la nature. Certes, ils sont laids et peuvent se montrer redoutables, mais ils ont leur place dans le cycle de la vie, en limitant le nombre des autres animaux et en éliminant les bêtes malades ou blessées qui deviennent des proies faciles.

— Pour ma part, ce sont d'horribles créatures, déclara la mère de Ben en frissonnant.

— Certaines personnes ont la phobie des araignées, pourtant les araignées mangent les insectes, dit Michael. De même, la plupart des gens détestent les serpents, or ils sont bien utiles puisqu'ils régulent les populations de rongeurs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demanda Mark.

— Ça signifie que, sans les serpents, nous serions envahis par les rats, expliqua Ben.

— Tu as tout à fait raison, Ben, approuva Michael.

— Et vous faites quoi ici, docteur Preston ? demanda Josh.

— C'est fastoche ! Il soigne les bébés alligators, répondit aussitôt Mark.

— En fait, j'étudie les modèles de croissance des alligators, précisa Michael. Même si nous accueillons des touristes et des scientifiques désireux de faire le point sur nos travaux, notre ferme n'a rien à voir avec un zoo traditionnel où l'on peut admirer et caresser de jeunes animaux. Nous faisons l'élevage d'alligators comme d'autres font l'élevage de bovins, et les propriétaires des lieux ont le même objectif que les éleveurs de bétail : gagner de l'argent. Les alligators sont très recherchés pour leur peau et, de plus en plus, pour leur viande.

— Elle a le goût de poulet, affirma Mark.

— C'est ce que l'on dit souvent, oui, approuva Michael, excédé par l'attitude « je sais tout » de cette tête à claques. Ces animaux sont une excellente source de nourriture. Leur viande possède une grande valeur nutritionnelle et, comme dans le cochon, tout est bon, ou presque. L'objectif de nos travaux est de rendre la peau plus résistante et la viande plus savoureuse voire plus nourrissante encore. Grâce à l'élevage sélectif et à des méthodes scientifiques, nous sommes en mesure d'améliorer la qualité des peaux et de la viande, surpassant ainsi la nature qui a créé au départ des animaux presque parfaits.

— Parfaits ? s'exclama la mère de Ben, d'un air horrifié. Vous avez de ces mots !

Son mari l'enlaça d'un geste protecteur.

— On fait des bottes superbes avec leur cuir, ma chérie, dit-il en souriant.

— Et aussi des ceintures, des porte-monnaie et plein d'autres choses, assura Ben.

— Vous verrez tout cela, et plus encore, au fur et à mesure de votre visite, confirma Michael. Je vais vous donner quelques informations supplémentaires. Ensuite, Mark, tu pourras assister au repas des alligators. Et, pour finir...

— On ira acheter des accessoires en peau d'alligator ? suggéra une des deux jeunes femmes avec un grand sourire.

— En effet, confirma Michael en lui rendant son sourire.

— On verra vraiment les alligators dévorer des poulets ? demanda Mark, surexcité par cette idée.

— Oui, c'est exact, acquiesça Michael en faisant signe à Ben de s'avancer. Viens ici, Ben, tu vas m'aider.

Il n'avait jamais invité un enfant à le rejoindre derrière son poste de travail mais aujourd'hui, il lui semblait important de permettre à Ben de prendre le pas sur Mark. Dans la vie, c'était sûrement l'inverse qui se produisait.

— Une des choses les plus incroyables que nous soyons en mesure de faire, c'est d'étudier le développement des embryons dans l'œuf, expliqua-t-il. Ben, soulève ce plateau, s'il te plaît, pour que tout le monde comprenne ce que je veux dire par là.

— Ouah ! s'exclama Mark, faisant un pas en avant.

— Il est possible de percer et d'ôter la partie supérieure de la coquille pour étudier la croissance de l'embryon sans pour autant le tuer, poursuivit Michael. Il est également possible de provoquer des changements et des mutations dans le développement de cet embryon en introduisant diverses substances, notamment du matériel génétique, ou en recourant à des stimulus, comme la chaleur ou le froid. Ici... dans cet œuf, vous pouvez voir une mutation qui se produit naturellement. Cette créature ne survivra pas même si elle parvient au stade de bébé alligator. Comme vous pouvez le constater, il lui manque la mâchoire inférieure. Peut-on imaginer un alligator incapable de se servir de ces mâchoires ? Partout dans la nature, on rencontre des imperfections et des malformations. Là... dans cet autre œuf, vous avez un alligator albinos. Ces animaux ont beaucoup de mal à survivre car...

— Ils attrapent des coups de soleil ! l'interrompit Mark en éclatant de rire comme s'il venait de faire une excellente plaisanterie.

— En effet, tu as raison. Ils supportent difficilement la chaleur intense du soleil dont leurs congénères ont besoin pour survivre. Qui plus est, quand ils attaquent leur proie, ils ne bénéficient pas de l'effet de surprise qui joue en faveur des autres alligators. Les albinos sont facilement repérables dans les eaux verdâtres ou boueuses, alors que les alligators normaux se fondent parfaitement dans le paysage.

— Il est foutu, lâcha Mark.

— En fait, pas dans le cas présent, précisa Michael. Il va éclore et se développer, et vivra heureux ici, à la ferme. Nous le nourrirons et prendrons bien soin de lui. Et tu sais pourquoi ?

— Non. Pourquoi ?

— Comme il est différent des autres, nos visiteurs seront ravis de pouvoir admirer cette perle rare.

— Alors, c'est ce que vous faites ? demanda Mark. Vous essayez de fabriquer des alligators blancs ?

— Non. Nous essayons surtout d'améliorer la race. En l'occurrence, nous sélectionnons des alligators ayant une peau excellente, nous prenons soin d'eux et nous élevons leur progéniture jusqu'à obtenir une race d'animaux dotés d'un cuir ultra résistant qui servira à fabriquer les meilleurs sacs, porte-monnaie ou bottes. De même, nous sélectionnons des alligators qui donnent une viande d'une valeur nutritionnelle très élevée...

— Parce que c'est une ferme et que vous cherchez à faire du profit ! s'écria la mère de Ben, en frissonnant de nouveau. Dieu merci !

— Elle pense que vous devriez tous les tuer, précisa son mari.

Michael haussa les épaules.

— Comme je le disais...

— Elle a raison. Il faudrait tous les exterminer ! intervint la femme d'un certain âge. Ils mangent les êtres humains.

— C'est sûr, ils les mangent vraiment ? demanda Mark, avec un intérêt morbide.

— C'est arrivé, oui, avoua Michael.

— Bien sûr que cela arrive ! renchérit la dame d'un certain âge. C'est le cas d'une de mes amies : elle a été dévorée par un alligator ! s'exclama-t-elle, fixant Michael, comme si c'était sa faute.

— Quand l'homme cohabite avec la nature, il court certains risques, avança-t-il doucement.

Il observa les autres visiteurs avant de poursuivre :

— Il est dangereux de nourrir les alligators. Ils se multiplient en Floride et pénètrent dans les canaux résidentiels, notamment durant la saison des amours. J'ai eu connaissance d'un incident concernant une femme qui donnait à manger aux alligators... Or il faut savoir que ces animaux ne font pas la différence entre la nourriture et la main qui la leur tend.

— Ils s'en prennent aux enfants, insista la femme d'une voix stridente. Aux enfants ! Vous vous rendez compte, c'est horrible ! On devrait tous les exterminer. Des pauvres petits qui se promènent au bord de l'eau pour cueillir des fleurs et... il faut tuer ces monstres ! Tous autant qu'ils sont ! Comment peut-on laisser faire une chose pareille !

Sa voix allait crescendo. A présent, elle hurlait.

Michael lui jeta un regard inquiet. Son poste de travail était muni d'un bouton spécial pour faire venir les agents de sécurité, et tout ce qu'il avait à faire, c'était de presser ce bouton. Toutefois, il ne se décidait pas à appuyer sur la touche et se contenta de dévisager la femme, stupéfait de constater avec quelle rapidité elle devenait hystérique.

Elle pointa un doigt dans sa direction.

— Dites-leur la vérité, vous ! Parlez-leur donc des attaques !

— Certes, il y a eu des attaques, et c'est horrible, en effet, admit-il. Mais l'homme doit vivre en bonne harmonie avec la nature. En Afrique, le long du Nil, les crocodiles sont beaucoup plus féroces que nos alligators, pourtant ils font partie de l'environnement naturel. On ne peut pas éliminer toute une population d'animaux sous prétexte que ce sont des prédateurs. L'homme est lui-même un prédateur, madame.

Elle continua de pointer un doigt accusateur vers lui, et sa voix monta d'un cran.

— Ils vont vous dévorer tous autant que vous êtes ! Ils vont surgir à l'improviste, vous mettre en pièces, vous déchiqueter ! C'est comme ça qu'ils procèdent, mon petit ! hurla-t-elle soudain en agrippant Mark aux épaules.

Elle le fixa d'un regard dément et poursuivit :

— Ils referment leurs mâchoires sur votre corps, vous secouent, vous brisent et vous déchiquètent. Vos os craquent et vos veines explosent. Votre sang s'écoule dans l'eau, et pour finir, ils vous noient !

— Oh, mon Dieu ! gémit la mère de Ben, tentant d'arracher Mark des griffes de la femme.

— Hé, ça suffit maintenant ! s'écria Michael, contournant son poste de travail et passant un bras autour des épaules de la touriste hystérique pendant que la mère de Ben, blanche comme un linge, attirait Mark vers elle.

— Vous ! Ils vont vous manger ! s'écria la femme en se tournant vers lui. Vous les avez fabriqués mais ils vous dévoreront. Ils vous mettront en pièces, et même votre mère sera incapable de retrouver assez de restes pour vous enterrer !

— Voyons, madame, ce n'est pas moi qui ai inventé les alligators...

— Vous allez mourir ! hurla-t-elle. Tous !

Il resserra son étreinte autour de ses épaules pour tenter de la maîtriser. Il devait reprendre la situation en main avant que la visite ne tourne au cauchemar. Cette folle était capable de détruire son laboratoire. Il serait obligé d'avertir la police, les journalistes

viendraient fureter partout, et alors...

— Du calme, madame !

Soudain, la porte s'ouvrit, non pas sur la sécurité mais sur Lorena, sans doute attirée par les cris. Elle regarda Michael d'un air de reproche.

— Que se passe-t-il ?

— Cette dame a dit au Dr Preston qu'il va être dévoré tout cru par les alligators ! s'exclama Mark, au comble de l'excitation.

— En effet, nous avons un problème, admit Michael. Je devrais appeler la sécurité...

— Non, ce n'est pas nécessaire. Tout ira bien, affirma Lorena d'un ton apaisant.

A son grand soulagement, la jeune femme évalua rapidement la situation et prit les choses en main.

— Vous êtes Mme Manning, n'est-ce pas ? Vous allez venir avec moi et tout me raconter. Je vais vous offrir une boisson fraîche. Il fait très chaud ici malgré la climatisation, et la chaleur a dû...

— Mademoiselle, je ne souffre pas de la chaleur ! se défendit la visiteuse.

Mais ses épaules s'affaissèrent, et elle sembla retrouver ses esprits.

— Je suis vraiment désolée, murmura-t-elle. Je vous assure que je ne suis pas folle. Je n'ai pas l'habitude de me comporter ainsi... Je n'aurais pas dû venir. Oui, mademoiselle, tout compte fait, je prendrai volontiers une boisson fraîche.

Lorena l'entraîna rapidement vers la sortie mais, sur le pas de la porte, la femme s'arrêta et se tourna vers Michael. Elle le dévisagea et pointa un doigt dans sa direction.

— J'espère qu'ils ne vous mangeront pas, déclara-t-elle.

Un sourire triste étira ses lèvres, et son expression sinistre glaça le sang de Michael.

Lorena la poussa vers le couloir, et la porte se referma sur les deux femmes.

Michael, entouré des neuf membres restants du groupe, demeura silencieux l'espace de quelques secondes.

Il sentit soudain une petite main se glisser dans la sienne. Il abaissa son regard et vit Ben qui le fixait de ses grands yeux.

— Ne vous faites pas de bile, docteur. Elle est sûrement barjo. Son amie a dû être mangée par un alligator et elle lui manque beaucoup. Je suis sûr qu'ils ne vont pas vous dévorer.

Michael sourit, et son malaise se dissipa peu à peu.

— Bien ! Reprenons. Je vais vous poser une devinette : quel est l'animal le plus dangereux aux yeux des Américains ?

Il y eut un instant de silence, puis Mark s'écria :

— Je sais, je sais ! Les abeilles !

— En fait, elles se classent dans les dix premières, mais elles ne sont pas numéro 1.

— Je crois savoir ! Le cerf.

Un des deux jeunes gens, qui avait l'air d'un jeune marié, intervenait pour la première fois. Il enlaçait étroitement son épouse et avait le visage blême, probablement encore choqué par les derniers événements.

— Le cerf ? s'étonna Ben.

— Oui, c'est exact, confirma Michael.

— Le cerf ? Comme Bambi ? demanda Josh, interloqué.

— Davantage d'Américains meurent chaque année dans des accidents impliquant des cervidés, plutôt que des araignées, des requins, des crotales ou tout autre reptile. Vous devez donc vous montrer prudents dès lors que vous vous trouvez dans un milieu naturel où des animaux, quels qu'ils soient, évoluent en toute liberté.

La porte s'ouvrit de nouveau et Peggy Martins, l'une des guides, s'avança dans la pièce.

— Mesdames et messieurs, il est temps d'aller voir les enclos, à moins que vous ne préfériez vous rendre directement à la boutique cadeau ou à la cafétéria, annonça-t-elle gaiement.

— Mark, tu dois absolument voir les alligators manger les poulets, déclara Josh.

Mark se tourna vers les parents de Ben.

— J'ai très faim. Est-ce qu'on ne pourrait pas plutôt aller manger un hamburger ?

— Bien sûr, acquiesça le père de Ben. Et merci pour toutes ces informations, ajouta-t-il à l'intention de Michael.

— Oui, c'était très instructif, renchérit une des jeunes femmes du groupe.

— Merci beaucoup, répondit Michael. Vous avez été, euh... un groupe formidable.

Il s'adossa à son poste de travail, se sentant curieusement épuisé ; la crise d'hystérie de cette femme l'avait impressionné plus qu'il ne l'aurait cru. Il se força à sourire pendant que les visiteurs quittaient son laboratoire les uns après les autres.

Mark était le dernier. Avant de sortir, il se retourna, mal à l'aise.

— Docteur Preston ?

— Oui ?

Le garçon semblait sur le point de dire quelque chose, mais il secoua la tête et se ravisa.

— Merci, c'était génial.

Michael hocha la tête.

— Reviens quand tu veux, lui dit-il, se demandant s'il le souhaitait vraiment.

— Oui.

La porte se referma derrière l'adolescent.

Et les bébés alligators se mirent à vagir.

3

Dans la boutique cadeau, Josh s'amusait avec un alligator en plastique de soixante centimètres de long.

— J'ai cinq dollars d'argent de poche, déclara-t-il à Ben. J'ai bien envie de l'acheter. Tu crois qu'il a l'air ressemblant ?

— Ouais, il est super, confirma Ben.

— En tout cas, Josh, il n'a pas l'air aussi ressemblant que celui-là ! fanfaronna Mark.

Fourrageant dans la poche de son jean trop grand pour lui, il en retira un bébé alligator. Ce dernier avait la gueule ouverte, et ses dents minuscules étaient déjà visibles, laissant présager la redoutable dentition qu'il aurait à l'âge adulte.

— Mark ! Tu as volé un des bébés..., commença Josh.

— Chut ! protesta Mark.

— Mais t'es fou ! Il faut le rapporter ! s'exclama Ben.

— Pas question, décréta Mark. Regarde-moi ça !

La mâchoire du nouveau-né s'ouvrit et se ferma avec un claquement sec.

Mark mit la petite créature sous le nez de Josh qui se recula précipitamment.

— Non, ne fais pas ça !

— Il va te dévorer tout cru, s'écria Mark en riant et en remettant le bébé dans sa poche.

Mais soudain, il poussa un cri, la main toujours dans sa poche.

— Oh, ferme-la ! lui ordonna Ben. Allez, Mark, arrête ton cinéma. On nous regarde !

Mark sortit brusquement la main de sa poche.

— Lâche-moi, sale bête ! Lâche-moi ! hurla-t-il.

Le bébé alligator serrait son index dans sa gueule.

Ben, stupéfait, aperçut une traînée de sang sur le doigt de son cousin. Instinctivement, il attrapa le minuscule animal.

Mais Mark se remit à hurler.

— Arrête ! Ne tire pas ! Tu vas m'arracher le doigt !

Pour échapper à la curiosité grandissante des visiteurs, Ben poussa Mark vers une porte au fond de la boutique. Il y avait un panneau indiquant « Accès interdit au public » mais Ben ne s'en soucia pas. Compte tenu de la configuration des lieux, cette porte donnait probablement sur le corridor le long duquel s'ouvraient les salles de laboratoire.

— Qu'est-ce qui te prend ? On va où ? s'écria Mark qui n'en menait pas large à présent. Oh, mon Dieu, j'ai mal ! Il est en train de me dévorer le doigt !

— Ferme-la, bon sang ! On va le ramener d'où il vient !

Ben obligea Mark à courir à toute vitesse le long du corridor, jusqu'au laboratoire du Dr Preston où ils déboulèrent sans crier gare.

Le Dr Preston, l'air songeur, ne semblait pas avoir bougé d'un pouce depuis qu'ils étaient partis. Il se redressa vivement en les voyant surgir à l'improviste, sa haute silhouette paraissant encore plus imposante dans sa blouse blanche. Avec ses cheveux blonds tirant sur le roux et ses yeux verts, il avait un physique agréable et ne paraissait pas très âgé pour un homme bardé de diplômes. Si Mark ne s'était pas montré aussi exaspérant, et si la vieille dame ne les avait pas autant terrorisés avec ses histoires, il aurait pu passer davantage de temps avec eux et leur apprendre beaucoup de choses.

— Que diable..., commença-t-il.

— Mark a pris un des bébés, mais il lui mord le doigt et on n'arrive pas à lui faire lâcher prise ! le coupa Ben. On est vraiment désolés, docteur, mais si vous pouviez nous aider...

Le Dr Preston pinça le nouveau-né au bon endroit pour l'obliger à abandonner sa proie sans la déchiqueter. Puis il remit la bestiole dans le terrarium.

— Viens ici, Mark, ordonna-t-il, faisant passer l'adolescent au bord des larmes derrière son poste de travail pour nettoyer la plaie dans un évier spécial, et la recouvrir d'une crème à l'aspect visqueux.

— Il va falloir t'emmener à l'infirmerie et prévenir tes parents...

— Oh non, s'il vous plaît, non ! protesta Mark. Je suis ici avec les parents de Ben. Et si jamais mon père et ma mère apprennent que... j'ai tenté de voler quelque chose ici, ils...

Michael Preston dévisagea Mark puis les deux autres garçons qui les avaient rejoints. Contrairement à son attitude de tout à l'heure, Mark était à présent silencieux et tellement livide que ses taches de rousseur ressortaient sur son visage.

— Mark, tu as été mordu...

— Mais c'est un trou minuscule ! Regardez, on le voit à peine !

— Oui, mais...

— Je suis vacciné contre le tétanos, docteur, je vous jure.

— Mark, les reptiles sont porteurs de maladies, c'est un risque que l'on ne peut pas courir...

— Ce n'est pas le cas des bébés alligators élevés dans un laboratoire ! s'insurgea Mark. S'il vous plaît, ne dites rien. Si vous connaissiez mon père...!

Michael Preston hésita.

— S'il vous plaît..., insista Mark d'un ton implorant.

La porte derrière eux s'ouvrit et se referma sans bruit, ou presque.

Ben sursauta et se retourna vivement. Il aperçut leur première guide, la jeune femme blonde aux yeux verts et or qui l'avait tant fasciné tout à l'heure.

Elle demeura un instant silencieuse, adossée à la porte, se contentant d'évaluer la situation.

Le Dr Preston la regarda et leva la main de Mark.

— Il tentait de partir en emportant un *souvenir*...

— Ah..., murmura-t-elle. Et qu'allais-tu en faire ? Le jeter dans la piscine de l'hôtel ? Je vais examiner la blessure, ensuite il faudra rédiger un rapport.

Mark blêmit.

— Je m'apprêtais à le laisser partir. Il a payé assez cher comme ça, déclara le Dr Preston.

Mais, comme le constata Ben avec surprise, la belle infirmière semblait penser que le recours aux autorités s'imposait. Elle fixa le Dr Preston, l'air sévère.

— Il est hors de question de prendre un tel risque. Il pourrait y avoir des complications, la plaie pourrait s'infecter...

— Mon laboratoire est d'une propreté exceptionnelle ! s'exclama le Dr Preston d'un ton indigné.

Mais l'infirmière restait sur ses positions.

— S'il vous plaît, supplia Mark.

— Lorena, vous savez que je ne ferai jamais rien qui puisse nuire à un enfant, affirma le Dr Preston. Mais dans le cas présent... Bon, très bien, avertissez les autorités.

— Non, par pitié ! gémit Mark.

La jeune femme contempla tour à tour le Dr Preston et Mark qui la fixait intensément d'un air implorant comme si le reste de sa vie dépendait d'elle.

Elle hocha la tête et sourit. Puis elle s'avança pour examiner le doigt de Mark, lui confirmant qu'il s'agissait d'une blessure bénigne.

— Je vais quand même mettre une pommade antiseptique sur la plaie.

Le Dr Preston toisa Mark d'un air sévère.

— Tu sais, Mme Fortier a raison. Je prends un gros risque en passant cet incident sous silence. Je peux perdre mon emploi ou être

poursuivi en justice. Qui sait, je pourrais même me retrouver en prison. Lorena, vous pensez que c'est possible ?

— Je l'ignore, mais il y a un policier dehors, Jesse Crane, déclarait-elle d'un ton sévère. D'après ce que j'ai entendu dire, il déteste les personnes qui ne respectent pas la nature, et notamment les animaux. Les Everglades, la région que vous visitez actuellement, c'est sa passion. Et il serait furieux d'apprendre ce qui vient de se passer.

— Je ne dirai jamais rien, même si mon doigt tombe ! Même si ma main explose ! promit Mark, peu fier de lui.

Lorena sortit un tube de crème de sa poche et appliqua un peu de son contenu sur la plaie. Puis elle récupéra un pansement dans son autre poche, et le posa sur la morsure.

— Voilà, jeune homme. Ton doigt ne va pas tomber.

— C'est une morsure de rien du tout, avança Mark, la gorge serrée. Merci, madame, murmura-t-il.

— Je n'ai fait que mon travail, dit-elle en quittant le laboratoire.

— Que cela te serve de leçon, Mark, déclara le Dr Preston. Et si ta main enfle, surtout ne cherche pas à passer cet incident sous silence. Explique au médecin que tu as plongé ta main dans le terrarium et que tu as été mordu par un bébé alligator, et demande-lui de m'appeler aussitôt. C'est bien compris ?

— Oui, monsieur, promit Mark, soulagé.

Il fila vers la sortie sans demander son reste mais, arrivé à la porte, il s'arrêta brusquement.

— Merci, Doc. Ma parole, je vous revaudrai ça un jour.

Le Dr Preston hocha la tête.

— Entendu. Je te rappellerai ta promesse.

Les garçons retournèrent en courant vers la boutique de cadeaux.

— Enfin vous voilà ! s'exclama la mère de Ben. Dieu merci ! Si vous voulez acheter quelque chose, faites-le tout de suite. Je ne resterai pas ici une minute de plus. Franchement, Howard, dit-elle en s'adressant à son mari, il aurait mieux valu emmener les enfants passer la journée à Disneyworld. Je ne me sens pas capable de faire une promenade en *airboat* et de passer la nuit dans un de ces *chickees* ouverts à tous les vents !

— Tout ira bien, la rassura son mari.

— J'aurais mieux fait d'accompagner Sally chez les éclaireuses !

Ben et Mark échangèrent un sourire de connivence. Ils s'en tiraient à bon compte.

Personne n'aurait d'ennui. La direction de la ferme n'appellerait pas la police ni les parents de Mark. Et ceux de Ben n'y avaient vu que du feu.

Rien ne viendrait gâcher cette journée.

Et comme prévu, ils allaient faire une balade en *airboat*.

* * *

Quand il pénétra sur le parking de la ferme d'alligators, Jesse était épuisé. Il n'avait pas encore retrouvé Billy Ray, ni même localisé son bateau. Où donc était passé ce bon à rien ? Il faudrait un temps fou pour ratisser le marécage à sa recherche.

Il n'avait vraiment pas besoin de ce surcroît de travail au moment où ses deux amis venaient d'être abattus dans leur propriété, sans raison apparente.

Et pour couronner le tout, cette nouvelle affaire.

Un appel l'informant qu'une femme venait d'avoir une crise de nerfs en visitant la ferme d'alligators.

Les touristes étaient venus en masse aujourd'hui, constata-t-il avec satisfaction. C'était une bonne chose. Le long de la Tamiami Trail, qui s'étendait de Tampa à Miami, de nombreux Indiens de la tribu des Miccosukees tiraient leurs maigres revenus du tourisme. C'était aussi le cas des familles séminoles vivant le long de Alligator Alley, une route un peu plus au nord, qui traversait l'Etat d'est en ouest, depuis Fort Lauderdale jusqu'à Naples. Les grandes fermes d'alligators attiraient une foule de visiteurs qui profitaient de leur séjour pour faire des promenades en canoë ou en *airboat*, et même pour camper dans les *chickees* traditionnels. Ces retombées financières étaient une aubaine pour les populations locales qui en avaient bien besoin.

Cependant, à l'évidence, le casino était le grand gagnant de l'histoire. Mais il existait diverses façons de vivre du tourisme. Et dans tous les cas, c'était de l'argent honnêtement gagné. Selon Jesse, le coucher de soleil sur le marécage valait à lui seul son pesant d'or. Les Everglades étaient un lieu magique et, même si la civilisation gagnait régulièrement du terrain sur cette nature semi-tropicale unique en son genre, ils n'en demeuraient pas moins ce qu'ils avaient toujours été : une contrée sauvage et déserte. Au beau milieu de ce « fleuve d'herbes », comme on l'appelait, l'homme était en communion avec Dieu et la nature environnante, comme aux premiers temps de l'humanité. Il existait encore des espaces immenses où personne n'avait réussi à poser le moindre câble ou fil électrique et, dans certains endroits reculés, les téléphones portables n'étaient d'aucune utilité. Certes, la région était infestée de serpents et de moustiques, mais c'était aussi un havre de paix comme Jesse n'en avait jamais rencontré nulle part ailleurs. Parfois, il se disait qu'il avait vraiment de la chance ; il avait fini par atteindre une certaine sérénité, il était heureux de faire ce métier et quasi certain d'être un bon policier.

Enfin, c'était ainsi qu'il voyait les choses d'habitude.

Mais aujourd'hui...

Aujourd'hui c'était le monde à l'envers.

Billy Ray. Et surtout Maria et Hector... A quoi lui servait d'être flic puisqu'il n'avait rien pu empêcher ? Et même si le meurtre était élucidé, ses amis ne ressusciteraient pas pour autant.

Mais il mettrait tout en œuvre pour découvrir les coupables et pour que justice soit faite. C'était son boulot et, tout compte fait, cela valait la peine de le faire.

— Jesse !

Alors qu'il descendait de voiture, il aperçut Harry Rogers, principal actionnaire et actuel président de Harry's Alligator Farm and Museum, qui se hâtait vers lui. C'était un homme d'une stature et d'un tour de taille imposants. Originaire du Sud profond, il était fier d'être un Cracker, le surnom donné aux pauvres Blancs du Sud, descendants des premiers colons de Floride, et il avait conservé l'accent et les tournures de langage de sa région natale en dépit de ses études universitaires à Harvard, la prestigieuse institution Yankee, où il avait décroché un diplôme en gestion commerciale.

— Dieu merci, vous êtes là ! s'exclama Harry en lui donnant une bourrade dans le dos. Une touriste a pété les plombs en plein milieu du discours de Michael. Elle s'est mise à hurler qu'il allait être dévoré tout cru par les alligators, et elle a continué à déblatérer sur le danger qu'ils faisaient courir à la population. Je n'ai pas voulu que les flics de la Metro-Dade rappellent ici, toutes sirènes hurlantes, pour ne pas envenimer les choses. Les gens sont suffisamment remontés comme ça contre les alligators.

— Où est-elle ?

— Dans mon bureau. Je ne sais pas si elle a une case en moins ou si elle est manipulée. En tout cas, elle est terrifiée. Lorena, ma nouvelle infirmière, se trouve avec elle. Elle tente de la calmer, mais ce n'est pas une mince affaire ; cette femme n'arrête pas de remettre son histoire sur le tapis.

Harry s'interrompt et l'observa avec attention.

— Hé, que vous arrive-t-il ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, aujourd'hui.

— Un couple de Cubains vient d'être assassiné dans le nouveau lotissement, à l'est d'ici.

— De quelle façon ?

— Tués par balle.

— C'est votre juridiction ? s'étonna Harry.

— Non, mais c'était mes amis.

— Je suis vraiment désolé. Ils étaient impliqués dans un trafic de drogue ?

C'était la question habituelle, notamment quand les victimes étaient abattues avec une arme à feu.

— Non, leur meurtre n'a aucun rapport avec la drogue.

— Vous en êtes sûr ? insista Harry, l'air sceptique.

Jesse serra les mâchoires.

— Oui, j'en suis certain.

— Bon, si je peux vous être utile... Mais pour l'instant, j'ai besoin d'un flic, et c'est votre juridiction.

— Entendu. Je verrai ce que je peux faire, mais si cette femme a vraiment perdu la tête, il faudra faire appel à des professionnels et, le cas échéant, à la police du comté.

— J'espère que non, je déteste ces gars-là !

— Bon sang, Harry, moi aussi je préfère qu'on lave notre linge sale en privé. Mais, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est pas toujours possible !

— Faites pour le mieux. De toute façon, vous êtes le seul parmi nous à pouvoir en imposer à ces types-là.

— Ce sont de bons policiers, Harry. Et nous sommes une petite communauté.

— En l'occurrence, une communauté indienne, lui rappela Harry.

— Peu importe. Nous ne sommes pas nombreux, et ils sont là pour nous épauler en cas de besoin. Mais pour l'instant, je ne pense pas que leur intervention soit nécessaire. Savez-vous où habite cette femme ? Vous l'a-t-elle dit ?

— Non. Chaque fois qu'on lui pose la question, elle nous reparle de son amie. Elle doit vivre près d'un lac, mais on n'est guère avancés, la Floride en est remplie. Cette histoire ne vous paraît pas tirée par les cheveux ? Cette femme a une amie qui a été dévorée par un alligator, et elle ne trouve rien de mieux à faire que visiter... une ferme d'alligators ! Les gens sont bizarres, non ?

— Oui, ils le sont.

En fait, tout était bizarre depuis ce matin, songea Jesse. Non seulement cette femme, mais aussi cette patte d'alligator trouvée sur le lieu du meurtre de Maria et Hector. Même le meurtre du couple n'était pas normal.

Les deux hommes pénétrèrent dans le bâtiment administratif par une entrée latérale et suivirent un long corridor.

L'endroit avait beau être une ferme au milieu du marécage, Harry avait su s'entourer de tout le confort et de la technologie modernes. Son bureau était situé à l'extrémité du couloir, et aurait pu rivaliser avec ceux de Park Avenue. Une porte à un battant ouvrait sur une grande pièce où trônait un bureau en chêne massif, entouré de canapés profonds et de chaises en cuir. Au fond de la pièce se

trouvaient d'autres sièges ainsi qu'un téléviseur à écran large et un magnétoscope. Harry adorait les Everglades, même s'il n'avait pas d'origines séminoles ou miccosukees. Après avoir travaillé dès son plus jeune âge dans les champs de coton, il s'était élevé à la force du poignet et était aujourd'hui un P.-D.G. multimillionnaire, et, sans pour autant faire étalage de ses richesses, il aimait s'entourer d'un certain luxe.

Quand il pénétra dans la pièce à sa suite, Jesse entendit une voix suraiguë de femme raconter que tout ce qui restait du corps de Matty, c'était une main avec un lambeau de chair sur les doigts. Après avoir jeté un coup d'œil à Harry, il s'avança vers la femme, recroquevillée sur une chaise près du mur. Elle avait une chevelure argentée, des yeux bleu clair et une silhouette élancée. Elle était très séduisante, malgré son visage bouffi par les larmes, mais elle avait le regard traqué d'un animal pris au piège.

En face d'elle, s'efforçant de la réconforter, se tenait une jeune femme vêtue de la blouse blanche classique des infirmières. Il ne distinguait pas son visage, en partie caché par une mèche de cheveux couleur de miel, mais avant même qu'elle se retourne, il sut qu'il l'avait déjà rencontrée.

Et elle était bien la dernière personne qu'il s'attendait à voir à la ferme de Harry.

Une jeune femme superbe, conduisant une voiture de luxe, le pied au plancher...

Pour se retrouver *ici* ?

Elle croisa son regard, l'espace d'un instant, et il crut y lire une lueur hostile... ou défensive ?

— Vous allez être dévorée à votre tour ! hurlait la femme en pointant un doigt en direction de l'infirmière. Vous devez partir d'ici avant qu'il ne soit trop tard. N'aidez pas ces gens à élever des monstres. Ils vous tueront. Vous aussi, vous finirez broyée et noyée... Oh, mon Dieu, une main, c'est tout ce qu'il restait d'elle... juste un lambeau de chair...

— Voyons, madame, intervint Jesse, faisant un pas en avant et tâchant de se remémorer son manuel de psychologie. Tout va bien se passer, je vous le promets. Calmez-vous. Dans cette ferme, on élève les alligators pour leur viande et leur cuir. Les employés comme les touristes ne courent aucun danger...

— Ils vont s'échapper ! protesta la femme.

Mais Jesse avait réussi à capter son attention. Il parlait d'une voix basse, grave et calme — chapitre 101 du manuel —, et la fermeté de son ton semblait produire l'effet escompté. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main.

— Non, madame, rassurez-vous, aucun d'entre eux ne s'échappera,

répondit-il en souriant. D'ailleurs, Harry est membre fondateur d'une association de chasseurs. Il sait se servir d'un fusil. Lui et ses assistants n'hésiteront pas à tirer en cas de besoin. Dans cette ferme, on ne cherche pas à protéger les alligators, mais à gagner de l'argent grâce à eux.

Elle finit par prendre sa main, le regardant intensément.

Près de lui, il entendit un profond soupir de soulagement. Il jeta un coup d'œil à la nouvelle infirmière de Harry. Malgré lui, il ressentit un petit frisson.

Simple réaction biologique. La nature en action.

Elle était à coup sûr la plus belle femme qu'il avait jamais vue.

Harry avait toujours eu le chic pour engager des jolies filles. Comment ce vieil homme bedonnant s'y prenait-il pour convaincre une jeune beauté de venir travailler dans une ferme d'alligators au milieu d'un marécage ? Mystère. Non pas que Harry soit un coureur de jupons ; il était aussi fidèle que possible à Mathilda, son épouse depuis trente ans, au caractère enjoué et à la silhouette aussi replète que la sienne. Il savait juste s'entourer de jeunes gens au physique agréable. Aussi la présence de cette nouvelle infirmière n'aurait pas dû le surprendre. Pourtant, il ne put s'empêcher de marquer une pause, son regard s'attardant sur elle plus longuement qu'il ne l'aurait voulu.

Elle lui rendit son regard, l'air grave, l'examinant avec la même intensité qu'il mettait à l'étudier. Puis elle baissa les yeux, se mordant la lèvre, un peu embarrassée. L'instant d'après, elle le regarda de nouveau, redressant les épaules et inclinant la tête. Ses yeux, dont l'iris couleur noisette était bordé d'un trait plus sombre, tranchaient avec l'ossature classique de son visage, à la peau laiteuse. Sa chevelure somptueuse encadrait des traits parfaits, tel un halo doré. Mais cette apparente fragilité semblait dissimuler une forte personnalité.

Il tressaillit en sentant la main de la femme âgée presser la sienne, et il reporta son attention sur elle.

— Tout ira bien, madame, reprit-il. Je vais vous reconduire chez vous. Mais pour cela, il faut m'aider. Je m'appelle Jesse Crane, et je suis inspecteur de police. J'aimerais...

— Oh ! s'écria la femme. Ainsi vous venez m'arrêter parce que je dis la vérité à propos de ces monstres et de ces horribles personnes qui en font l'élevage.

— Non, madame, je veux simplement vous ramener chez vous et m'assurer que vous allez bien.

— C'est faux ! Vous essayez de me faire taire !

Jesse lui sourit. C'était plus fort que lui. Cette femme était peut-être à cran, mais elle avait du caractère et de la classe, et elle se défendait avec passion.

— Comment vous appelez-vous ?

— Theresa Manning.

— Eh bien, madame Manning, vous pouvez prévenir les journalistes si cela vous chante, ou même louer un avion pour qu'il survole le territoire avec une banderole publicitaire. La liberté de parole n'est pas un vain mot dans notre pays. Mais je devine que vous êtes fatiguée et malheureuse, et si vous avez perdu une amie d'une aussi cruelle façon, votre présence dans cette ferme ne me paraît pas judicieuse. Aussi, permettez-moi de vous reconduire chez vous.

Après une seconde d'hésitation, Theresa Manning poussa un profond soupir et hocha la tête, résignée.

— Où habitez-vous ? insista-t-il.

— A Redland.

— Très bien.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il devait absolument retrouver Lars pour accueillir Julie Hernandez à sa descente d'avion.

— Venez, madame Manning. Nous partons maintenant.

Elle hocha la tête, son regard rivé au sien. Mais au moment de se lever, elle agrippa soudain la main de l'infirmière.

— Accompagnez-moi, s'il vous plaît.

— Mais, madame Manning..., protesta cette dernière.

— Je vous en prie, insista Theresa Manning.

— Allez-y, Lorena, confirma Harry d'un ton conciliant.

— Harry, je ne vais pas pouvoir ramener Lorena tout de suite, rétorqua Jesse.

— Oh, je vous en prie, insista Theresa Manning, d'une voix qui frôlait de nouveau l'hystérie.

— Lorena, accompagnez-les et revenez quand vous pouvez ! s'impatienta Harry.

Lorena hocha la tête.

— Bon. Puisque Mme Manning le souhaite, je viens avec vous. Inspecteur, ne vous occupez pas de moi et faites votre travail. J'attendrai que vous ayez fini. Nous pouvons y aller ?

— Très bien, allons-y, acquiesça-t-il d'un ton sec. Vous venez, madame Manning ?

Il sourit à la vieille dame et lui prit le bras. Celle-ci se laissa faire et lui rendit son sourire.

Il l'escorta jusqu'à sa voiture pendant que Lorena les suivait docilement.

Rude journée, en vérité !

4

Lorena s'assit à l'arrière du véhicule pendant que Theresa Manning prenait place à l'avant, à côté de Jesse Crane.

Elle se sentait plutôt inutile, mais Theresa Manning avait tellement insisté. Malgré tout, elle éprouvait une pointe de remords en songeant qu'elle avait eu envie de venir moins pour aider Mme Manning que pour se retrouver en compagnie de Jesse Crane.

Comme le disait Sally, il avait quelque chose de spécial. Mais ce n'était pas pour cette raison qu'elle s'intéressait à lui.

Malgré l'intensité du trafic, il conduisait adroitement et sans à-coups, et ils finirent par quitter la Tamiami Trail pour se diriger vers le sud. Il s'efforçait d'entretenir une conversation naturelle avec Theresa Manning, attirant son attention sur la beauté des oiseaux, ou lui posant des questions sur sa maison et sa famille, et quand ils arrivèrent à proximité de Redland, elle semblait détendue et même un peu honteuse. Jesse la rassura et lui conseilla d'attendre avant de faire de nouvelles excursions dans les Everglades.

Une fois arrivée à bon port, elle les invita à entrer. Jesse refusa poliment mais lui donna sa carte, insistant pour qu'elle l'appelle en cas de besoin.

— J'ai bien cru que l'on n'arriverait jamais à la calmer. C'était très impressionnant, fit remarquer Lorena, alors que Jesse redémarrait.

Ce dernier haussa les épaules.

— Cette femme n'est pas folle, mais simplement bouleversée. Peut-être éprouve-t-elle aussi cette sorte de rage que l'on ressent quand quelque chose de terrible se produit et que l'on est impuissant à modifier le cours des événements.

Il jeta un coup d'œil à sa montre puis se tourna vers elle.

— Désolé, je dois aller à l'aéroport, et ce ne sera pas une partie de plaisir.

— Je vous l'ai dit, faites votre travail... Ne vous occupez pas de moi, assura-t-elle.

Il hocha la tête, et au bout de quelques minutes, elle se rendit compte qu'ils empruntaient l'autoroute. Il lui lança un nouveau coup

d'œil, un curieux sourire se dessinant sur ses lèvres.

— Pourquoi étiez-vous si pressée l'autre jour ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, le regard perdu dans le paysage qui défilait par la vitre de sa portière. Puis elle se tourna vivement vers lui.

— Je pensais que vous l'aviez deviné. Je filais vers une de ces stations balnéaires ultra-friquées. Pour me faire bichonner dans un institut de beauté.

— Je suis sûr que vous trouverez le temps d'y faire un saut, répliqua-t-il, pince-sans-rire.

— Vraiment ?

Il ne put s'empêcher de lui décocher un sourire narquois.

— Parce que c'est vous qui vous occupez de vos cheveux et de vos ongles ?

— Parfaitement.

Il eut une moue dubitative.

— Je me demande ce que vous êtes venue faire ici. Vous n'avez pas le profil de l'emploi.

— Parce qu'il faut avoir un profil particulier pour travailler dans les Everglades ?

— Vous allez virer au rouge tomate en l'espace de quelques minutes, la prévint-il.

— Les crèmes solaires ne sont pas faites pour les chiens !

— Encore une fois, qu'êtes-vous venue faire ici ?

— Mon métier.

— Les infirmières sont très demandées partout ailleurs en Floride, mais pas spécialement par chez nous.

— Je me plais ici.

— Vous aimez les moustiques de la taille d'un éléphant et les reptiles qui grognent la nuit ?

— Les couchers de soleil constituent un des plus beaux spectacles que j'ai jamais vus. Quant aux alligators... eh bien, ils font partie de l'environnement, tout simplement. Les oiseaux sont fabuleux... Et le salaire est exceptionnel.

— Je vois. Mais la solitude risque de vous peser.

A son tour, elle le gratifia d'un sourire moqueur.

— Certes, il faut compter une heure de voiture pour se rendre dans un endroit civilisé mais... d'un côté, la route mène directement à Miami, et de l'autre, à Naples. Que demander de plus ?

— Soit. Mais quand il fait mauvais et que vous êtes coincés ici, vous avez l'impression de vivre hors du temps, au milieu de nulle part.

— Pourtant, vous êtes bien revenu travailler ici, vous, lui rappela-t-elle doucement.

Il resta silencieux l'espace d'une minute, et elle crut voir son visage

se crispier.

— Je suis originaire de cette région, précisa-t-il.

— Je ne suis pas si loin de chez moi, rétorqua-t-elle.

— Vous n'habitez pas la porte à côté !

Elle lui jeta un regard aigu.

— Jacksonville, dit-il avec un grand sourire. J'ai vérifié votre permis de conduire, vous vous souvenez ? Et maintenant que je sais que vous filiez comme l'éclair pour vous rendre à la ferme de Harry, je suis plus perplexe que jamais.

— C'était mon premier jour de travail, se défendit-elle. Et quelle que soit la distance, je vous rappelle que Jacksonville *est* en Floride.

Bon. Voilà qu'il devenait curieux. Que se passerait-il si jamais il décidait de mener une enquête sur elle ?

Ils avaient quitté l'autoroute et roulaient en direction de l'aéroport. Il lui jeta un nouveau coup d'œil.

— J'ai rendez-vous avec Lars Garcia, un inspecteur de la Metro-Dade. Nous allons attendre une vieille amie à moi.

Il hésita, l'espace d'une seconde.

— Je ne tenais pas tellement à ce que vous veniez parce que les circonstances sont douloureuses, précisa-t-il. Les parents de Julie ont été assassinés la nuit dernière.

— Oh, mon Dieu ! Je suis vraiment désolée.

— Je vous avais prévenue.

— Qu'est-il arrivé ?

— Ils ont été tués par balle.

Comme il semblait profondément affecté par ces meurtres, elle s'abstint de lui poser d'autres questions.

Il se gara sur le parking de l'aéroport et descendit de voiture sans un mot. Ne sachant trop que faire, elle lui emboîta le pas. Arrivé à l'entrée du hall C, il se dirigea vers un homme en civil, aux cheveux bruns et aux yeux bleus frangés de longs cils noirs. Avant même de lui être présentée, elle sut qu'il s'agissait de Lars Garcia.

Elle sentit son regard aigu la détailler. Un regard de policier. Jauger les gens au premier coup d'œil faisait partie de son métier, se dit-elle.

— Ainsi, vous travaillez pour Harry ? demanda-t-il.

Elle n'eut pas le temps de répondre.

— La voilà, murmura Jesse en apercevant Julie.

— Je vais l'accueillir, proposa Lars Garcia.

Mais Jesse lui fit signe que non.

Il s'avança vers une jeune femme, une beauté brune, de type latino, qui venait dans leur direction. Elle portait des lunettes de soleil, probablement pour cacher ses yeux rougis par les larmes, se dit

Lorena, et elle en eut la confirmation quand Julie les ôta en apercevant Jesse. Aussitôt, elle laissa tomber son sac de voyage et se jeta dans ses bras en sanglotant.

Lorena baissa les yeux, mal à l'aise ; elle avait la désagréable impression d'être une intruse.

— Tout va bien, déclara Lars Garcia doucement.

Elle leva son regard vers lui sans comprendre.

— Ils sont amis, rien de plus, précisa-t-il avec un petit sourire.

A ces mots, elle sentit son visage s'empourprer.

— Oh, non, vous vous trompez. Je suis ici... par hasard, je vous assure. Je connais à peine l'inspecteur Crane.

L'arrivée de Jesse et de Julie mit fin à son malaise.

— Julie, voici l'inspecteur Lars Garcia. C'est lui qui est chargé de l'enquête. Et voici... Lorena Fortier. Lars, Lorena, je vous présente Julie Hernandez.

Le visage baigné de larmes, cette dernière leur adressa un petit sourire triste mais non dépourvu de chaleur.

— Julie, je suis vraiment désolée, murmura Lorena, très émue par la douleur de la jeune femme, qu'elle sentait proche de la sienne.

Elle se rappelait trop bien le chagrin, la frustration et la fureur qui s'étaient emparés d'elle à l'époque, et cette question lancinante : pourquoi ?

Et ensuite : qui ?

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, elle était animée d'une rage froide et fermement résolue à découvrir la vérité.

— Merci.

Julie la contempla un long moment, comme si elle évaluait la sincérité de Lorena. Puis elle se tourna vers Lars Garcia.

— Qui a fait ça ? Et pourquoi ? Mes parents n'auraient jamais fait de mal à une mouche !

— Nous allons tout faire pour le découvrir, promet Lars. Mais pour cela, nous avons besoin de toute l'aide que vous pourrez nous apporter.

A ces mots, Julie se ressaisit et rassembla toute son énergie, la douleur faisant momentanément place à la colère et à la détermination.

— Je disais justement à Jesse que... que je n'en ai pas la moindre idée. Ils n'avaient pas d'ennemis. Pas que je sache en tout cas. Mais c'est promis, je ferai mon possible pour vous aider.

— Vous sentez-vous capable de m'accompagner au poste de police ? demanda Lars. A moins que vous ne préfériez attendre un peu.

— Non, allons-y maintenant, approuva Julie, un sanglot dans la voix. Jesse..., ajouta-t-elle en se tournant vers lui.

— Appelle-moi dès que vous en aurez terminé.

Elle acquiesça, s'efforçant de sourire.

Lars prit le bras de Julie et jeta un coup d'œil reconnaissant à Jesse avant de s'éloigner.

— Je suis sincèrement désolée pour cette jeune femme, répéta Lorena.

Elle n'avait jamais rencontré le couple assassiné, mais la vue de Julie avait réveillé en elle ce sentiment de perte irrémédiable que l'on éprouve en apprenant le décès d'un être cher. Elle se sentait horriblement mal à l'aise et avait de nouveau l'impression d'être de trop.

— J'aurais voulu trouver les mots appropriés, faire quelque chose pour elle...

Jesse hocha la tête et se contenta de dire :

— Rentrons, maintenant.

Ils gardèrent un silence gêné tout le long du trajet de retour. Ils refirent le chemin en sens inverse, prenant la voie expresse jusqu'à la Tamiami Trail, puis bifurquant sur la route secondaire qui traversait la pointe sud de la péninsule dans toute sa largeur.

Ils dépassèrent plusieurs maisons et lotissements, ainsi que le casino. A partir de là, les habitations et les commerces se firent plus rares.

Elle sursauta quand Jesse s'adressa soudain à elle.

— Pouvez-vous m'accorder encore une demi-heure ? demanda-t-il en fixant sur elle son regard d'un vert si surprenant.

Son mépris envers elle avait-il baissé d'un cran ? Ou était-il si distrait qu'il avait fini par oublier sa présence ? se demanda-t-elle.

— Je... Oui, bien sûr. Harry a dit qu'il n'y avait pas de problème.

La voiture s'engagea sur une sorte de piste sinueuse qu'elle n'aurait sûrement pas qualifiée de route. Et, au bout d'un moment, elle réalisa qu'ils se trouvaient sur une petite exploitation agricole.

L'instant d'après, elle aperçut le cordon de sécurité qui délimitait le lieu d'un crime, et comprit qu'ils se trouvaient sur la propriété des parents de Julie.

Jesse se gara à proximité, sur le bas-côté.

— Restez ici, s'il vous plaît, j'en ai pour une minute.

Il descendit du véhicule, la laissant seule sur le siège passager. Elle hésita l'espace d'une seconde, et sortit à son tour.

Elle n'avait nullement l'intention de rester là à l'attendre.

Jesse se tenait en bordure de la zone délimitée par le cordon et parlait à un agent de police et à un homme en civil qui devait être aussi un policier, à en juger par l'aisance avec laquelle il se déplaçait

sur le terrain.

A mesure qu'elle se rapprochait du groupe, elle entendit l'homme en civil déclarer :

— Oui, le Dr Thiessen va examiner la patte que tu as trouvée. Mais je ne vois vraiment pas à quoi elle va nous servir. Les Hernandez n'ont pas été tués par un type pris d'un accès soudain de folie furieuse. Ils ont été abattus de sang-froid !

Il aperçut Lorena le premier, et la regarda s'avancer vers eux, l'air curieux et appréciateur.

Jesse fit volte-face, un pli de contrariété barrant son front, et lui lança un coup d'œil irrité.

— Je vous avais dit d'attendre dans la voiture ! lança-t-il durement.

— Bonjour, madame, la salua le jeune agent en uniforme, avec un grand sourire.

— Oh, bonjour, déclara l'homme en civil. Je me présente, Abe Hershall.

— Agent Gene Valley, s'empressa de se présenter le jeune policier.

Elle serra la main de l'homme grand et mince, aux yeux sombres, probablement un inspecteur, et de l'agent en uniforme. Jesse demeurait silencieux, nullement décidé à s'excuser pour sa grossièreté, ni à la présenter à ses collègues.

— Lorena Fortier. Je travaille à la ferme d'alligators de Harry, expliqua-t-elle.

— La nouvelle infirmière ! s'exclama Gene Valley. Soyez la bienvenue parmi nous.

— Merci.

— Alors comme ça, vous bossez pour ce vieil Harry ! s'écria Abe Hershall, incrédule. Sacré veinard !

— Nous avons deux crimes sur les bras, leur rappela Jesse d'un ton sec. Madame Fortier, maintenant que vous connaissez tout le monde, je crois qu'il est temps pour moi de vous ramener à la ferme.

La prenant par le coude, il l'entraîna d'autorité vers son véhicule.

— Je peux marcher toute seule ! protesta-t-elle.

— Je vous avais dit de rester dans la voiture !

— Mais il y fait une chaleur infernale !

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle. Abe... c'est le coéquipier de Lars ?

— Oui.

Il l'obligea fermement à reprendre place sur le siège passager et fit claquer la portière. Elle serra les dents, bien décidée à ne pas en rester

là.

— Vous avez trouvé une patte d'alligator par ici ? demanda-t-elle pendant qu'il s'asseyait derrière le volant.

— Nous sommes dans les Everglades. C'est le domaine des alligators et, naturellement, il arrive que certains meurent.

Il démarra et commença à rouler, les yeux fixés sur la piste.

— Mais vous avez découvert une *patte* d'alligator. Pas un alligator.

Il freina brutalement, se tourna vers elle et la dévisagea, l'air furieux. Etait-il en colère contre elle ou contre lui-même ? Elle n'aurait su le dire.

— Soit. Nous avons effectivement trouvé juste une patte d'alligator. Et je vous demanderais de n'en parler à personne. Voyez-vous, je fais tout mon possible pour ne pas ébruiter cette découverte, car j'essaie de déterminer s'il y a un lien entre cette patte et le meurtre. Bon sang ! C'est ma faute. Je n'aurais jamais dû vous amener ici. Et j'aurais dû me douter que vous ne resteriez pas assise sagement dans la voiture simplement parce que je vous l'avais demandé !

Vexée, Lorena regarda droit devant elle.

— Vous me prenez pour qui ? Je n'ai pas l'intention de divulguer cette information à qui que ce soit ! se défendit-elle.

Il la contemplait, toujours aussi irrité.

— Vraiment ? Et vous pourriez me le certifier noir sur blanc ? Après tout, je ne sais rien de vous.

Elle fit un effort surhumain pour rester calme.

Jesse Crane avait du charme, certes, mais aussi une façon bien à lui, et très efficace, de lui taper sur les nerfs.

— Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un capable d'abattre de sang-froid un couple innocent ?

— Non. Mais vous n'avez pas non plus l'air de quelqu'un qui se plaît à travailler dans une ferme d'alligators pour la beauté des couchers de soleil de la région et des oiseaux, rétorqua-t-il d'un ton sec.

— Donc, si je comprends bien, vous ne me croyez pas quand je vous dis que je me plais ici ! s'exclama-t-elle au comble de l'exaspération.

— C'est exact. J'ai un peu de mal à comprendre la raison qui vous a poussée à venir vous enterrer dans ce trou perdu.

— Je vous l'ai dit, c'est très bien payé.

Il ne répondit pas.

Elle sentit son cœur cogner dans sa poitrine, pressentant qu'il ne lui faudrait pas plus de quarante-huit heures pour tout connaître d'elle.

Peut-être devrait-elle lui dire la vérité. Maintenant.

Mais, tout bien réfléchi, elle préféra s'abstenir. A l'évidence, il la prenait déjà pour une créature fragile et sans cervelle, une poupée Barbie égarée dans les Everglades, ou pour une femme riche et superficielle qui considérerait cet emploi d'infirmière comme un jeu. Elle n'aurait pas dû venir avec sa propre voiture, trop luxueuse pour ce coin de pays.

Si jamais il découvrait la véritable raison de sa venue ici, il risquait de la faire renvoyer de la ferme... très vite. Peut-être même dès ce soir.

En était-il capable ? Etait-il ami avec Harry ? Ou avec toute autre personne mêlée à cette affaire ?

Dans le doute, elle jugea préférable de garder le silence.

Quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans le complexe qui incluait la ferme et le musée.

— Merci, murmura-t-elle, en s'apprêtant à sortir de la voiture au plus vite.

Il la devança et lui saisit la main, doucement.

Elle demeura immobile, sans le regarder, mais sans chercher à se libérer. Elle avait peur de lui, réalisa-t-elle soudain. Non parce qu'il risquait de lui faire du mal, mais parce qu'il éveillait quelque chose en elle, une curieuse émotion qui lui échappait totalement.

— Soyez prudente.

— Mais...

— Un couple vient d'être abattu, lança-t-il avec impatience.

— Tout ira bien.

Elle finit par se libérer, troublée par le contact de sa main.

— Merci encore.

— A un de ces jours, dit-il aimablement.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, tout aussi aimablement, avant de s'enfuir presque en courant.

* * *

Le soleil déclinait sur l'horizon, mais puisque Ginny avait appelé le poste de police à plusieurs reprises pour dire que Billy Ray n'était toujours pas rentré, Jesse décida d'aller vérifier ses coins de pêche habituels.

Le bonhomme était paresseux, il avait ses habitudes et en changeait rarement, aussi Jesse ne fut-il pas surpris de découvrir le vieux rafirot à son premier point de chute, dans le marécage, non loin de la route.

Le bateau flottait au milieu du canal, et cela éveilla ses soupçons, mais il ne trouva aucune trace de Billy Ray.

Il commença à suivre la berge, laissant son esprit vagabonder. Il avait le double du procès-verbal avec le numéro du permis de conduire de Lorena Fortier, un élément suffisant pour lui permettre d'en apprendre davantage sur cette femme étrange. Il était bien forcé de l'admettre, elle occupait toutes ses pensées. Il ne l'avait rencontrée que deux fois et ne pouvait donc pas prétendre la connaître vraiment, mais il y avait quelque chose dans son regard, dans la compassion sincère dont elle avait fait preuve envers Theresa Manning et Julie, qui lui donnait à penser qu'elle était une personne tout à fait convenable, contrairement à la première impression qu'il avait eue d'elle.

Elle réveillait aussi en lui d'autres sentiments beaucoup plus complexes. Maintenant qu'il l'avait côtoyée de plus près, il se rendait compte qu'elle possédait des qualités de cœur, même si son physique suffisait à lui seul à faire grimper en flèche sa libido. Elle avait le don de comprendre les autres, de deviner leur douleur, et elle s'efforçait de les reconforter en se montrant chaleureuse à leur égard. Son énergie était électrique.

Sensuelle et si...

Il proféra un juron, se répétant qu'il était là pour retrouver Billy Ray Hare et non pour vanter les qualités de Lorena Fortier.

Pourtant...

Elle n'avait pas seulement éveillé ses sens, mais elle avait aussi fait resurgir des pensées qu'il avait longtemps refoulées. Elle était bien plus qu'un engouement passager ou qu'une simple tocade. Elle faisait naître en lui un véritable intérêt, et un trop réel désir. Mais ce n'était pas le genre de femme que l'on oublie une fois son désir assouvi.

Qu'y avait-il en elle de si spécial ?

Ses yeux ? Son corps de rêve ? Son aptitude à être à l'écoute des autres ?

Il secoua la tête, s'efforçant de chasser ces pensées inopportunes : deux de ses amis venaient d'être assassinés, et Billy Ray restait introuvable. Cette flambée de désir pour une femme qu'il connaissait à peine était donc tout à fait déplacée.

Pourtant, tout en concentrant son attention sur le sol humide et sur l'herbe-scie qui s'étendait à perte de vue le long du canal, il ne pouvait s'empêcher de ressentir une étrange tension en songeant à elle.

Sa présence à la ferme n'était pas fortuite. D'une manière ou d'une autre, elle était mêlée aux événements de ces derniers jours.

Juste au moment où cette pensée lui venait à l'esprit, il découvrit Billy Ray.

Du moins, ce qu'il en restait.

Quand Sally eut fini d'enregistrer la recette du jour, elle rangea sa caisse et son livre de comptes dans le coffre-fort, puis elle lissa ses cheveux en soupirant d'aise. La journée qui s'achevait avait été plutôt mouvementée.

Il s'était passé tant de choses, récemment. Il est vrai que, la plupart du temps, la vie s'écoulait comme un long fleuve tranquille. C'est pourquoi elle devait faire en sorte de provoquer les événements. Une fois sa décision prise, elle se mit à fredonner.

Elle longea le corridor d'un pas décidé. Les nouvelles et les potins se répandaient comme une traînée de poudre par ici. Et elle aimait être la première informée.

Elle se dirigea vers le centre du complexe.

— Bonjour, Sally !

Elle décocha un grand sourire à l'homme adossé à l'un des piliers.

— Bonjour, toi, répondit-elle.

Sa voix était douce et provocante. Après tout, on s'ennuyait ferme ici.

— Tu as quelque chose pour moi ? chuchota-t-il.

Il parlait à voix basse pour ne pas attirer l'attention des employés, encore nombreux à cette heure.

Elle s'avança plus près de lui, sourit et posa une main légère sur sa poitrine.

— Peut-être..., murmura-t-elle, d'un ton enjôleur.

— Que veux-tu dire ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce que toi, tu as pour moi...

Sa main s'attarda sur la poitrine de l'homme. Une promesse, à l'instar de ses paroles.

Puis ils s'éloignèrent ensemble.

Elle pouvait se montrer ardente et généreuse.

Mais elle voulait recevoir autant qu'elle donnait.

Dans le plaisir, comme dans les affaires.

Quand Lorena descendit de voiture, les grilles étaient fermées et les derniers touristes se dirigeaient vers la sortie. Elle gagna aussitôt sa chambre, se doucha et changea de vêtements.

D'habitude, elle ne choisissait pas sa tenue avec l'intention de séduire, mais ce soir-là, c'est ce qu'elle fit. Sa robe bleu clair,

décolletée dans le dos, semblait parfaite pour la circonstance, suffisamment légère pour l'été, et mettant en valeur ses formes harmonieuses. Elle brossa ses cheveux jusqu'à ce qu'ils brillent et fit plusieurs essais de coiffures sophistiquées avant d'opter finalement pour une raie sur le côté et les cheveux lisses. Elle termina par une touche de maquillage, et se sentit fin prête.

Comme elle s'y attendait, elle trouva le Dr Preston à la cafétéria. La cuisine était située entre le salon-salle à manger réservé aux employés et l'immense pièce où les visiteurs étaient accueillis. La journée, un chef cuisinier y travaillait, flanqué de deux assistants et de trois hôtes. Le soir, il ne restait plus que deux employés de la cafétéria qui servaient les suggestions du jour.

La viande d'alligator, sautée, frite ou grillée au barbecue, était toujours au menu. Par le passé, Lorena en avait déjà mangé, mais ce soir elle ne voulait pas en entendre parler.

Michael Preston était attablé en compagnie des deux soigneurs, Hugh Humphrey, l'Australien blond, et Jack Pine, le séduisant Indien séminole.

Les trois hommes se levèrent à son approche et Jack siffla doucement.

— Ouah ! Soyez la bienvenue. Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Si cela ne vous dérange pas.

— Vous plaisantez ? s'écria Hugh galamment.

— Vous nous apportez une véritable bouffée d'air frais, lui assura Jack.

— Je vous en prie, proposa Michael en tirant une chaise pour qu'elle prenne place.

Elle sourit et le remercia.

— On m'a dit que vous avez eu une rude journée et que vous êtes allée avec Jesse pour raccompagner cette femme hystérique chez elle, remarqua Jack. Cette histoire est bizarre, vous ne trouvez pas ?

— Son amie a été... dévorée par un alligator, précisa Lorena d'une voix douce. Pourquoi a-t-elle cru bon de visiter une ferme d'alligators après ce drame, je l'ignore.

Michael poussa un petit soupir d'impatience.

— La plupart du temps, les accidents mortels se produisent parce que les gens s'imaginent qu'ils peuvent donner à manger aux alligators comme s'ils avaient affaire à des canards dans un étang.

Il secoua la tête, l'air désabusé.

— On détruit peu à peu leur habitat naturel. Chaque année, il se construit de nouveaux lotissements dans les Everglades. Naturellement, on aménage des voies d'eau pour les desservir. Et après ça, les gens s'étonnent de trouver des alligators dans leur jardin.

— C'est le prix à payer pour vivre dans les Everglades, constata Jack.

Hugh observa Lorena, l'air soucieux.

— Vous n'avez pas peur d'être mangée, n'est-ce pas ?

— Rassurez-vous. Je n'ai pas l'intention de les nourrir. Je laisse ce soin à des gars expérimentés comme vous.

— L'homme n'est pas la proie naturelle de l'alligator, expliqua Michael. Il suffit de se rendre à Shark Valley pour s'en convaincre. Des centaines d'alligators se prélassent à proximité des sentiers de randonnée, et ils ne montrent aucune agressivité vis-à-vis des visiteurs.

— C'est très rare de voir un alligator attaquer un être humain et, quand ça se produit, il y a toujours une raison, confirma Jack. La plupart du temps, Hugh et moi intervenons parce que l'un d'entre eux s'est égaré dans une zone urbanisée. On se contente de le capturer et de le relâcher en pleine nature.

— Est-ce qu'il vous arrive de ramener les rescapés à la ferme ? demanda Lorena.

— Non. Nous élevons nos propres alligators, répondit Michael. Harry a créé cette ferme il y a longtemps. Il a débuté sur une petite échelle. A l'époque, ces animaux étaient en voie d'extinction, c'est pourquoi il a dû capturer un couple dans la nature pour commencer. Mais maintenant, tout notre cheptel provient de cette exploitation, et ce cheptel donne une viande et un cuir d'excellente qualité. Des fermes comme celles-ci ont un rôle économique très important en Floride. Elles représentent bien davantage qu'une simple attraction touristique.

Lorena lui sourit.

— Ce sont des créatures fascinantes. Et je suis vraiment impressionnée par vos travaux.

— Super ! s'exclama Jack, croisant les bras sur sa poitrine et se calant sur son siège. Nous avons décroché la perle rare : une infirmière qui soigne nos bobos et s'implique à fond dans l'entreprise. J'ai entendu dire que vous donniez aussi un coup de main pour les visites guidées ?

Elle haussa les épaules.

— Je périrais d'ennui si je restais sagement à attendre à l'infirmerie.

— Au fait, vous ne voulez pas manger un morceau ? demanda Jack.

Elle tourna la tête et aperçut l'une des serveuses qui se tenait à côté d'elle.

— Mary, tu connais Lorena ? poursuivit Jack, en s'adressant à la

jeune femme trapue qui venait d'arriver.

Mary fit signe que non et désigna du menton l'endroit où Harry était assis en compagnie de Sally.

— Le patron m'a dit de m'occuper de vous, dit-elle à Lorena. D'habitude les employés se servent au buffet. Si vous avez faim, vous feriez mieux de manger maintenant. On arrête le service dans une demi-heure, et après il ne restera plus que les distributeurs automatiques jusqu'à demain matin. A moins que vous n'ayez envie de faire une heure de route pour trouver quelque chose d'ouvert.

Elle haussa les épaules et poursuivit, l'air sombre :

— Si vous allez à Miami, vous trouverez sûrement des cafétérias ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais ensuite il vous faudra faire le trajet de retour en pleine nuit.

Cette idée la fit frissonner, mais son visage s'éclaira soudain et elle sourit à Lorena.

— Vous voulez de la viande d'alligator ?

— Euh, non merci. Auriez-vous autre chose ?

— Il y a toujours du poulet, suggéra Michael, d'un ton malicieux.

— Je préférerais une salade, si c'est possible.

Elle n'était pas végétarienne mais ce soir, elle ne voulait pas entendre parler de viande.

— Une salade Caesar ? proposa Mary.

— Peut-être, oui... Mais...

— Bien sûr, on la sert avec la viande de votre choix : poulet, aloyau, alligator, insista la serveuse.

— Juste une salade nature, ce sera parfait.

Mary haussa les épaules, comme si une simple salade pouvait constituer un repas digne de ce nom.

— Et comme boisson ?

Lorena commanda du thé glacé et remercia Mary, lui assurant qu'à l'avenir, elle se servirait elle-même au buffet.

Quand la serveuse se fut éloignée, Jack Pine donna un petit coup de coude à Lorena.

— Ne vous fiez pas à son air renfrogné, c'est une fille très sympa.

— Elle déteste les alligators, précisa Michael.

— Alors, pourquoi travaille-t-elle ici ?

— Parce que Harry paie bien.

Soudain, Michael se pencha vers Lorena.

— Hugh, Jack et moi, avons prévu d'aller faire un tour au casino. Cela vous dirait-il de venir avec nous ?

— Nous serions très heureux que vous nous accompagniez, assura Jack.

— Vous êtes beaucoup trop jolie pour traîner seule par ici,

renchérît Hugh en souriant.

S'ils s'absentaient tous les trois ce soir, c'était pour elle l'occasion rêvée de pénétrer dans le laboratoire de Michael. Elle bâilla ostensiblement.

— J'aurais été ravie d'accepter votre invitation, mais je préférerais un autre soir, si cela ne vous ennuie pas. Je commence tout juste à m'habituer à ma nouvelle existence, et la journée a été éreintante.

— Vous devriez venir, cela vous changerait les idées, insista Michael en posant une main sur la sienne.

Elle lui sourit, comme si elle appréciait ce contact.

— Une autre fois, c'est promis, dit-elle gentiment.

Les trois hommes attendirent poliment qu'elle ait fini de manger avant de se lever de table. Lorena leur proposa de les accompagner jusqu'au parking avant d'aller se coucher.

Elle les regarda prendre place dans la Range Rover de Michael Preston et leur adressa un signe de la main.

Dès qu'elle vit la voiture s'éloigner, elle se dirigea vers le musée.

Et vers le laboratoire du Dr Preston.

* * *

Lars et Abe se tenaient sur la rive à côté de Jesse, contemplant le médecin légiste occupé à mettre dans un sac les restes de Billy Ray.

Immobile, les bras croisés sur sa poitrine, Jesse sentait tout le poids du monde peser sur ses épaules.

Personne d'autre ne se chargerait d'annoncer la nouvelle à Ginny. C'était sa responsabilité et, puisque la Metro-Dade se trouvait sur le lieu du crime, il ferait aussi bien d'y aller.

Mais il hésitait, comme hypnotisé par les projecteurs qui illuminaient l'obscurité et diffusaient une chaleur de four.

— Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama Lars, le regard toujours fixé sur le médecin légiste.

— A vrai dire, moi non plus, admit Jesse. Je présume que Billy Ray se trouvait sur son rafirot. Son fusil y était encore, et il a servi. L'alligator a dû littéralement éperonner le bateau, Billy est passé par-dessus bord et... bon, vous savez de quelle manière ces reptiles tuent leur proie.

— Les alligators ne s'en prennent pas aux embarcations, remarqua Lars.

— Dans le cas présent, ça en a tout l'air pourtant, marmonna Jesse. Abe fronça les sourcils, l'air sceptique.

— Ces bêtes-là peuvent suivre un bateau pour attraper une main

au passage mais ils ne l'éperonnent pas. D'après moi, il y avait une autre personne avec Billy Ray. Ils ont dû se battre et Billy lui a tiré dessus. Ensuite, au cours de la bagarre, il est tombé à l'eau juste au moment où un vieux mâle affamé rôdait dans le coin. Et il fallait qu'il ait drôlement faim, parce que les alligators ne raffolent pas de la chair humaine.

— Comme vous le savez, je suis conscient de l'importance du tourisme pour la région, et pour notre communauté en particulier, mais compte tenu des circonstances, je pense qu'il faut diffuser une mise en garde auprès de la population, déclara Jesse.

— Une mise en garde ? protesta Abe. Du genre : « Ne venez plus dans les Everglades, un alligator mangeur d'homme est en liberté » ?

— Oui, quelque chose comme ça, confirma Jesse d'un ton ferme. Abe leva les bras au ciel.

— Jesse, tu es cinglé ! Tu cherches à détruire l'économie locale ou quoi ?

— Je pense avant tout à la sécurité des gens, et j'ai bien l'intention de diffuser cette mise en garde, riposta Jesse.

— A mon avis, tu dramatises la situation mais, après tout, tu fais ce que tu veux dans ta juridiction, lança Abe.

— Que veux-tu dire ? demanda Jesse, sentant la colère le gagner. Nous savons tous que Billy Ray a été tué par un alligator.

— Ah oui ? Et comment peux-tu être aussi catégorique ? Tu connais par avance les résultats de l'autopsie ?

Jesse dévisagea Abe, l'air incrédule.

— Quoi ?

— Pour l'instant, tout ce que nous avons, c'est un corps déchiqueté. Tu as dit toi-même que le fusil de Billy Ray avait servi. Quelqu'un a peut-être riposté, blessant Billy qui est tombé à l'eau et a été attaqué par un alligator. Ce scénario est bien plus crédible que le tien.

— Ça suffit, vous deux ! Ce n'est pas le moment de se disputer, protesta Lars. On est dans de sales draps.

— C'est le moins que l'on puisse dire ! s'exclama Jesse. D'abord les Hernandez avec une patte d'alligator découverte à proximité, et maintenant, un type tué par un alligator alors qu'il connaissait le coin comme sa poche. Que cela vous plaise ou non, ce n'est pas une simple coïncidence...

— Les Hernandez ont été assassinés parce qu'ils ont été témoins de quelque chose dans le marécage, j'en mettrais ma main au feu. Et les alligators n'attaquent pas l'homme, assura Lars. Pour moi, il n'existe aucun rapport entre ces deux affaires.

Jesse les dévisageait tour à tour, si irrité qu'il mourait d'envie de leur coller son poing dans la figure. Mais il se contenta de faire demi-

tour et s'éloigna en maugréant :

— Faites ce que vous voulez. De mon côté, j'agirai comme bon me semblera.

— Hé, Jesse ! appela Lars.

Ce dernier se retourna.

— Bon, si je comprends bien, tu recherches un alligator vicieux. Une bête énorme, suggéra Lars d'un ton conciliant.

— En effet. Tu contactes les Rangers, ou c'est moi qui m'en charge ?

— Je m'en occupe, assura Lars à contrecœur.

Abe émit un grognement.

— Entendu, Jesse, on fera les choses dans les règles. Après tout, c'est ta juridiction, et Billy Ray était l'un des vôtres. La criminelle intervient uniquement en cas de meurtre. Une fois que le site aura été passé au peigne fin, notre rôle sera terminé, et ce sera à toi de jouer.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai l'intention de diffuser une mise en garde auprès de la communauté indienne. Et je compte aussi organiser une battue.

— Voyons, Jesse ! Ce n'est pas la saison ! s'écria Abe.

Jesse croisa les bras sur sa poitrine.

— En effet, mais, en l'occurrence, il s'agit d'une terre tribale, et comme tu l'as dit toi-même, c'est *moi* que cela regarde. Par ailleurs, nous avons affaire à un animal nuisible et je compte prendre les mesures qui s'imposent.

Abe leva les mains, renonçant à toute discussion.

— Nous respecterons ta décision, promit Lars.

— Bien. Cela signifie donc que vous ferez circuler cette mise en garde dans votre juridiction.

— A cause d'un alligator ?

— Comment être sûr qu'il n'y en a qu'un ? demanda Jesse.

— Et comment être sûr que Billy Ray n'était pas ivre au point de provoquer un alligator tout ce qu'il y a de plus normal sur son propre territoire, et de foncer tête baissée sur l'animal affamé ?

— Et comment expliques-tu la présence de cette patte d'alligator sur le lieu du crime ? demanda Jesse.

Abe secoua la tête, l'air sceptique.

— Des gens tués avec une puissante arme à feu et l'attaque d'un prédateur naturel... Je ne vois vraiment aucun lien entre les deux affaires.

— Bon, déclara Lars d'un ton apaisant. On y verra plus clair après les premières expertises.

— Je te préviens, Abe, si on ne prend pas cette attaque au sérieux, on risque d'aller au-devant de graves ennuis.

— Très bien ! s'exclama Abe. On est prévenus.

— Jesse, il n'est pas question d'aborder cette affaire avec une idée préconçue, assura Lars. Nous sommes des professionnels et nous ferons les choses dans les règles. Une fois que nos gars auront examiné le site, tu recevras un rapport écrit et tu prendras le relais. Bon sang, Abe, tu sais bien que tout est possible et qu'on ne peut écarter aucune piste !

— Entendu, concéda Abe.

— C'est d'accord pour moi aussi, acquiesça Jesse. Et maintenant, il me reste le plus dur à faire : annoncer à une femme que son mari est mort.

— Elle devrait être soulagée ! ne put s'empêcher de lancer Abe.

Tournant les talons, Jesse entendit Lars pester contre son coéquipier qui n'en ratait pas une.

Il ne pouvait pas remettre à plus tard sa visite à Ginny. Elle avait le droit de connaître la vérité, aussi douloureuse soit-elle.

Ensuite...

Il devait parler à Julie.

Décidément, la journée semblait devoir se terminer aussi mal qu'elle avait débuté.

5

Lorena salua les trois compères qui s'éloignaient en voiture, et, sans plus attendre, elle se hâta vers le bâtiment où se trouvait le laboratoire du Dr Preston.

En arrivant dans le corridor, elle demeura immobile l'espace de quelques secondes, l'oreille aux aguets. Mais le lieu était bien désert.

Certes, il y avait les agents de sécurité, mais ils patrouillaient à l'extérieur, leur rôle étant surtout de protéger les enclos des alligators.

Dès son arrivée, la jeune femme avait pris soin de vérifier la présence éventuelle de caméras le long du couloir, mais il ne semblait pas y en avoir, ou alors elles étaient particulièrement bien dissimulées.

Elle se dirigeait vers le laboratoire, fouillant dans son sac à main pour chercher son passe-partout, quand elle entendit une voix masculine l'interpeller :

— Lorena !

Le cœur battant, elle fit volte-face et aperçut Michael qui pénétrait dans le corridor.

— Hello ! s'écria-t-elle gaiement, en s'avançant précipitamment vers lui.

— Je pensais que vous alliez vous coucher, remarqua-t-il en fronçant les sourcils.

— J'ai changé d'avis. J'espérais vous trouver ici.

— Dans le couloir ? Alors que vous veniez de me voir partir en voiture avec Hugh et Jack ?

— Je ne sais pas. L'intuition féminine, sans doute. Mais vous êtes là, et j'en suis ravie. Tout compte fait, je vous accompagnerai volontiers au casino si vous êtes toujours décidés à y aller.

— Toujours, oui. Mais j'avais oublié mon portable, je revenais le chercher.

— Quelle heureuse coïncidence !

Il hocha la tête, dubitatif, mais elle continua de sourire et lui emboîta le pas, comme si de rien n'était.

Quand Michael ouvrit la porte de son laboratoire, les bébés

alligators se mirent à vagir dans les terrariums.

Lorena demeura poliment sur le seuil, faisant l'état des lieux, comme chaque fois qu'elle en avait l'occasion : le meuble où Michael rangeait ses dossiers, le bureau, l'armoire à pharmacie, l'ordinateur.

Michael récupéra son portable sur son sous-main et la rejoignit. Elle glissa son bras sous le sien et sentit qu'il se détendait.

— Vous jouez au poker ? demanda-t-il.

— A vrai dire, non.

— Je vous préviens, il n'y a pas grand-chose d'autre.

— J'adore les machines à sous.

Il lui rendit son sourire. Selon toute apparence, sa tentative de séduction portait ses fruits. A son insu, il lui facilitait la tâche. Il était bel homme, il avait le sens de l'humour et, même s'il lui arrivait de songer que son côté intellectuel risquait de le desservir face au charme primitif des deux soigneurs, il ne semblait pas douter de son propre charisme.

— Allons-y, dit-il d'une voix rauque.

Une fois de plus, elle avait réussi à manœuvrer avec habileté, flirtant juste ce qu'il fallait pour endormir sa méfiance.

— Oui, allons-y, acquiesça-t-elle gaiement, consciente de son bras autour de ses épaules, et consciente aussi du fait que, sans ce contretemps, elle aurait dû se trouver dans son laboratoire.

* * *

Tout en conduisant, Jesse se disait que Mme Lorena Fortier, résidant à Jacksonville, serait très surprise d'apprendre que la police miccosukee comptait vingt-sept membres, dont neuf civils et dix-huit policiers déployés dans les trois principaux secteurs de la communauté : le comté de Broward, au nord des Everglades, la zone de Krome Avenue, comprenant le casino et les environs, et la Tamiami Trail, où avaient lieu la plupart des interventions. Le salaire était correct, et la police tribale, créée en 1976, était respectée de tous. La mise en place de cette force de police spécifique s'était avérée nécessaire en raison de l'éloignement des différentes zones tribales. Son rôle consistait non seulement à protéger la communauté miccosukee mais aussi à travailler de concert avec les services gouvernementaux et fédéraux dans la lutte contre la criminalité.

Elle comprenait quatre unités spécialisées : les services de patrouille, le bureau des normes professionnelles, l'unité chargée des enquêtes et la section responsable des casiers judiciaires. Si Lorena se figurait que Jesse était une sorte de Ranger solitaire, elle risquait de tomber de haut.

Avant de se rendre chez Ginny, une démarche qu'il appréhendait

plus que tout, il fit un détour par le poste de police. Ses collègues étaient en mesure de faire face à tous les problèmes survenant dans la juridiction, mais il n'était pas retourné au bureau de toute la journée, et il tenait à mettre tout le monde au courant des incidents qui s'étaient déroulés entretemps. Selon lui, une bonne communication favorisait la cohésion du groupe et motivait les troupes.

Il arriva à temps pour rencontrer l'équipe de nuit, qui s'installait, et l'équipe de jour, sur le point de partir. Il les informa du double homicide des Hernandez et de la mort de Billy Ray, leur donnant aussi sa vision personnelle des faits.

Il se plaisait au bureau, appréciant l'ambiance conviviale qui y régnait. Le département était suffisamment petit pour que chacun, policier ou civil, ait conscience d'être un élément important et respecté au sein de l'équipe. Il ordonna à toutes ses unités de contrôler les différentes activités qui se déroulaient dans la région, de rechercher un lien éventuel avec un trafic de drogue, de faire une enquête approfondie sur les Hernandez, et de prêter une attention particulière à tout ce qui paraissait inhabituel ou suspect.

Barry Silverstein, un policier de l'équipe de nuit, semblait particulièrement intéressé par la patte d'alligator déposée chez le vétérinaire.

— C'est bizarre que tu n'aies pas trouvé le reste du corps. Tu crois qu'on a affaire à des braconniers ? demanda-t-il.

— Peut-être, répondit Jesse. Mais c'est peu probable. Il existe une saison pour chasser l'alligator, et le permis s'obtient facilement. Par ailleurs, le trafic des braconniers est loin d'être aussi juteux depuis l'apparition des fermes d'élevage.

— Il s'agit probablement d'un défi ridicule que des ados se sont lancé, ou d'une sorte d'examen de passage pour être admis dans une bande de jeunes, suggéra Brenda Hardy, la seule femme de l'équipe de nuit.

— Si c'est le cas, j'espère que ça ne va pas devenir une nouvelle mode ! s'écria Barry. Mais avec les gosses, il faut s'attendre à tout.

— Pauvre Billy Ray, fit tristement remarquer Brenda.

— Je vous avouerai que la situation me fait froid dans le dos, déclara Jesse. Les assassins sont des gens implacables et féroces. La plus grande vigilance s'impose.

Georges Osceola, un des policiers indiens, grand et solidement charpenté, que son élocution posée rendait plus imposant encore, s'était contenté jusque-là d'observer et d'écouter ses collègues.

— Jesse, d'après toi, ces incidents ont un rapport entre eux, dit-il. Mais lequel ?

— Je n'en sais rien. Les meurtres commis de sang-froid sont souvent liés au trafic de drogue. Nous ne pouvons donc pas exclure

cette hypothèse.

— Est-ce qu'il peut s'agir d'une sorte de fétichisme ou d'un rituel quelconque ?

— Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que nous devons élucider cette affaire au plus vite. Georges, interroge les habitants, demande-leur s'ils ont remarqué quelque chose d'inhabituel, par exemple, des personnes autres que des touristes qui s'attarderaient dans le coin. Bref, tout ce qui sort de l'ordinaire. J'ai bien dit *tout*. La brigade criminelle de la Metro-Dade s'occupe des meurtres. Il se pourrait que l'on n'ait pas à chercher bien loin pour trouver les assassins.

— Entendu, Jesse. On va ouvrir l'œil, assura Brenda.

— Au fait, Brenda, j'aimerais que tu fasses une recherche pour moi.

— Sur la famille Hernandez ?

— Non, sur une personne du nom de Lorena Fortier. Son numéro de permis de conduire figure sur le procès-verbal que je lui ai collé pour excès de vitesse. Je voudrais savoir si elle a un casier judiciaire, d'où elle vient et ce qu'elle faisait avant de venir ici.

— Lorena Fortier ?

— Oui. Elle travaille depuis peu comme infirmière à la ferme de Harry.

— Entendu, assura Brenda, visiblement perplexe mais se gardant bien de poser d'autres questions.

— Tu vas voir Ginny ? demanda Barry.

— Oui. Et aussi Julie.

Personne ne dit mot. Aucun d'entre eux ne lui proposa d'y aller à sa place. D'ailleurs, il n'aurait pas accepté ; c'était à lui qu'incombait ce genre de démarches, aussi pénibles soient-elles.

Et ce fut le cas.

Son entrevue avec Ginny s'avéra aussi éprouvante qu'il le craignait.

Il la laissa enfin en compagnie de sa sœur et de sa nièce, lesquelles semblaient penser que Billy Ray avait eu la mort qu'il méritait. Toutefois, elles s'abstinrent de le dire à Ginny, s'efforçant au contraire de la consoler et de la calmer.

Avant que Jesse ne parte, Ginny l'agrippa par le poignet, l'implorant de ses grands yeux sombres.

— Aide-moi, Jesse, s'il te plaît. Tâche de découvrir ce qui s'est passé.

— Voyons, Ginny ! Billy est tombé sur un alligator vicieux, remarqua sa sœur.

— Non. Mon Billy connaissait ces bêtes-là comme sa poche. Jesse, aide-moi, j'ai besoin de savoir... pourquoi. Oh, mon Dieu... Je veux

savoir, et tu es le seul qui puisse découvrir ce qui s'est vraiment passé.

Alors que ces mots résonnaient encore à ses oreilles, il se remit en route pour aller voir Julie.

Cette nuit ne finirait donc jamais !

Il rejoignit la jeune fille au bar du casino-hôtel où elle avait choisi de séjourner. Il lui avait proposé de s'installer chez lui, mais elle avait décliné son offre, préférant rester à proximité de la ville, sans pour autant se résoudre à loger chez ses parents.

De toute façon, il lui aurait déconseillé cette solution, trop risquée, surtout pour une jeune femme seule. Ni lui ni la Metro-Dade ne savaient ce qui s'était passé, et les maisons de ce lotissement étaient beaucoup trop distantes les unes des autres.

— Jesse, mes parents n'étaient pas impliqués dans un trafic de drogue, j'en suis certaine, déclara Julie, perplexe. Je donnerais tout ce que j'ai pour pouvoir t'aider. En fait je crois que je serais capable de tuer de mes propres mains l'ordure qui a fait ça. Crois-moi, Jesse, mes parents étaient foncièrement honnêtes.

— Je sais, Julie.

Elle soupira, promenant distraitement son doigt autour du verre de vin qu'elle avait commandé.

— Je suis contente que tu t'occupes de cette affaire, Jesse. Les flics de la criminelle ne connaissaient pas mes parents, et c'est horrible de penser qu'ils mettent en doute leur moralité.

— Lars est un type bien. Abe aussi. Un peu pénible par moments, mais c'est un excellent policier.

A ces mots, Julie esquissa un sourire.

— De toute façon, j'aurais beau dire, tout le monde semble convaincu que mon père a fermé les yeux sur un trafic de drogue, ou même pire encore. Mais toi et moi, nous savons que ce n'était pas le cas.

— Bien sûr, la rassura-t-il en lui tapotant la main. Est-ce que tes parents avaient remarqué quelque chose de bizarre ces derniers temps ?

Julie fit signe que non. Puis elle hésita, fronçant les sourcils.

— Eh bien, une fois...

Elle s'interrompit soudain, haussant les épaules.

— Continue, Julie.

— Oh, c'est idiot. Cela n'a sûrement aucun rapport avec ce qui est arrivé.

— Julie, laisse-moi en juger. De quoi s'agit-il au juste ?

— En fait, un jour où je discutais avec ma mère, il y a peut-être une semaine de cela, elle s'est mise à me parler d'extraterrestres.

— D'extraterrestres ?

— Elle m'a dit qu'elle avait vu des lumières étranges. Je suis sûre qu'il devait s'agir d'un *airboat* mais...

— Mais ?

— Ma mère n'était plus toute jeune, toutefois elle avait une vue excellente. D'après elle, les lumières provenaient du ciel. C'est pourquoi elle s'était mis dans la tête que des extraterrestres effectuaient des recherches dans les Everglades.

— Des tas d'avions survolent la région, fit remarquer Jesse.

— Oui, mais leurs lumières ne restent pas immobiles.

— Il pourrait s'agir d'hélicoptères.

Julie haussa les épaules. Puis son visage se crispa, et elle se mit à pleurer. Respectant son chagrin, Jesse se leva et passa un bras autour de ses épaules.

Des hélicoptères. Si une intervention policière de grande envergure avait eu lieu, une chasse à l'homme, par exemple, il en aurait été averti.

Maria avait une bonne vue. C'était une femme sensée, qui n'avait pas une imagination débordante. Et elle avait aperçu des lumières.

Par ailleurs, Jesse savait qu'un *airboat* avait stationné derrière la maison des parents de Julie, la nuit du meurtre. En soi, la présence de cet *airboat* n'avait rien de surprenant. Ces hydroglisseurs abondaient dans la région. En revanche, les hélicoptères...

Ils étaient plutôt rares, surtout par ici. Sauf si on cherchait quelque chose.

Mais en pleine nuit...

— Jesse, de quoi peut-il s'agir ? murmura Julie, comme si elle lisait dans ses pensées.

— Je ne sais pas. Mais je te le promets, Julie, je le découvrirai.

* * *

Le casino où se rendaient Lorena et ses trois compagnons, ne ressemblait en rien aux palaces de Las Vegas ou d'Atlantic City, il ne possédait pas de tables de roulette ni de jeux de dés, mais il était agréable et attirait une large clientèle, notamment les résidents de Miami désireux de se distraire quelques heures sans avoir à parcourir une longue route.

Il y avait déjà foule quand le petit groupe pénétra dans l'établissement.

Les trois hommes s'efforcèrent de convaincre Lorena de tenter sa chance au poker, mais elle leur assura qu'elle préférait les machines à sous et qu'elle souhaitait auparavant se familiariser avec les lieux. Le

casino comptait plusieurs salles de restaurant et, bien que certaines tables de jeux proposent du café gratuit, elle opta pour un *café con leche* au bar ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle nota la présence de nombreux agents de sécurité et s'arrêta pour discuter avec l'un d'eux, Bob Walker, un jeune homme qui avait hérité ses beaux yeux bleus de son père, originaire des Iles Canaries, et sa superbe silhouette de sa mère, une Indienne séminole. Il lui raconta que la sécurité du casino et la police miccosukee étaient deux entités séparées mais qu'elles travaillaient main dans la main, de la même façon que la sécurité coopérait avec la Metro-Dade ou tout autre service chargé de faire respecter la loi. Au début, il semblait un peu réservé mais il s'anima au fil de la conversation et lui expliqua en souriant que trop de joueurs s'enivraient, perdaient et devenaient agressifs.

— Ils s'imaginent que nous ne sommes pas habilités à intervenir. Mais ils se trompent. Nous sommes là pour maintenir l'ordre au sein du casino.

Elle lui rendit son sourire.

— Je n'ai pas l'intention de faire des histoires, le rassura-t-elle.

Il rougit jusqu'aux oreilles, et elle le remercia avant de s'éloigner.

L'établissement était vaste, et elle déambula un moment avant de trouver une machine à sous amusante qui mettait en scène une petite souris et permettait de gagner des points lorsqu'on choisissait le bon fromage. L'appareil avalait allègrement les pièces de monnaie, mais le jeu était divertissant.

Après avoir perdu vingt dollars, elle décida de flâner de nouveau dans les salles.

Elle était fascinée par cette foule bigarrée, très représentative de la région au plan ethnique : Miccosukees, Hispano-Américains, Afro-Américains, métis et Blancs.

De l'endroit où elle se trouvait, elle apercevait les joueurs de poker, notamment ses compagnons, assis à des tables différentes.

Elle enrageait d'être ici à dépenser son argent et s'en voulait de ne pas avoir inventé un meilleur mensonge lorsque Michael l'avait surprise dans le corridor. Ce soir, c'était l'occasion rêvée de pénétrer dans son laboratoire ! Mais puisque le jeu de la souris était amusant, autant rejouer une partie. Elle retourna s'installer devant sa machine et s'apprêtait à choisir son fromage quand une voix déjà familière la fit sursauter.

— Que faites-vous ici ?

Elle leva les yeux et aperçut Jesse Crane appuyé nonchalamment sur une machine à sous voisine. Elle ressentit un certain malaise en réalisant que son eau de toilette était envoûtante et qu'il semblait encore plus à son avantage dans sa chemise ajustée et son ensemble

kaki. Quand elle croisa son regard, elle fut frappée par l'intensité de son regard vert sur sa peau couleur de bronze. Pour rien au monde elle n'aurait voulu être confrontée à lui lors d'un interrogatoire !

Qu'est-ce qui rendait certaines personnes irrésistiblement attirantes dès la première rencontre ? Ou plus exactement, certains hommes, corrigea-t-elle en son for intérieur. Et cette pensée lui parut encore plus embarrassante. Certes, Michael Preston était bel homme. Il émanait de Hugh un charme indéfinissable, et de Jack Pine une force tranquille. Mais Jesse Crane... Le simple son de sa voix lui faisait l'effet d'un stimulant sexuel, et le moindre frôlement de ses doigts s'apparentait à une caresse érotique. Elle éprouvait le besoin impérieux de le toucher, comme si la seule vue du tissu moulant son corps musclé faisait naître en elle un désir incontrôlable.

Elle sentit ses joues s'empourprer. Elle détourna le regard pour ne pas lui laisser deviner son émoi, mais ses yeux glissèrent sur sa poitrine, et plus bas encore...

Elle ferma les yeux.

— Alors ? dit-il doucement.

Que faisait-elle ici ? Elle rassembla ses esprits, s'efforçant de se concentrer sur sa question et de chasser cette attirance purement sensuelle.

Rien. Elle ne faisait strictement rien.

— Euh... Je tente ma chance, murmura-t-elle.

Haussant les épaules, elle leva les yeux vers lui tout en pressant le bouton de sa machine.

— Ou plutôt, je perds de l'argent. Et vous, que faites-vous ici ?

— J'habite dans le coin.

— Moi aussi, vous vous souvenez ?

— Avec qui êtes-vous venue ?

— Des collègues de travail.

— Mais encore ?

— Michael, Jack et Hugh.

Elle reporta son attention sur son jeu. N'allait-il pas la laisser tranquille ?

— Vous comptez passer la soirée ici ou vous êtes juste venu faire un tour en voisin ? demanda-t-elle.

Au même moment, sa machine émit un joyeux tintement : trois fromages d'affilée, soit un gain de dix dollars. Pas mal !

— Pourquoi ?

— Simple curiosité. En fait, je me disais que si vous rentriez chez vous...

Reculant son tabouret, elle bâilla ostensiblement, réfléchissant à toute vitesse.

— Je n'ai guère de chance au jeu, poursuivit-elle. Je préférerais m'en aller mais je suis venue avec le groupe...

— Je vais vous ramener. Qui doit-on prévenir de votre départ ? Michael ?

— Euh... Peu importe, murmura-t-elle.

Non, pas Michael, il pourrait avoir des soupçons !

— J'aperçois Hugh. Je vais l'avertir, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Elle descendait du tabouret et s'apprêtait à se diriger vers la table de poker où Hugh était assis, quand Jesse l'arrêta :

— Vous n'oubliez pas quelque chose ?

— Quoi donc ?

— Vos gains.

— Oh ! Je n'ai pas tout perdu ?

— Non, vous avez même gagné plus de cent dollars.

— Oh ! Cent dollars ? Bien sûr, je les veux.

Le regard inquisiteur de Jesse semblait la transpercer.

— Vraiment ? répliqua-t-il d'un ton léger. Vous ne donnez pourtant pas l'impression d'attacher une grande importance à l'argent.

Elle ignore sa remarque perfide et se concentra sur la machine, appuyant sur un bouton pour encaisser ses gains.

— Vous devez attendre l'arrivée d'un employé pour récupérer votre argent, expliqua-t-il. Entre-temps, je vais prévenir Hugh.

— Oui, merci.

Il y avait foule dans les différentes salles, et l'attente lui parut interminable. Elle se sentait si énervée qu'elle était prête à abandonner ses gains au joueur qui prendrait sa place, mais elle ne savait pas si Jesse l'observait. Elle fulminait, se disant qu'elle risquait de quitter les lieux en même temps, ou presque, que les trois hommes. Et son plan échouerait.

Finalement, après avoir fourré l'argent dans son sac, elle passa en hâte devant les machines à sous et aperçut Jesse qui l'attendait au bout de la rangée.

Elle jeta un coup d'œil aux tables de poker pour s'assurer de la présence de ses collègues.

Dieu merci, ils étaient toujours là.

— Vous êtes sûre de vouloir partir ? s'enquit Jesse.

— Oui.

Quand ils se dirigèrent vers la sortie, Jesse posa légèrement sa main au creux de ses reins, un geste anodin, sans plus, mais ce simple frôlement lui fit l'effet d'une véritable décharge électrique.

Une fois dehors, Jesse demeura silencieux, lui tenant la portière ; puis il se glissa derrière le volant.

Le silence devenait pesant.

— Merci de me raccompagner, finit-elle par dire d'une voix nerveuse.

— De rien.

De nouveau, ce silence embarrassant. Ils auraient dû se montrer détendus, parler de choses et d'autres, mais ce ne fut pas le cas. L'atmosphère entre eux semblait explosive.

— Notre petit casino ne vous semble pas un peu trop provincial ? demanda-t-il soudain.

— Non, au contraire, il m'a beaucoup plu. Comme je me limite aux machines à sous, l'absence de jeux de dés ne m'a pas gênée. Au fond, je n'ai pas l'âme d'une vraie joueuse.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Pardon ?

Il lui jeta un coup d'œil perçant.

— Les vrais joueurs prennent des risques, or c'est aussi votre cas : vous conduisez le pied au plancher, vous travaillez dans une ferme d'alligators, vous sortez la nuit avec trois hommes que vous connaissez à peine et ce, juste au moment où deux meurtres horribles viennent d'être commis.

— J'ai du mal à croire que je suis en danger en compagnie de mes collègues de travail.

Il demeura silencieux jusqu'à ce qu'ils arrivent devant les grilles du complexe, fermées à cette heure tardive. Lorena fouillait dans son sac à la recherche du passe qui lui permettrait d'ouvrir la porte quand Jesse la fit sursauter en se penchant vers elle et en l'agrippant aux épaules. Il émanait de lui une force électrique et, lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle fut certaine que son sentiment de culpabilité se reflétait sur son visage.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me mentez, ou du moins, ce qui vous permet de croire que je vais gober tout ce que vous me racontez, madame Fortier. Que faites-vous ici ? demanda-t-il rudement.

— Je travaille !

— Vous savez bien que, dès demain matin, j'aurai tous les renseignements vous concernant sur mon bureau.

Elle pria pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'elle tremblait de la tête aux pieds.

— Allez-y, ne vous gênez pas. Vous découvrirez que je suis bel et bien une infirmière diplômée.

Elle tendit la main vers la poignée de sa portière.

— Vous jouez avec le feu, lança-t-il.

— Je travaille. Pour gagner ma vie.

— Songez-y : deux personnes viennent d'être assassinées. Et je parierais que le ou les meurtriers ne connaissaient même pas les victimes. Ils ont tué ce couple de sang-froid.

— Je sais très bien que vous allez prendre des renseignements sur moi. Je suis même étonnée que ce ne soit déjà fait. Mais vous vous apercevrez que mon casier judiciaire est vierge. Je suis ici pour travailler, c'est tout.

— Très bien.

Malgré la faible luminosité ambiante, elle était comme hypnotisée par l'intensité de ce regard vert fixé sur elle.

— En somme, vous êtes venue ici pour prendre un nouveau départ, pour commencer une nouvelle vie, insista-t-il.

— Je peux m'en aller maintenant ?

Il ôta ses mains de ses épaules et, soudain privée de ce contact magnétique, elle se mit à frissonner.

Il fallait qu'elle lui dise la vérité !

Mais elle ne le pouvait pas. Elle n'avait rien de concret à lui offrir, juste une certitude et, sans l'ombre d'une preuve, il ne pourrait rien faire pour elle. Par ailleurs, comment être certaine que, d'une manière ou d'une autre, il n'était pas mêlé à cette affaire ?

Pourtant, au fond de son cœur, elle savait d'instinct que cet homme était honnête et loyal.

Mais elle n'osait pas se confier à lui. Si jamais elle le faisait, il l'obligerait sûrement à partir d'ici. Ou l'empêcherait d'obtenir les réponses à ses questions.

— Vous êtes peut-être une infirmière diplômée mais, pour le reste, vous mentez très mal.

— Oh !

— C'est pourquoi, en dépit de tous vos mensonges, j'espère que Dieu vous protégera.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je *suis* infirmière.

— Et quoi d'autre ?

— J'ai fait des études de psychologie, mais la plupart des cours entraient dans le cadre de ma formation d'infirmière.

— Si je comprends bien, vous êtes venue dans notre petite communauté pour soigner nos bobos et psychanalyser le fameux alligator américain ? demanda-t-il, pince-sans-rire. Que devrais-je savoir encore sur vous ?

— Que je suis épuisée !

— Et têtue comme une mule ! Depuis votre arrivée, tout va de travers. Alors j'espère pour vous que vous n'êtes pas dangereusement stupide. Ou totalement irresponsable.

Comment faisait-il pour la percer à jour aussi aisément ? A moins qu'elle ne soit transparente aux yeux de tous ?

Non, c'était sa façon d'être, songea-t-elle avec irritation. Même quand il ne posait pas ses mains sur elle, elle sentait le contact de sa peau sur la sienne. Et même quand il la malmenait, elle mourait d'envie de se lover contre lui, de faire n'importe quoi juste pour le toucher, pour sentir sa chaleur... Malgré l'extrême gravité des événements, elle ne parvenait pas à chasser de son esprit certaines pensées sensuelles, notamment l'impression que cela faisait de dormir à ses côtés...

— Je peux m'en aller maintenant ? répéta-t-elle d'une voix tendue.

En réalité, elle ne désirait qu'une seule chose : poser sa tête sur son épaule et lui dire toute la vérité. Mais elle n'osait pas.

— Oui, je n'ai pas de motif valable pour vous arrêter. Du moins pour le moment.

Il s'écarta d'elle, l'air soucieux.

— Bonne nuit, madame Fortier. N'oubliez pas de fermer votre porte à double tour.

— C'est bien mon intention, assura-t-elle en descendant vivement de la voiture.

Ses doigts tremblaient tellement qu'elle dut s'y reprendre à trois fois pour introduire la carte magnétique.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Jesse attendit qu'elle soit à l'intérieur du complexe avant de s'en aller.

Dès qu'elle vit sa voiture s'éloigner, elle se dirigea tout droit vers le laboratoire de Michael Preston. Elle crocheta la serrure du premier coup et se félicita de son habileté.

En vérifiant la grosse pendule murale au-dessus de la porte, elle eut la certitude d'agir de façon dangereusement stupide, mais elle décida d'aller jusqu'au bout. Les bébés alligators s'étaient mis à vagir dès qu'elle avait franchi le seuil.

Elle les ignora et commença par examiner les tiroirs du bureau de Michael, puis consulta son ordinateur. Elle avait besoin du mot de passe pour accéder à ses principaux fichiers, elle le savait, mais elle espérait qu'en passant en revue ses notes générales, elle serait en mesure de comprendre s'il était impliqué ou non.

L'horloge sonna pendant qu'elle travaillait.

Il s'était écoulé presque une heure depuis qu'elle avait quitté le casino.

A regret, elle éteignit l'ordinateur et jeta un dernier regard autour d'elle pour s'assurer qu'elle avait tout remis en place.

Puis elle sortit de la pièce et referma sans bruit la porte derrière elle en s'assurant que le verrou se remettait en place.

automatiquement.

Elle avait terminé juste à temps. Alors qu'elle se hâtait vers sa chambre, elle entendit un bruit de voix dans le couloir. Elle tourna rapidement à l'angle, se mettant hors de vue des arrivants.

— Si tu n'es pas assez malin pour décrocher un rendez-vous avec elle, je me mets sur les rangs.

Elle reconnut sans peine la voix de Hugh.

Michael répondit en riant :

— Eh bien, je pensais qu'elle avait succombé à mon charme. Mais elle a filé à l'anglaise dès qu'elle a aperçu Crane.

— Elle ne joue pas au poker. L'un d'entre nous aurait dû rester avec elle.

— Cela n'aurait servi à rien, riposta Michael d'un ton caustique. Tu le sais aussi bien que moi, les femmes sont irrésistiblement attirées par ce policier de malheur.

— Mais elles s'aperçoivent ensuite qu'elles convoitent l'impossible.

— Il ne restera pas inconsolable toute sa vie, remarqua Michael. Si Lorena est partie avec lui, c'est parce qu'elle avait envie de rentrer, ou...

— Ou quoi ? demanda Hugh, ironique.

— Ou elle tenait à revenir ici sans nous.

Soudain, elle entendit le cliquetis de la serrure.

— Fermée, murmura Michael.

— Je vais l'inviter, lança Hugh. Je lui proposerai une balade en *airboat*. C'est un prétexte assez innocent.

— Hé ! Chacun pour soi !

Hugh se mit à rire.

— Entendu. Ça me convient.

Elle entendit la porte du laboratoire s'ouvrir et se refermer. Ne sachant pas si Hugh avait suivi Michael à l'intérieur ou s'il poursuivait son chemin, elle s'empressa de s'éloigner.

En pénétrant dans sa chambre, elle se rappela l'avertissement de Jesse et verrouilla sa porte.

Puis elle prit une chaise qu'elle cala sous la poignée.

Malgré tout, elle eut du mal à s'endormir.

* * *

Après le départ de Lorena, Jesse se gara sur la rive du canal, à l'extérieur du complexe, et attendit patiemment, surveillant les alentours.

Dès qu'il aperçut la voiture de Preston, de retour du casino, il compta soigneusement les secondes, puis il la suivit.

Il gara son véhicule dans l'ombre propice, près de l'entrée principale, et passa la nuit dans sa voiture, tous ses sens en éveil.

Le grognement des alligators résonnait parfois dans le silence nocturne, simple bruit de fond ou véritable cacophonie.

Il avait passé toute sa vie au milieu de ces étranges créatures d'une longévité exceptionnelle puisqu'elles avaient survécu à presque tous les autres animaux qui avaient un jour foulé le sol de cette terre. Pourtant leurs appels et leurs cris le surprenaient toujours.

Il demeura là jusqu'à l'aube, ignorant au juste ce qu'il attendait. Un avertissement. Le signal d'un danger.

Le jour se leva, teintant peu à peu l'horizon de nuances pastel. La brise agita les feuilles des arbres, et les oiseaux se mirent à piailler au-dessus de sa tête.

Il commençait à se sentir ridicule...

Quand, soudain, il entendit le hurlement.

6

Lorena bondit hors de son lit, complètement désorientée.

Le hurlement qui venait de la réveiller fut suivi par des cris de terreur.

Le cœur battant, elle enfila un peignoir et se rua hors de sa chambre, jusqu'à la zone des bassins d'où provenaient encore des cris de détresse.

Puis elle entendit les sirènes des voitures de police au loin.

Il était beaucoup trop tôt pour l'ouverture des grilles au public, et elle n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Son cœur bondit dans sa poitrine quand elle se rendit compte que la plupart des employés s'étaient massés autour de la fosse profonde où se tenait le vieil Elijah.

L'alligator le plus gros et le plus dangereux de la ferme.

Elle eut aussitôt un horrible pressentiment.

Au début, elle resta en retrait, tâchant de comprendre ce qui était arrivé, écoutant les commentaires qui allaient bon train autour d'elle.

— Comment a-t-il fait pour tomber dans l'enclos ? s'exclama une des serveuses, l'air incrédule.

— Roger a toujours été agent de sécurité ici. Pour quelle raison s'est-il autant penché au point de basculer ? s'étonna une des caissières.

— Jesse est descendu dans la fosse. Il va le sortir de là, précisa une voix féminine.

A ces mots, Lorena fit volte-face et reconnut Sally Dickerson qui peignait nonchalamment sa longue chevelure rousse de ses doigts fins. Leurs regards se croisèrent. Alors que tout le monde avait l'air soucieux, une étrange lueur brillait dans le regard de Sally, comme si elle se délectait de l'atmosphère de peur qui régnait dans la cour.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Lorena.

— Jesse est en bas. Il va sortir Roger de là.

Lorena se fraya sans ménagement un chemin dans la foule et se précipita vers le rebord de la vaste fosse qui abritait le vieil Elijah.

Un homme était allongé sur le sol en contrebas, au pied du mur en

béton. Penchés sur le parapet, Jack Pine et Hugh Humphrey faisaient descendre une sorte de civière maintenue par des cordes en direction du blessé, apparemment inconscient.

Dans la fosse, se tenait Jesse.

Et le vieil Elijah.

Son enclos, entouré d'un haut mur en béton, était une reconstitution de son habitat naturel ; il comprenait un bassin et un hammock, sorte d'îlot couvert d'une végétation spécifique aux zones humides.

Jusqu'à présent, l'alligator était resté de l'autre côté de l'eau. Ses yeux noirs surveillaient sans relâche Jesse, occupé à soulever le corps de Roger et à le faire glisser sur la civière avec d'innombrables précautions.

Conscient du danger qui le guettait, Jesse se déplaçait prudemment et gardait en permanence un œil sur la bête immobile.

— Mais où diable se trouve Harry ? Il devrait être là avec son fusil hypodermique ! fulmina Jack.

— Ça y est ! cria Jesse. Remontez-le ! Vite !

Tendus à l'extrême et se donnant mutuellement des indications, Jack et Hugh remontèrent la civière, prenant soin de ne pas déséquilibrer le corps inconscient retenu par des sangles. D'en bas, Jesse guida la civière jusqu'à ce qu'elle soit au-dessus de sa tête.

Et pendant tout ce temps, le vieil Elijah surveillait la scène.

Immobile comme la mort. Seuls ses yeux semblaient vivants.

D'autres personnes prêtèrent main-forte à Jack et Hugh pour faire passer la civière par-dessus le parapet. Jesse commençait à grimper à l'échelle de corde qu'il avait utilisée pour descendre dans l'enclos, quand le vieil Elijah se détendit brusquement et fonça à travers le bassin, telle une flèche, en direction de Jesse.

Quelqu'un se mit à hurler.

Les mâchoires puissantes s'ouvrirent et se refermèrent, claquant sur l'extrémité de l'échelle.

L'alligator secoua sa tête massive d'avant en arrière, la corde serrée entre ses dents.

Arrivé près du sommet, Jesse chancela dangereusement sous la poussée du reptile.

Un cri horrifié s'éleva de la foule. Mais il s'agrippa au rebord en béton et parvint à se hisser hors de la fosse.

Au même moment, on entendit un sifflement.

C'était Harry, enfin arrivé sur les lieux, qui tirait une fléchette à l'aide de son fusil hypodermique.

La fléchette alla se ficher sur l'épaule du vieil Elijah.

Au début, elle ne lui fit pas plus d'effet qu'une mouche posée sur son dos, et il continua de tirer sur le reste de corde. Puis il s'affaissa

brusquement, tel un ballon dégonflé, et ses yeux noirs luisant de méchanceté devinrent inexpressifs.

Sain et sauf, Jesse fut accueilli par des acclamations, tandis que l'équipe médicale se frayait un passage jusqu'au blessé.

Jack donna une bourrade amicale à Jesse tandis que Hugh, soulagé et encore sous le choc, se laissait tomber contre le mur.

Lorena ne quittait pas Jesse des yeux. Il se pencha sur le parapet, secouant la tête d'un air incrédule en contemplant le vieil Elijah, inoffensif pour quelques heures. Puis il leva les yeux, presque instinctivement, et son regard croisa le sien.

Elle le dévisagea, effrayée de voir la façon dont ses yeux se rétrécissaient pendant qu'il la fixait d'un air soupçonneux. Il avait le visage fermé, et sa bouche formait un pli dur. Elle sentit ses joues s'empourprer mais le regard de Jesse demeurait posé sur elle, insistant, inquisiteur. Elle eut alors l'impression de lire dans son esprit ce qu'il pensait d'elle.

Une altercation qui éclatait à proximité attira son attention, et il se détourna d'elle.

— Bon sang, Harry, il vous en a fallu du temps pour aller chercher ce maudit fusil ! s'exclama Jack, au comble de l'énervement.

— Jack Pine, je vous paie pour soigner les alligators, alors faites votre boulot et tâchez de savoir ce qui s'est passé ici ! lança Harry d'un ton exaspéré.

— Du calme, vous deux ! intervint Jesse. De toute façon, il y aura une enquête.

— Une enquête ! pesta Harry. Roger était en service au moment de l'accident. Je me demande ce qui lui a pris, à cet idiot, de se pencher au point de tomber ! Il nous le dira quand il aura repris connaissance.

— Si jamais il reprend connaissance, maugréa Jack.

Tendu à l'extrême, ce dernier fixait Harry d'un regard dur.

— Bon Dieu..., commença Harry.

Puis il s'aperçut qu'une dizaine d'employés faisaient cercle autour d'eux. Il s'interrompit et les houspilla d'une voix irritée :

— Le spectacle est terminé ! Tout le monde au travail, et fissa !

Puis il se tourna vers Jesse.

— Enfin, Jesse, il n'y a pas trente-six questions à se poser !

— On verra cela plus tard. Pour l'heure, je monte dans l'hélico avec Roger.

En passant à proximité de Lorena, il la dévisagea de nouveau, la mine crispée et soucieuse et, dans ses yeux, se lisait maintenant...

Un avertissement ?

Il hésita, dit quelques mots à deux inspecteurs de police arrivés en même temps que l'équipe médicale, puis se hâta vers l'hélicoptère.

Un agent miccosukee en uniforme s'adressa aux employés d'une voix calme et rassurante, mais non dépourvue d'autorité :

— Ne restez pas là. C'est fini maintenant. Nous interrogerons chacun d'entre vous dans la matinée.

La foule commença lentement à se disperser, et Harry, furieux, s'avança vers un officier de police.

— Je ne comprends pas, s'écria-t-il. Qu'est-ce que mes employés ont à voir dans tout ça ? Pour une raison que j'ignore, Roger s'est montré imprudent en se penchant par-dessus le parapet. Il n'y avait personne d'autre par ici. C'est lui qui était chargé de la sécurité.

— Harry, nous sommes obligés d'interroger tout le monde, répondit l'officier de police. Si jamais quelqu'un s'était introduit dans la ferme et s'en était pris à Roger, vous ne voudriez pas le savoir ?

— Bien sûr que si ! s'exclama Harry qui n'avait pas envisagé cette hypothèse. Entendu, les gars, allez-y. Faites votre boulot. Bon sang, je n'y avais pas pensé !

En faisant demi-tour, il aperçut un groupe d'employés qui ne se décidait pas à partir.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Les touristes vont bientôt arriver. Il est temps de vous mettre au travail ! Bon sang, ce n'est pas une colonie de vacances, ici ! Et tâchez de vous montrer coopératifs avec la police quand elle vous interrogera.

Puis il s'éloigna, suivi de l'officier de police.

Lorena sursauta en sentant une main se poser sur son épaule. Elle fit volte-face et se retrouva nez à nez avec Michael, en peignoir lui aussi, l'air mal réveillé mais néanmoins soucieux.

— Que s'est-il passé ?

Elle lui expliqua la situation. Après l'avoir écoutée, il hocha la tête, visiblement perplexe.

— C'est vraiment étrange. Roger n'a rien d'un débutant, il travaille ici depuis l'ouverture de la ferme. Un tel accident n'aurait jamais dû se produire.

— Est-ce que cet alligator... le vieil Elijah... l'aurait dévoré ? demanda Lorena d'une voix tremblante.

— Il est très bien nourri ici, alors... Mais qui peut savoir ? Le vieil Elijah est avant tout un prédateur. Et Roger s'est introduit sur son territoire. En tout cas, je ne suis sûr que d'une chose.

— Laquelle ?

— On ignore tout des alligators ou presque, affirma-t-il, catégorique. On ne sait jamais ce qui se passe derrière ce regard démoniaque.

Jesse prit place à l'arrière de l'hélicoptère, faisant son possible pour ne pas gêner le travail des secouristes, lesquels mettaient tout en œuvre pour sauver Roger. Il n'avait pas besoin de poser de questions, non à cause du vrombissement assourdissant des pales, mais parce qu'un simple coup d'œil au médecin, qui avait vérifié les organes vitaux de Roger et installé un cathéter, lui avait suffi pour comprendre que l'agent de sécurité n'avait pas repris connaissance.

Dès qu'ils eurent rejoint l'hôpital, Jesse pénétra dans la salle d'attente des urgences. Un endroit impressionnant. L'établissement hospitalier jouissait d'une bonne réputation, et son service de traumatologie était l'un des meilleurs du pays. Mais il accueillait aussi tous ceux qui n'avaient pas d'assurance maladie, et la salle était pleine de malades et de blessés, sans compter les personnes qui les accompagnaient.

Il ne resta pas longtemps le seul officier de police présent dans la pièce. Pendant qu'il attendait, il vit arriver deux personnes victimes d'une overdose et un homme avec un couteau dans le dos, sous escorte policière. Un endroit étrange, songea-t-il. D'autant plus étrange qu'il était situé en plein cœur d'une ville où l'argent coulait à flots. Des stars du cinéma et de la musique, et des célébrités de toutes sortes possédaient des demeures fastueuses dans les îles, à Coral Gables et un peu partout dans le comté. Contrastant avec cet étalage de richesse, la cité regorgeait de réfugiés venus d'Amérique centrale et d'Amérique latine, la plupart vivant sous les ponts ou dans des squats, parfois à proximité des villas luxueuses.

Enfin, un médecin s'avança vers lui.

— Son état s'est stabilisé mais il est toujours dans le coma. Vous ne pouvez donc pas lui parler.

— Est-ce qu'il s'en sortira ?

— Franchement, je ne sais pas.

Jesse hocha la tête d'un air soucieux et remit sa carte professionnelle au médecin.

— Je vous appellerai dès qu'il y aura du nouveau, promit ce dernier.

Jesse le remercia.

Tom Hennesy, un agent de la police de la route, se trouvait dans la salle d'attente. Il venait de terminer les formalités d'admission d'un accidenté et lui offrit de le raccompagner.

— J'ai entendu dire que vous aviez une sale affaire sur les bras par chez vous, fit-il remarquer tout en quittant le parking de l'hôpital. Vous avez du nouveau sur ces meurtres ?

— Non, mais la criminelle s'en occupe.

— Et vous avez eu aussi une personne tuée par un alligator ?

Jesse se contenta de hocher la tête.

— C'est curieux, tu ne trouves pas ? constata Hennesy. D'habitude, ce type d'accidents se produit quand une personne s'aventure sur le territoire de ces bêtes-là. Il faut dire qu'aujourd'hui, avec tous ces nouveaux lotissements qui se multiplient dans les Everglades, il devient difficile d'éviter les alligators. Pourtant, ils privilégient plutôt les petites proies, comme les animaux de compagnie. Dans le cas présent, il doit s'agir d'un gros prédateur pour s'en être pris à un homme. J'ai potassé la question après l'incident de l'autre jour. Depuis 1948, on a enregistré en Floride un peu moins de trois cent cinquante attaques d'alligators sur des êtres humains, dont une dizaine d'accidents mortels.

Il se mit à rire.

— Je me souviens de l'époque où les alligators étaient en voie d'extinction, et aussi de l'ouverture de la première ferme en 1985. Mon oncle se rendait souvent dans les Everglades. C'était toujours le même rituel : il s'installait dans sa cabane, buvait quelques bouteilles de bière et partait chasser l'alligator. Jusqu'au jour où la bestiole a fait partie des espèces protégées... Figure-toi que ma femme voulait qu'on aille habiter au bord de l'eau. Mais après le récent accident, elle ne veut plus entendre parler des Everglades et rêve de s'installer quelque part dans la montagne !

Jesse sourit poliment à Tom Hennesy, faisant un effort pour paraître intéressé.

— Mais toi qui as toujours vécu ici, poursuivit Tom, tu as déjà été témoin d'une attaque de ce type ?

— Eh bien, mon oncle Pete, qui était un des meilleurs lutteurs de son village, a perdu un pouce en tentant de capturer un alligator. Il en était très fier. Mais je ne pense pas que l'on puisse qualifier cet accident d'*attaque*.

Quand ils arrivèrent enfin à la ferme de Harry, Jesse réalisa avec irritation que la journée était déjà bien avancée.

L'endroit fourmillait de touristes, et la vie suivait son cours, comme si de rien n'était. Une enquête discrète lui permit de s'assurer que Lorena secondait Michael Preston pour une visite guidée.

Il jeta un coup d'œil dans le laboratoire où se tenaient une vingtaine de personnes. Lorena ne le vit pas ; elle souriait, apparemment détendue. Mais en réalité, il remarqua qu'elle se déplaçait dans la pièce à la recherche de quelque chose, semblait-il. Elle opérait de façon subtile, s'appuyant tantôt sur un meuble de rangement, tantôt sur le bureau, vérifiant en douce leur contenu. Mais elle était bel et bien en train de fureter autour d'elle, au nez et à la barbe des personnes présentes.

Il fut tenté de la mettre en garde, de lui dire qu'elle se conduisait de manière stupide !

Mais était-ce de la bêtise ou de l'imprudence frisant l'inconscience ?

Et ne devait-il pas attendre un peu plus pour découvrir ce que faisait réellement la jeune femme ici ?

Peu après, sur le chemin du retour, il se sentit inquiet à l'idée d'être loin de la ferme, ne serait-ce que quelques heures. Pourtant, il avait bien besoin de prendre une douche et un peu de repos ; il n'en pouvait plus après cette nuit sans sommeil et cette matinée mouvementée.

Il décida qu'il se contenterait d'une douche. Son lit attendrait.

* * *

Lorena apprit que Jesse était revenu à la ferme et qu'il avait parlé à plusieurs personnes.

Mais pas à elle. Elle ne sut si elle devait s'en réjouir ou non.

Le lendemain matin, elle rencontra le Dr Thiessen, venu examiner le vieil Elijah.

Le Dr Thiessen était un homme de haute taille, à l'air distingué et d'un naturel enjoué. Il était accompagné de John Smith, son assistant. Tous deux semblaient dotés d'une force extraordinaire et d'une vitalité exceptionnelle. Sans doute ces qualités étaient-elles nécessaires pour survivre dans le marécage, milieu plutôt inhospitalier. A moins qu'elles ne fassent partie intégrante du patrimoine génétique des habitants de cette région.

Le spectacle qui se déroula sous ses yeux fut très instructif. Compte tenu de la taille du vieil Elijah, il avait fallu mobiliser un matériel impressionnant et plusieurs hommes, dont Jack, Hugh, John Smith et deux soigneurs intérimaires, pour capturer le reptile. Une fois attrapé, celui-ci continua de se débattre, projetant au sol plusieurs soigneurs. Mais, à eux tous, ils finirent par le maîtriser, et Jack sauta sur le dos de l'animal pour fermer son énorme mâchoire et l'entourer de sparadrap.

Le Dr Thiessen attendit qu'Elijah soit complètement immobilisé pour descendre dans la fosse. Il préleva des échantillons sanguins, vérifia ses yeux, prit sa température et examina son cuir.

Malgré ses études de médecine, Lorena n'aurait su dire comment le vétérinaire s'y prenait pour déterminer si le monstre préhistorique était ou non en bonne santé. Selon elle, la façon dont il avait projeté à terre des hommes vigoureux, tels des fétus de paille, prouvait qu'il se portait comme un charme.

Jesse fit son apparition au moment où le Dr Thiessen s'en allait.

Lorena, qui se tenait à proximité de la fosse, tendit l'oreille pour surprendre la conversation des deux hommes. Ils commencèrent par échanger un salut cordial mais, quand Jesse se montra plus pressant, le vétérinaire devint brusquement beaucoup moins cordial.

— J'y travaille, Jesse. Mais selon la criminelle, il n'y a aucun rapport entre cette patte d'alligator et les deux meurtres. Le reste du corps a dû être dévoré par une bête quelconque, c'est tout. Qui plus est, les braconniers n'ont pas pour habitude de tuer les gens avec des armes à feu d'une telle puissance.

Jesse haussa les épaules, visiblement agacé.

— De toute évidence, l'examen de cette patte ne fait pas partie de vos priorités, mais il figure en tête des miennes, laissa-t-il tomber. Si vous ne voulez pas vous en charger, je vais la récupérer et l'envoyer au laboratoire du FBI.

A ces mots, le Dr Thiessen fronça les sourcils, l'air indigné.

— Personne ne connaît les reptiles aussi bien que moi !

— C'est pourquoi je vous ai confié le spécimen. Je vous donne un jour de plus, Thorne, ensuite je m'adresserai ailleurs.

Lorena s'aperçut que Jesse avait remarqué sa présence et hésita quelques secondes à s'en aller.

Jack et Hugh discutaient non loin de là. Sally se tenait poliment en retrait, visiblement désireuse de parler à Jesse.

Harry demeurait près de l'enclos, hurlant des ordres aux deux soigneurs intérimaires, peu pressés de retirer le sparadrap qui fermait les mâchoires du vieil Elijah.

Michael Preston était là aussi, sirotant son café et observant la scène, l'air songeur.

Et c'était *elle* que Jesse contemplait, la mine soucieuse.

— Madame Fortier, murmura-t-il. J'aurais besoin de vous voir tout à l'heure.

Il pivota sur ses talons et s'éloigna. Au passage, Sally l'arrêta et lui posa une question que Lorena n'entendit pas. Et quand Jesse se dirigea vers la sortie, Sally lui emboîta le pas.

— Hé ! lança Harry à la cantonade. C'est l'ouverture des portes ! Au boulot !

* * *

Même si elle avait l'esprit ailleurs en introduisant les touristes dans le laboratoire de Michael, Lorena prenait plaisir à écouter ce dernier. Il possédait un vrai talent de conteur et savait tenir son auditoire en haleine. Pourtant, ce matin, elle se sentait frustrée de n'avoir encore

rien découvert d'inhabituel ou de suspect. Exception faite des œufs dont il perçait la coquille pour procéder à des changements, ou à des améliorations. Mais ils étaient placés en évidence et faisaient partie du spectacle.

L'après-midi, elle assista à une démonstration de lutte à mains nues organisée par Jack et Hugh. Ils capturèrent et ligotèrent un alligator de un mètre quatre-vingts, à la grande joie des petits et des grands. Hugh présenta des spécimens à divers stades de croissance, et les enfants, effrayés et ravis, furent autorisés à toucher les animaux. A la fin du spectacle, Hugh s'avança vers elle.

— Que diriez-vous d'une balade en *airboat* ? Histoire de voir d'un peu plus près à quoi ressemble notre marécage ? suggéra-t-il, un grand sourire charmeur illuminant son visage.

Elle accepta sa proposition, et ils se retrouvèrent bientôt dans les Everglades.

Au départ, elle eut un instant de frayeur en croyant que l'hydroglisseur décollait de la terre ferme, mais elle fut rapidement rassurée en constatant qu'ils glissaient en réalité sur un fleuve d'herbe.

Durant la promenade, criant pour se faire entendre par-dessus le bruit du moteur, Hugh attira son attention sur les spécificités de ce paysage unique en son genre. Les Everglades ne formaient pas un marécage à proprement parler mais plutôt un fleuve qui se déplaçait constamment. Toutefois, comme il coulait avec une extrême lenteur, on ne s'en apercevait pas au premier coup d'œil.

Les arbres sur les hammocks défilaient à une vitesse incroyable. Devant eux, des oiseaux de toutes tailles, au plumage très coloré, semblaient jaillir de l'eau pour rejoindre le ciel. Enfin, Hugh coupa le contact, et l'*airboat* s'immobilisa au beau milieu d'une étendue d'eau, loin de toute civilisation, dans la chaleur moite de cette fin d'après-midi.

— Alors, que pensez-vous de l'*airboat* ? Vous aimez ? demanda-t-il.

Il y avait une glacière à l'avant du bateau et il s'avança prudemment pour prendre deux canettes de bière.

— J'avoue que oui. J'adore cette sensation de vitesse, avec le vent dans mes cheveux.

Il prit place à côté d'elle, un grand sourire aux lèvres, et lui tendit une canette.

— Ainsi donc, vous vous plaisez ici ?

— C'est tellement étrange. Il faut un peu de temps pour s'y habituer. Mais oui, je m'y plais. Je n'avais jamais vu des oiseaux aussi beaux, même dans un zoo.

— Dans les années 1900, certaines espèces ont disparu à force d'être chassées. Leurs plumes étaient très recherchées pour orner les

chapeaux des femmes élégantes, expliqua-t-il en se calant sur son siège. Mais vous avez raison, ils sont fabuleux.

— Dites-moi, Hugh, vous chassez le crocodile dans l'Outback australien ?

Il se mit à rire.

— En fait, je suis né et j'ai grandi à Sydney mais, depuis longtemps, je rêvais de grands espaces et de nature sauvage. Certaines régions sont très belles par chez nous mais ici, il y a quelque chose de fascinant... La solitude, les arbres, les oiseaux... Je ne sais pas, c'est difficile à expliquer. Je suis tombé amoureux de cette terre, tout simplement, malgré les moustiques impressionnants, les serpents et les alligators.

— Depuis que vous travaillez à la ferme, vous avez toujours été soigneur ? Je veux dire, vous n'avez jamais participé aux recherches expérimentales sur les alligators ?

— La recherche ? Très peu pour moi ! J'en connais suffisamment sur ces animaux. Je sais quand a lieu la saison des amours. Je sais aussi qu'une mère alligator est la créature la plus féroce qui soit, et je connais la puissance redoutable de leurs mâchoires. Et c'est le plus important, croyez-moi.

Il se redressa, vissant son chapeau sur sa tête. Il était prévenant et semblait heureux d'être avec elle. Il avait vraiment l'air d'un brave homme.

Et il ne s'occupait pas de recherche.

Du moins, c'est ce qu'il prétendait.

Mais ils étaient seuls tous les deux, au milieu de nulle part, et s'il avait voulu lui faire du mal...

— Bon sang ! s'exclama-t-il soudain.

— Qu'y a-t-il ?

Il souleva sa canette de bière, désignant quelque chose vers l'ouest. Elle regarda de ce côté, plissant les yeux pour tâcher de discerner ce qu'il avait vu.

Elle aperçut une rive et se rendit compte qu'ils se trouvaient dans un canal. Les arbres poussaient au bord de l'eau, et elle distingua un petit hammock dans la direction qu'il lui indiquait.

Des branches jonchaient le sol çà et là, sans doute à la suite des pluies torrentielles qui étaient fréquentes au début de l'été.

— Là-bas... Vous le voyez ? Ce sont des créatures vraiment surprenantes. Elles se fondent parfaitement dans leur environnement, murmura Hugh, fasciné.

Soudain elle le vit. Seuls ses yeux et ses narines étaient visibles au-dessus de la surface de l'eau. Et, loin derrière la tête, elle distingua le léger renflement du dos.

— Il est énorme, poursuivit Hugh à voix basse. Je n'ai jamais vu

une bête d'une telle longueur.

— Comment faites-vous pour déterminer sa taille ? murmura-t-elle.

Elle parlait doucement, sans trop savoir pourquoi. Puis elle réalisa qu'elle ne voulait pas attirer l'attention du reptile. Si les paysages des Everglades lui plaisaient, les animaux qui les peuplaient ne remportaient pas un même enthousiasme.

— Eh bien, si vous regardez l'eau...

— Elle est noire ! s'écria-t-elle.

Il rit doucement.

— Ce n'est pas l'eau mais la végétation. Si vous regardez attentivement, vous distinguerez la longueur du corps. Un sacré morceau ! Il doit faire dans les six mètres.

— Mais il n'y en a pas d'aussi grands par ici !

Pendant qu'ils l'observaient, l'alligator plongea soudain dans l'eau. Lorena eut un sursaut de frayeur, irrépressible et primitif. La créature se dirigeait tout droit vers eux, elle en était certaine.

Le petit *airboat* était conçu pour deux personnes. Les sièges se trouvaient à l'arrière, et le devant du bateau comportait un minuscule espace de rangement. Le fond était entièrement plat, aussi l'embarcation ne risquait-elle pas de chavirer, mais...

Combien pouvait peser un animal de cette taille ?

— Mince alors, j'aurais aimé le voir de plus près ! s'exclama Hugh, une note d'admiration dans la voix.

Paralysée par la peur, Lorena était incapable de parler. Hugh allait sûrement voir son vœu se réaliser et, d'ici quelques secondes, l'alligator se trouverait sous le bateau.

Fronçant les sourcils, Hugh se leva. Malgré le balancement de l'*airboat*, il se déplaçait avec aisance. Elle était sur le point de lui crier de s'asseoir, de prendre son fusil et...

Elle entendit soudain le moteur d'un autre *airboat*.

Juste à ce moment-là, quelque chose frôla leur embarcation.

Elle retint un petit cri.

L'autre *airboat* venait vers eux. Il était beaucoup plus grand que le leur, avec un moteur doté d'une énorme hélice à l'arrière, ainsi qu'un espace de rangement plus vaste et six sièges à l'avant. Elle remarqua l'insigne tribal sur la coque.

Puis elle reconnut Jesse.

Elle poussa un soupir de soulagement. Tout d'un coup, sa peur s'envola. Il émanait de Jesse, comme de son bateau, une autorité rassurante.

Même la créature avait disparu.

— Hé ! cria Jesse, coupant le contact après avoir rapproché son *airboat* du leur.

— Salut, Jesse ! lança Hugh, visiblement déçu.

— Que faites-vous ici tous les deux ? demanda Jesse en fronçant les sourcils.

Les mains sur les hanches, Hugh rejeta la tête en arrière, d'un air de défi.

— J'ai invité cette dame à faire une balade, et elle a accepté.

— Hugh, comment se fait-il que tu n'aies pas tenu compte de ma mise en garde ? demanda Jesse d'un ton sec. Je te rappelle qu'un alligator mangeur d'hommes rôde par ici. On va organiser une battue tout spécialement pour le capturer. D'après le médecin légiste, Billy Ray a littéralement été attaqué par ce monstre, et tant qu'il demeure en liberté, le coin n'est pas sûr.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? grommela Hugh, vexé. Ça fait des années que je côtoie les alligators, et je les connais sur le bout des doigts. Par ailleurs, je suis armé et tout à fait capable de prendre soin de Lorena.

Jesse secoua la tête, nullement convaincu.

— Hugh, je sais que tu es l'un des meilleurs soigneurs de la région et, qui plus est, un excellent tireur, mais Billy Ray aussi connaissait les alligators, et cela ne l'a pas empêché de se faire dévorer. Tu vas ramener ton *airboat* pendant que Lorena rentrera avec moi.

— Hé, attends une minute ! protesta Hugh. Lorena est avec moi et elle y restera.

— Non, je dois l'emmener pour un interrogatoire, déclara Jesse.

— Quoi ? s'écria Lorena.

Les yeux verts de Jesse se posèrent sur elle avec insistance.

— Lorena, vous devez répondre à quelques questions concernant un incident qui s'est produit à la ferme l'autre jour.

— Jesse, vous êtes fou..., commença-t-elle.

— Vous préférez que je vous passe les menottes ?

— Mais de quoi s'agit-il ? s'exclama Hugh.

Jesse regarda fixement Lorena tout en répondant à la question de Hugh.

— D'un petit garçon qui a été mordu. Je suis sûr que Harry ne tient pas à ce que cette affaire s'ébruïte. C'est pourquoi je dois interroger Lorena.

Déconcerté, Hugh la dévisagea un instant, cherchant à comprendre.

— Lorena, rien ne vous oblige à aller avec lui. Quant à toi, Jesse Crane, je me demande ce que tu manigances.

— Je suis sûr que Lorena est d'accord pour venir avec moi, insista Jesse, braquant sur elle un regard éloquent.

Un frisson glacé la parcourut de la tête aux pieds. Ce n'était pas la

panique qui s'emparait d'elle, comme tout à l'heure, quand elle avait cru que le monstre longeait leur bateau, mais plutôt un profond sentiment de malaise parce que Jesse *savait*.

Et peut-être lui donnait-il l'occasion de lui dire la vérité, avant qu'il ne soit trop tard.

Elle se leva en soupirant, et le bateau se mit à tanguer.

— L'autre matin, il y a effectivement eu un problème avec un des enfants au cours d'une visite, expliqua-t-elle à Hugh. Tout s'est bien terminé. Néanmoins il est préférable que je rentre avec Jesse pour clarifier la situation.

De nouveau, elle fut saisie de panique au moment de passer d'une embarcation à l'autre. Le monstre était-il encore là ?

La tension, palpable entre les deux hommes, se dissipa soudain quand Hugh, prenant le bras de Lorena pour l'aider à franchir l'obstacle, déclara :

— Je pense que l'on a aperçu ton fameux alligator.

— Ici ? s'écria Jesse.

Un espace vide de quarante centimètres séparait les deux *airboats* qui se balançaient doucement. Au moment de franchir cet espace, Lorena regarda la surface de l'eau.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

Il était là. Se déplaçant silencieusement, avec une grâce fluide, à quelques centimètres d'elle...

Elle se jeta littéralement dans les bras de Jesse.

— Là ! s'exclama-t-elle. Sous le bateau !

Il la dévisagea, les sourcils froncés, l'air incrédule. Il l'obligea à s'asseoir et se pencha par-dessus bord pour inspecter les alentours.

— Hugh, tu le vois ?

De son côté, Hugh scrutait l'eau. Il avait un fusil à l'arrière de son *airboat*. Il alla le chercher et demeura immobile, continuant de guetter le moindre mouvement dans le canal.

Les minutes s'écoulèrent.

Elles semblèrent une éternité à Lorena, paralysée par la peur au point de ne pas oser écraser un moustique qui bourdonnait autour d'elle.

Jesse soupira.

— Il était peut-être là, admit-il, mais je ne le vois pas. C'est probablement son territoire.

— Rendez-vous au coucher du soleil pour la battue ? demanda Hugh.

— Juste avant. Tu viendras avec nous ?

— Oui. J'ai l'habitude de traîner dans le coin, pourtant je n'avais

jamais vu cet alligator auparavant.

— On a découvert les restes de Billy Ray pas loin d'ici, au pied d'un arbre. Tu sais, juste après le tournant, là où il venait souvent pêcher. Oui, tout compte fait, c'est sûrement son territoire. Rendez-vous à la ferme demain soir à 18 heures précises.

Quand Jesse mit le moteur en marche, on aurait dit le bruissement de milliers d'oiseaux prenant soudain leur envol au-dessus du marécage, et Lorena se sentit brusquement apaisée.

Le vent lui cinglait le visage, ébouriffant ses cheveux. Elle ferma les yeux et se laissa bercer par le mouvement du bateau, essayant de ne plus penser à rien.

Elle sursauta quand le ronronnement du moteur cessa et que l'*airboat* s'immobilisa.

En ouvrant les yeux, elle eut de nouveau l'impression d'être au milieu de nulle part.

Ils se trouvaient au pied d'un hammock, un îlot de terre ferme où ne poussait pas l'herbe-scie, une plante trompeuse qui se développait uniquement à la surface de l'eau.

Pourtant, elle avait beau regarder dans toutes les directions, elle ne voyait qu'une nature sauvage, sans la moindre trace de civilisation, et n'entendait d'autres bruits que le cri des oiseaux et le bruissement du feuillage.

Elle déglutit avec peine et dévisagea Jesse, mal à l'aise.

— Où sommes-nous ?

— Chez moi, dit-il. Et je vous laisse le choix. Soit vous me dites la vérité sur votre présence ici, soit je vous conduis tout droit au bureau du FBI. C'est à vous de décider, Lorena. Alors ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Quand il aida Lorena à descendre du bateau amarré à un appontement bien entretenu, Jesse s'aperçut qu'elle regardait avec inquiétude autour d'elle, se demandant sans doute où il la conduisait.

Sa demeure, nichée au cœur du hammock, reflétait sa personnalité et combinait harmonieusement tradition et modernité. Certains membres de sa tribu habitaient encore dans des *chickees*, mais la plupart de ceux qui vivaient en dehors du village et des centres touristiques logeaient dans des maisons classiques, en béton et en stuc, dotées de tout le confort moderne.

Il avait la chance d'être propriétaire de cette terre qu'il avait héritée de son père. Le hammock consistait en un vaste îlot planté d'arbres et d'arbustes, suffisamment en hauteur pour être à l'abri des inondations durant les ouragans ou la saison des pluies. En arrivant par l'arrière de la maison, après avoir suivi un sentier qui serpentait depuis le canal, la première construction que l'on apercevait était un *chickee*. Ces habitats traditionnels remontaient à l'époque où diverses tribus, regroupées sous le nom de « Séminoles », s'étaient réfugiées au cœur des Everglades pour fuir les persécutions et les déportations massives vers les réserves de l'Ouest. Ces constructions surélevées offraient une protection contre les serpents et les alligators. Les ouvertures latérales laissaient circuler l'air en permanence et maintenaient la fraîcheur dans les habitations tout au long de l'année.

Lorena jeta un coup d'œil inquiet au *chickee*, mais le soulagement se peignit sur son visage quand elle aperçut la demeure de style ranch, juste après le tournant.

Le patio qui la précédait était entouré d'une clôture et disposait d'une piscine en son centre. Des portes coulissantes en verre menaient directement dans le solarium, une vaste pièce qui faisait toute la largeur du bâtiment, équipée d'un home cinéma, de canapés profonds et de chaises confortables. Jesse avait beau avoir du sang indien dans les veines, il attachait une certaine importance au confort. A la différence des ranchs traditionnels, sa maison regorgeait d'articles d'artisanat indien : miccosukee, séminole et autres, y compris des

objets fabriqués par des tribus d'Amérique du Sud et par des Inuits. Il possédait toute une collection de mâts totémiques, de lances, de sagaies, de boucliers et de crânes de bisons, tous artistiquement mis en valeur, créant un certain équilibre entre tradition et modernité.

— Café, thé, soda, bière, vin ? demanda-t-il. Désolé, c'est tout ce que j'ai.

Il la laissa dans le solarium et se dirigea vers la cuisine où une ouverture aménagée au-dessus du bar lui permettait de garder un œil sur elle.

En le voyant l'observer à la dérobée, elle secoua ses boucles blondes, l'air embarrassé.

— Je vais bien. Ne vous inquiétez pas.

— Je vais faire du café.

Il sortit les tasses du placard, tout en continuant de la surveiller. À l'évidence, son appréhension commençait à se dissiper. Elle fit le tour de la pièce, examinant les divers objets exposés. Elle se retourna soudain, comme si elle avait senti son regard posé sur elle.

— Vous avez toujours vécu ici ? demanda-t-elle, s'efforçant de paraître détendue.

— Dans la région, oui. Mais la maison est récente.

— Ah.

— Et vous... vous avez grandi à Jacksonville, fait vos études à l'université de Floride où vous avez effectivement décroché un diplôme d'infirmière.

— Oui, murmura-t-elle, en détournant les yeux.

— Et un diplôme de droit.

Elle reporta son regard sur lui, à la fois furieuse et sur la défensive.

— Bon, d'accord. Ces dernières années, j'ai travaillé dans un cabinet d'avocats. Mais j'ai aussi d'excellentes références en qualité d'infirmière. Vous devez le savoir puisque vous semblez tout connaître de moi !

— En effet, admit-il à contrecœur. Vous ne voulez pas de café ?

— Si, je veux bien, murmura-t-elle.

Elle le rejoignit dans la cuisine. Comment faisait-elle pour sentir aussi bon après plusieurs heures passées dans le marécage ? se demanda-t-il en respirant son parfum capiteux.

— Du sucre ? De la crème ? lui proposa-t-il.

Elle ajouta un soupçon de crème à son café sans même lever les yeux sur lui. Ses doigts tremblaient pendant qu'elle remuait son café, et elle s'empressa de retourner dans le solarium où elle prit place dans un des canapés donnant sur la piscine.

— Bon, dit-il en s'installant à côté d'elle, maintenant, passons aux choses sérieuses. Vous vous décidez à parler ou vous préférez que je

continue ?

— Vous allez m'obliger à partir d'ici, dit-elle, les yeux baissés.

Puis elle releva vivement la tête, et leurs regards se croisèrent.

— Mais je suis capable de me défendre. Je sais me servir d'un revolver.

— En somme, vous êtes une femme aux multiples talents, fit-il remarquer, non sans ironie.

Elle rougit et détourna le regard.

— Au début, je voulais devenir infirmière. Et puis j'ai suivi quelques cours de droit sur l'éthique et la déontologie médicales, et j'ai été très vite passionnée par cette matière. J'ai donc repris mes études tout en travaillant à mi-temps dans un hôpital. En fait, j'ai eu de la chance. Mon père était membre associé d'un cabinet d'avocats qui s'était taillé une certaine réputation en défendant la cause des opprimés. Ils m'ont embauchée à ma sortie de la faculté.

— Mais cela n'a rien à voir avec la raison pour laquelle vous êtes ici, remarqua-t-il doucement.

— Si, d'une certaine façon, murmura-t-elle, embarrassée.

Puis elle le regarda droit dans les yeux.

— Les cours de droit m'ont au moins appris une chose : il faut avoir des preuves pour aller devant un tribunal.

Il la contempla, l'air songeur, puis récupéra sa tasse qu'il posa sur la table basse. Il prit alors ses mains dans les siennes.

— Je vais vous dire ce que je sais d'autre sur votre compte. Vous vous faites appeler « madame Fortier », en réalité, le nom de jeune fille de votre mère. Votre père, le Dr Eugène Duval, travaillait chez Eco-Smart, une société qui gère notamment une ferme d'alligators. Il est décédé l'an dernier à la suite d'une chute dans l'escalier. Alors, je vous pose de nouveau la question : pourquoi êtes-vous ici ?

— Ce n'était pas une chute accidentelle ! rétorqua-t-elle avec véhémence.

— Lorena, j'ai lu les rapports de police. Votre père était seul dans l'immeuble au moment où il est tombé.

— Non, on l'a *poussé* !

Il soupira, lui pressant doucement les mains.

— Lorena, je sais ce que vous ressentez. Dans des circonstances aussi douloureuses, il est parfois difficile d'admettre la vérité. Mais, en l'occurrence, les choses sont claires : votre père s'est brisé la nuque en tombant.

— Non, répondit-elle, têtue.

— Pourquoi êtes-vous si sûre qu'il ne s'agit pas d'un accident ?

— Parce qu'il était en possession de quelque chose que l'assassin

voulait.

— Soyez plus précise.

Elle hésita, réalisant qu'il n'était pas au courant de toute l'affaire.

Il pressa de nouveau ses mains, comme pour l'inviter à poursuivre. Les effluves de son parfum flottaient autour de lui et semblaient se répandre dans tout son être. Son cœur battait à tout rompre, son sang bouillonnait dans ses veines. Il était partagé entre le désir de toucher délicatement son visage délicat et l'envie irrésistible de la prendre par les épaules, de la secouer et de lui dire qu'elle mettait inutilement sa vie en danger en prenant des risques insensés.

Il mourait d'envie de la serrer dans ses bras, et plus encore. La texture de sa peau le fascinait tellement qu'il était tenté de l'explorer du bout des doigts. Ses traits étaient si fins, élégants et résolus, qu'il se retenait de prendre son visage dans la paume de ses mains pour tester leur douceur et leur fermeté. Il luttait de toutes ses forces contre le désir qui le consumait depuis leur première rencontre. Lorena semblait à la fois vulnérable, furieuse, déterminée... et confiante. Il devait cesser de lui tenir les mains, il le savait. Mais il en était incapable. Il fallait l'obliger à dire toute la vérité. Maintenant.

— Lorena, que possédait votre père ?

Elle le dévisagea, tendue à l'extrême.

— Vous n'avez donc pas compris ? C'est pourtant évident ! Il avait mis au point une formule.

— Une formule de quoi ?

— A base de stéroïdes, répondit-elle, catégorique. La formule contenait d'autres ingrédients mais elle reposait sur les stéroïdes.

Elle soupira, détournant le regard mais ne retirant pas ses mains des siennes.

— Mon père était un homme généreux et un grand savant. Il rêvait de nourrir la planète entière. Il faisait des expériences avec toutes sortes d'animaux dans le but d'améliorer la qualité et la quantité de leur viande sans pour autant mettre en danger la santé des consommateurs, comme cela se produit trop souvent avec la viande d'élevage. Il pensait qu'il fallait se tourner vers de nouvelles sources de nourriture, du moins, nouvelles pour l'Américain moyen, comme l'émeu, le bison hybride, mais aussi d'autres espèces de poissons. Et bien sûr, l'alligator, en voie d'extinction il y a plusieurs années de cela, mais qui faisait un retour en force grâce aux fermes d'élevage. Selon lui, l'alligator était la clé de l'avenir, une créature exceptionnelle dont le cuir sert déjà à fabriquer toutes sortes d'objets et dont la viande est susceptible d'être améliorée tant au niveau du goût que de la qualité et de la quantité. C'est pourquoi il avait commencé à mettre

au point une formule. Mais maintenant, il est mort, et quelqu'un d'autre la détient. Et je pense que la ferme de Harry pourrait être mêlée à cette affaire.

Ebahi, Jesse la regardait fixement. Pourquoi cette idée ne lui était-elle pas venue à l'esprit ? Il y avait une certaine logique dans ce que venait de dire Lorena. Pourquoi n'y avait-il pas pensé ?

— Plusieurs fermes font l'élevage d'alligators, remarqua-t-il d'un ton plus dur qu'il ne l'aurait voulu. Et de nombreux scientifiques cherchent à mettre au point des formules dans le but d'améliorer la race.

— Peut-être, mais mon père avait découvert un procédé qui permettait d'augmenter la taille de l'animal à tel point... qu'il en a détruit ses propres spécimens.

A ces mots, Jesse se figea.

Vu sous cet éclairage inhabituel, l'histoire prenait soudain tout son sens, et les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter les unes dans les autres. Ses enquêtes portaient le plus souvent sur des homicides liés à la drogue et sur l'immigration clandestine, deux activités où l'argent et les armes jouaient un rôle primordial. Il connaissait trop bien les tragédies provoquées par la cupidité et la guerre des gangs, et il côtoyait au quotidien la violence conjugale, avec son lot de fureur et de jalousie, ainsi que les drames provoqués par l'abus d'alcool. Mais, dans le cas présent, l'espionnage industriel semblait constituer le mobile qu'il cherchait : une formule dangereuse, certes, mais susceptible de rapporter gros. Cette idée lui semblait tout à fait logique et cadrait avec les faits : un couple abattu sans raison apparente, sans doute parce qu'il avait dû voir ce qu'il ne fallait pas, un homme tué par un alligator alors qu'il connaissait les Everglades comme sa poche. Mais quelle sorte d'alligator ? Un animal génétiquement modifié pour atteindre une taille supérieure à la moyenne, et de ce fait, plus dangereux ?

— Bon, admettons. Votre père avait mis au point une formule, mais il est mort depuis plus d'un an. Par ailleurs, il existe des quantités de fermes d'alligators non seulement en Floride mais aussi en Géorgie, au Texas et ailleurs. Alors, pourquoi avoir choisi l'exploitation de Harry ?

Après un instant d'hésitation, Lorena se décida à lui donner plus ample information.

— J'ai passé au crible toutes les communications de mon père et j'ai retrouvé un vieil e-mail émanant de Harry's Alligator Farm and Museum, qui m'a semblé suspect.

— Est-ce que Harry Rogers s'est rendu à Jacksonville ? Connaissait-il votre père ?

— Pas que je sache.

— Je suppose que votre père était en relation avec de nombreuses exploitations.

— Oui. Mais aucune d'entre elles n'était... comment dire, située dans une région aussi sauvage, un endroit où il est possible de dissimuler beaucoup de choses.

— Je vois. De quoi parlait cet e-mail, et qui en était l'expéditeur ?

— Je n'en sais rien, il n'était pas signé. En fait, il s'agissait d'une simple question mais il y avait quelque chose de bizarre dans la façon dont elle était formulée. Elle dénotait une certaine cupidité. Mon père a répondu qu'il ne pouvait rien faire.

— Continuez.

— Cet e-mail est arrivé juste après la parution d'un article sur mon père, où il était fait mention des recherches qu'il effectuait. Puis je suis venue ici et... ce couple a été tué, vous avez trouvé une patte d'alligator sur le lieu du crime, et ce pauvre homme a été dévoré.

— Pourtant...

— Jesse, croyez-moi, c'est le seul indice en ma possession.

— Et les autres employés de la société où votre père travaillait ? Que vous ont-ils dit ?

Elle eut une moue écœurée.

— Selon eux, mon père a détruit ses recherches, sa formule et ses spécimens. Les dirigeants de l'entreprise ont fait preuve d'une grande honnêteté vis-à-vis de lui : quand il leur a dit que ses recherches prenaient une tournure inquiétante, ils lui ont permis de tout détruire et de repartir de zéro. Et maintenant, ils sont désolés, ils comprennent que je sois bouleversée mais, en ce qui les concerne, il s'agit d'un simple accident.

Elle le regarda fixement et lui agrippa les mains, dans un sursaut de désespoir.

— Mais ce n'était *pas* un accident. Je le sais. Harry, ou quelqu'un d'autre, détient la formule de mon père. On l'a assassiné pour la lui voler. Vous devez me croire ! Et maintenant, ces gens-là ont égaré quelques-uns de leurs spécimens modifiés qui rôdent dans les Everglades et attaquent des êtres humains. Ils essaient de les récupérer sans attirer l'attention et, d'après moi, c'est pour cette raison que vos amis ont été tués : ils ont dû voir quelque chose. Mais ce qui m'épouvante, c'est que la formule puisse être utilisée sur une grande échelle. Jesse, je vous en conjure, réfléchissez. Vous avez dit vous-même qu'Hector et Maria étaient des braves gens et qu'ils ne pouvaient pas être mêlés à un trafic de drogue. Vous devez donc en arriver à la conclusion suivante : ils ont été assassinés parce qu'ils étaient des témoins gênants. Pour quelle autre raison les aurait-on tués ? Ils ont dû apercevoir l'alligator, et les meurtriers n'ont pas

hésité à les abattre, sachant que tout le monde ferait le lien avec un trafic de drogue. Jesse, j'ai raison, et vous le savez.

Il finit par s'écarter d'elle et se dirigea vers les baies vitrées, contemplant la piscine et, au-delà, le hammock verdoyant.

— Lorena, votre père est mort depuis plus d'un an, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

— Oui.

— Et ses recherches remontent à plusieurs années. Mais les alligators, y compris les bébés dorlotés dans les laboratoires, ne grandissent que de trente centimètres par an. Pour obtenir un monstre mangeur d'hommes, il faudrait donc plus de dix ans.

— Jesse, quand l'homme se met à jouer les apprentis sorciers, tout peut arriver. Mon père a commencé ses recherches il y a cinq ans et, avec les modifications génétiques qu'il a mises au point, un alligator peut grandir d'au moins un mètre par an. Faites le calcul et imaginez le résultat !

— Bon sang ! Je n'y crois pas, s'exclama-t-il.

Mais le doute s'insinua aussitôt dans son esprit : cela pouvait-il être possible ?

— Vous devez partir d'ici, et vite, ajouta-t-il d'un ton résolu. C'est l'histoire la plus invraisemblable que j'ai jamais entendue mais, si vous avez deviné juste, quelqu'un risque de découvrir votre véritable identité. Vous ne pouvez pas retourner chez Harry, c'est trop dangereux.

Il fit volte-face et la dévisagea.

— Autre chose. Pourquoi diable ne m'avez-vous pas parlé de cette histoire dès votre arrivée ?

— Attendez une minute ! La deuxième fois que je vous ai vu, c'était à la ferme. Sally m'a dit que vous y veniez régulièrement. Comment pouvais-je être certaine que vous n'étiez pas mêlé à cette affaire ?

— Je suis un policier, Lorena, soupira-t-il, agacé. Et comme je vous l'ai dit le premier jour, je suis un *vrai* flic.

Elle se leva et le regarda droit dans les yeux.

— Parce que les flics ripoux, ça n'existe pas dans les Everglades ?

Il s'avança vers elle, brusquement furieux, et la prit par les épaules, comme pour la secouer. Mâchoire crispée, il l'agrippa convulsivement, luttant contre la rage froide qui s'était emparée de lui, et contre la peur qu'il lui arrive malheur. Il finit par dire :

— Mais depuis, vous avez appris à me connaître, et vous avez dû vous rendre compte que je n'étais pas corrompu !

Elle respirait précipitamment, ses beaux yeux fixés sur lui. Elle ouvrit la bouche, prête à parler, mais aucun son n'en sortit. Elle se passa la langue sur les lèvres, secoua la tête d'un air éperdu et, à sa

grande surprise, posa son front sur son épaule.

Il l'enveloppa de ses bras et demeura immobile, incapable de bouger. Il sentait la douce pression de son corps contre le sien, et ce contact faisait naître en lui une vague d'émotions contradictoires qui le submergea comme un raz de marée. Il mourait d'envie de coller son poing dans la figure de l'ordure qui n'hésitait pas à tuer de sang-froid et à mettre la vie des populations en danger. Or il était un officier de police assermenté, chargé de faire respecter la loi. Il devait donc agir dans les règles et découvrir la vérité plutôt que de se comporter comme un fou furieux.

Mais il était aussi un homme, tout simplement.

Et Lorena était là, dans ses bras. Dès la première minute où il avait posé le regard sur elle et entendu le son mélodieux de sa voix, le charme magique avait opéré. Elle avait déclenché en lui une vague de désir incontrôlable et des sentiments très divers : irritation, agacement et émerveillement. Elle savait être à l'écoute des autres et devenir tout feu tout flamme quand elle était en colère.

Ce n'était pas le moment qu'il perde son sang-froid.

Il l'avait littéralement enlevée à Hugh. A l'heure qu'il est, celui-ci, furieux et vexé, devait raconter l'incident à qui voulait l'entendre.

Et à la ferme, les soupçons risquaient de peser sur elle...

— Lorena, vous ne pouvez pas retourner là-bas, répéta-t-il, soulevant son menton et caressant de son pouce la peau veloutée de sa joue.

Leurs regards se croisèrent, et il sentit les doigts de la jeune femme descendre le long de son dos, en une caresse légère.

— Si, je *dois* rentrer, murmura-t-elle.

— Non, répliqua-t-il, posant ses lèvres sur les siennes.

Elle ne protesta pas et répondit avec ferveur à son baiser.

Son corps épousant le sien, elle se lova dans ses bras. Il sentait ses doigts fins fourrager dans ses cheveux... Sa bouche avait le goût de menthe et déclenchait en lui un véritable incendie...

Ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— Je dois..., commença-t-elle, mais elle ne put achever sa phrase.

De nouveau, ils s'enlaçaient passionnément, les mains de Lorena se faisant plus insistantes sur ses hanches et ses fesses, comme pour l'attirer plus près d'elle.

Il caressa enfin son visage, ainsi qu'il en avait rêvé, découvrant la finesse de sa peau et la ligne pure de ses traits. Puis ses doigts glissèrent le long de sa gorge et descendirent jusqu'aux boutons de son chemisier, écartant le tissu et détachant son soutien-gorge pour libérer ses seins qu'il prit en coupe. Il la sentit se cambrer contre lui, laissant échapper un petit gémissement pendant que ses lèvres se posaient sur

sa poitrine et que sa langue se promenait sur sa peau tendre et soyeuse. D'une main fébrile, il continua de la dévêtir, découvrant davantage de chair offerte à ses caresses. Il sentit les doigts de Lorena sur sa ceinture et se rendit compte qu'il portait toujours son revolver. Il se détacha légèrement de la jeune femme, le temps de poser son arme, puis l'attira de nouveau avec avidité, indifférent au reste du monde et heureux de constater que son désir était à l'unisson du sien.

Sa jupe et son soutien-gorge en dentelle tombèrent sur le sol, dévoilant un corps de rêve. Ses mains épousaient la courbe de son dos et de ses reins pendant que ses lèvres se posaient au creux de son cou et, de nouveau, plus bas, sur sa poitrine. Il percevait les battements affolés de son cœur, et c'était une sensation délicieuse et aphrodisiaque. Elle s'offrait à lui tout entière, douce, chaude, vibrante et si sensuelle. Et elle répondait à ses caresses avec une ardeur qui le comblait. Ses lèvres, posées sur son épaule, le caressaient et le mordaient tour à tour, décuplant son désir. Quand ses mains douces et habiles tentèrent de défaire la ceinture de son pantalon, il réalisa soudain que, malgré l'isolement de sa maison, un rôdeur pouvait plonger un regard indiscret à travers les panneaux vitrés.

Il la prit dans ses bras, sans s'occuper des vêtements éparpillés sur le sol, et l'emporta dans sa chambre. Elle s'accrocha à son cou, son regard rivé au sien, éblouissant, changeant, fascinant et poignant. Puis elle lui écarta une mèche de cheveux et caressa son visage, de la même façon qu'il avait tendrement exploré le sien quelques minutes auparavant.

La nuit tombait sur les Everglades, éclaboussant l'horizon de pourpre et d'or. La lumière du soir éclairait faiblement la pièce tandis qu'ils se jetaient à corps perdu sur le lit, dans un tendre et fougueux assaut de chair nue. Jesse se serait plutôt fait tuer que d'avoir à lâcher le corps de Lorena. La moindre nuance de sa peau l'émouvait et l'excitait. Il explorait chaque parcelle de son corps, s'émerveillant de la fermeté de son ventre, la longueur de ses jambes, la plénitude de ses seins. Et les soupirs et gémissements de plaisir qui s'échappaient de ses lèvres, tel le chant d'une sirène, ne faisaient qu'attiser son désir. En retour, ses mains s'attardaient sur lui, le caressant sans retenue, légères et provocantes, faisant battre son cœur en une danse affolée et bouillonner son sang dans ses veines, tel un torrent de lave.

La tension était insupportable, et pourtant cette angoisse lui paraissait douce, comme si ce moment ne se reproduirait plus jamais et qu'il devait le savourer pleinement. Il souffrait mille morts mais refusait de mettre fin à son délicieux tourment, ses mains et ses lèvres parcourant inlassablement le corps offert de Lorena, à la fois caressantes, excitantes, avides, et exigeantes. Il se positionna au-dessus d'elle et prit sa bouche avec passion, sa langue se mêlant à la sienne,

l'explorant d'abord avec douceur puis avec une ardeur proche de l'emportement. Il se laissa glisser le long de son corps, prenant délicatement ses seins dans la paume de ses mains pendant que sa bouche taquinait les mamelons durcis, puis il continua son voyage initiatique, sa langue caressant son ventre satiné et suivant la courbe de sa cuisse jusqu'à son genou avant de venir fouiller avec gourmandise les plis humides de sa féminité.

Au comble du bonheur, il la sentit vibrer sous ses caresses. Elle s'agrippa à ses cheveux, poussant des soupirs de plaisir, laissant échapper des gémissements de protestation ou, au contraire, l'encourageant à poursuivre. Sous ce déferlement de sensations exquises, elle se tordait contre lui et cambrait son corps pour aller à sa rencontre, pour l'attirer en elle. Prêt à exploser, il n'avait maintenant qu'une hâte : plonger dans sa chair onctueuse, mettant enfin un terme à cette torture délicieuse. Se dressant au-dessus d'elle, il la pénétra d'un coup de reins vigoureux, ses yeux rivés aux siens, son corps et son âme à l'unisson, dans un même besoin de se l'appropriier tout entière. Dehors, dans le soleil couchant, le monde explosait dans un feu d'artifice de couleurs où dominaient le rouge et l'or. Tout son être, en harmonie avec la nature flamboyante, brûlait d'une ardeur intense. Il se mit à chalouper au-dessus de Lorena, et elle l'accompagna en ondulant du bassin, dans un déhanchement aussi doux qu'érotique. La fièvre s'empara d'eux, et la cadence de leur union s'accéléra dans un crescendo sensuel et désespéré. Tous deux respiraient de façon saccadée, leurs cœurs battaient la chamade. Jesse crut qu'il allait exploser. De la lave incandescente semblait couler dans ses veines, et il se retint jusqu'au moment où elle laissa échapper une plainte lancinante quand l'extase la balaya. Alors seulement il s'abandonna à son tour aux ondes de jouissance qui se propageaient dans tout son corps, avec une violence inouïe.

Puis il roula sur le côté. Le grondement dans sa poitrine se calma peu à peu, son pouls redevint normal et sa respiration reprit son rythme habituel. Entre-temps, les couleurs du soleil couchant avaient perdu de leur splendeur, et l'obscurité mauve envahissait la pièce. Lorena se lova contre lui, apaisée et comblée. Il lui caressa les cheveux, émerveillé et encore un peu surpris de tant de bonheur, mais sa voix résonna avec une étrange dureté quand il s'adressa à elle.

— Tu ne peux pas retourner à la ferme.

Le charme était rompu. Elle s'écarta aussitôt de lui.

— Pourtant, il le faut.

— Non.

— Jesse...

— Chut !

— Je dois y retourner, et vite.

— Pas maintenant.

— Les autres doivent savoir que je suis avec toi.

— Il est encore tôt.

— Mais...

— Chut !

— Jesse, de quel côté es-tu ? Avec moi ou contre moi ?

Il ne répondit pas, fasciné par les reflets dorés de sa chevelure répandue sur les draps, dans la lumière déclinante. La sentant contractée, il caressa tendrement ses cheveux et ses sourcils. Puis il embrassa son front et ses lèvres.

Et tout recommença mais, cette fois, quand l'extase les balaya dans l'apothéose finale, il faisait nuit noire.

Ils ne parlèrent pas et restèrent blottis dans les bras l'un de l'autre, la tête de Lorena posée sur sa poitrine, et leurs jambes emmêlées. Elle finit par s'écarter de lui, se leva et trouva la salle de bains.

Il la rejoignit sous le jet d'eau chaude et ne put s'empêcher d'explorer de nouveau son corps, savourant la douceur de sa peau et léchant les gouttelettes qui perlaient sur sa chair.

Frémissante de plaisir sous ses mains exigeantes, elle promena à son tour sa langue sur sa peau humide et caressa son corps souple et musclé, exacerbant tous ses sens par ce doux attouchement.

Finalement, ils réussirent à prendre une vraie douche. Les lumières allumées, ils cherchèrent en silence leurs vêtements épars. Puis Jesse, une tasse de café à la main, déclara fermement :

— Tu ne peux pas retourner là-bas.

A ces mots, elle se raidit, plus déterminée que jamais. Lissant en arrière une mèche de cheveux humides, elle lui lança froidement :

— Si tu es de mon côté, tu seras en mesure de m'aider et de me protéger. Mais quelle que soit ta décision, j'ai bien l'intention de rentrer à la ferme.

— Je pourrais te mettre en état d'arrestation !

Elle releva le menton, d'un air de défi.

— Vraiment ? Et pour quel motif ?

Il la dévisagea, la mâchoire crispée.

— Je pourrais dire à Harry que tes agissements sont suspects et que tu me parais dangereuse.

Puis il leva les mains, dans un geste d'impuissance.

— Lorena, ta présence ici est une pure folie. Tu me dis que ton père a été assassiné. Comme tu le sais, un couple innocent a été abattu de sang-froid, et un homme a été dévoré par un alligator. Quant au soi-disant accident de Roger, j'ai des doutes. La personne qui tire les ficelles est impitoyable, et si jamais elle se trouve à la ferme, tu cours un grave danger en y retournant.

Nullement impressionnée, Lorena se campa face à lui, les mains sur les hanches, ses yeux lançant des éclairs.

— Parce que je suis une femme, tu te figures que je ne suis pas capable de me défendre ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais je ne veux pas que tu retournes là-bas, c'est trop risqué.

— Dans ces conditions, tu ne mettras jamais la main sur les assassins !

Il la regardait fixement, sentant de nouveau la colère monter en lui.

— J'ai besoin de retourner à la ferme, et le plus tôt possible, décréta-t-elle sur un ton qui n'admettait pas la moindre contradiction.

Il secoua la tête, se sentant désarmé face à son entêtement.

— Tu joues avec le feu, Lorena. Tu as mis les pieds dans un nid de vipères, et tu n'as rien trouvé de mieux à faire qu'à les provoquer.

— Que veux-tu dire ?

— Oh, voyons, ne fais pas l'innocente ! Depuis le début, tu flirtes de façon éhontée avec Michael, Jack et Hugh.

— C'était une simple promenade en bateau. Quel mal y a-t-il à cela ? se défendit-elle sur un ton qui manquait de conviction.

Il la dévisagea, à la fois impuissant et furieux, sachant qu'elle avait raison sur un point : il n'avait aucune preuve.

Dans ces conditions, que devait-il faire ? Attendre qu'un autre événement dramatique se produise, et espérer qu'il arriverait à temps pour la sauver ? Trouver un motif valable pour obtenir un mandat de perquisition, unique moyen de pénétrer en toute légalité dans la ferme de Harry et de la fouiller de fond en comble ?

— Tu es le seul à avoir eu des soupçons à mon égard, lui rappela-t-elle. Par ailleurs, je possède un permis de port d'armes et un revolver, et je sais m'en servir.

— Parfait. Je suppose que tu circules armée toute la journée ? Tu glisses ton holster sous ta blouse d'infirmière ?

Elle laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Parce que tu te figures que l'on va s'en prendre à moi devant une douzaine de témoins ?

— Deux jours, lâcha-t-il.

— Comment ?

— Je te donne deux jours, pas un de plus. Et tu dois me jurer que tu n'iras nulle part, seule, avec l'un de ces trois hommes. La nuit, tu t'enfermeras à double tour dans ta chambre et, le matin, tu te rendras sans traîner sur ton lieu de travail.

— Il faut que je pénètre de nouveau dans le laboratoire de Michael.

— Non ! Tu le feras quand je serai là.

Elle inclina la tête de côté, l'air méfiant.

— Ah oui ? Et de quelle façon ?

— C'est facile. Je viens souvent faire un tour à la ferme.

Elle hésita.

— Jesse...

— C'est à prendre ou à laisser.

Il la contempla avec irritation.

— Et tu as intérêt à suivre mes instructions à la lettre ! D'autant que, dès demain matin, je serai très occupé avec l'organisation de la battue pour retrouver tes alligators génétiquement modifiés. En supposant qu'ils existent. On doit absolument les capturer et les abattre. Dieu sait combien de personnes mourraient si une race de superalligators mangeurs d'hommes se mettait à proliférer dans le marécage.

— Deux jours, c'est d'accord, dit-elle doucement. Mais, Jesse... Tu comprends que j'ai raison d'agir ainsi, n'est-ce pas ? Je dois connaître la vérité et découvrir comment les assassins s'y sont pris pour modifier le métabolisme de ces alligators, et combien ils en ont relâché dans la nature.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'une preuve suffisante pour obtenir un mandat de perquisition. Rien de plus.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Il faut vraiment que j'y aille maintenant, murmura-t-elle.

— Accorde-moi une minute. Je dois récupérer quelques bricoles.

— Pourquoi ?

— Pour demain matin.

— Tu ne peux pas rester là-bas ! protesta-t-elle.

— Bien sûr que si.

— Ça se saura ! On va finir par avoir des soupçons si tu passes trop de temps à la ferme.

— Personne ne s'en apercevra.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

Il grimaça un sourire.

— Cette nuit, tu vas me laisser entrer dans ta chambre.

Elle le dévisagea, interloquée.

— Jesse, je te le répète, je sais me servir d'un revolver.

— Ma femme aussi savait s'en servir, répliqua-t-il doucement avant de tourner les talons.

Quand ils arrivèrent aux abords de la ferme en *airboat*, ils aperçurent Harry qui se tenait sur la rive, anxieux et énervé.

— Qu'est-ce que vous fabriquez tous les deux à une heure aussi tardive ? s'écria-t-il.

Jesse prit le temps d'amarrer l'*airboat* et d'aider Lorena à mettre pied à terre avant de répondre, très calme :

— Nous avons un problème à résoudre.

— Et seriez-vous assez aimables pour me dire de quoi il s'agit ? riposta Harry.

— Une plainte a été déposée contre la ferme. Mais ne vous inquiétez pas, elle a été retirée.

— Ça veut dire quoi « ne vous inquiétez pas » ? explosa-t-il. Je suis encore le patron ici, oui ou non ?

— Un enfant a déclaré avoir été mordu par un bébé alligator. En réalité, c'était la faute du gamin. Il avait tenté de le voler, expliqua Jesse.

— Voler un de mes bébés ! s'exclama Harry, au comble de la fureur. Voler un de mes bébés !

— Oui. Et c'est pourquoi les parents ont retiré leur plainte. Mais j'avais besoin du témoignage de Lorena. Ne vous en faites pas, Harry. Je me doutais bien qu'il s'agissait d'un incident mineur. Sinon, je vous aurais averti aussitôt.

— Les parents auraient pu me coller un procès sur le dos, protesta Harry, toujours aussi indigné. C'est moi, le patron, que diable ! Et je tiens à être informé de tout ce qui se passe ici !

— Du calme, Harry ! La plainte a été retirée, et Lorena m'a dit tout ce que je voulais savoir. Il n'y a aucune raison de vous mettre martel en tête.

Harry dévisagea Lorena un instant, l'air sévère. Avait-il des soupçons à son égard ? s'inquiéta-t-elle. Peut-être. Mais pour l'instant, il semblait plutôt furieux de ne pas avoir été tenu au courant de l'incident. Et surtout, il était très remonté contre Jesse.

— Vous ne faites pas votre boulot correctement, Jesse Crane, reprit-il. Vous outrepassiez vos droits en agissant dans mon dos, en enlevant mon infirmière...

Jesse se raidit et lança à Harry un regard noir.

— Harry, un couple de braves gens vient d'être abattu, un membre de notre communauté a été tué par un alligator, et un de vos gardes est hospitalisé, entre la vie et la mort. Alors, laissez tomber !

Visiblement conscient d'être allé trop loin, Harry se radoucit aussitôt.

— Je... euh... je viens de prendre des nouvelles de Roger, justement. Il est toujours dans le coma, dit-il d'un ton bourru. Et vous, vous avez du nouveau à propos des meurtres ?

— Non, répondit Jesse froidement. Et je ne sais rien de plus sur Billy Ray. Mais nous allons organiser une battue demain soir à partir de 18 heures. Mes hommes coordonneront les opérations avec l'organisme chargé de la protection de la faune sauvage. C'est lui qui nous a donné les autorisations nécessaires. J'aurai besoin de Jack Pine et de Hugh. Comme vous le savez, on a affaire à un alligator mangeur d'hommes, et on doit absolument l'abattre.

— Et maintenant, vous voulez enlever mes soigneurs ! C'est le bouquet ! s'écria Harry, manquant s'étouffer de rage. Il n'en est pas question ! Je dirige une entreprise, pas une œuvre de bienfaisance !

— Cela ne vous empêchera pas de travailler demain. Vos soigneurs ne quitteront leur poste qu'à 18 heures.

— Bon sang, Jesse...

— Vous croyez que les touristes continueront d'affluer dans les Everglades si cet alligator attaque d'autres personnes ? demanda Jesse. Ulcéré, Harry leva les mains au ciel.

— Et vous aurez aussi besoin de mon infirmière ?

— Non, rassurez-vous, répondit Jesse, s'efforçant à grand-peine de garder son calme.

— Bon. Vous voulez venir dîner ? marmonna Harry, visiblement désireux de changer de sujet.

— S'il reste quelque chose à manger, pourquoi pas ?

Harry émit un grognement en guise de réponse, et ils se dirigèrent tous les trois vers le bâtiment principal. Sur leur passage, les alligators se mirent à mugir dans leurs bassins.

Quand ils arrivèrent à proximité de la cafétéria, Harry prit brusquement congé.

— Allez-y sans moi. J'ai déjà mangé.

Lorena le remercia et précéda Jesse dans la salle de restaurant.

Sally était assise à une table en compagnie de Jack et de Hugh.

Ce dernier se leva dès qu'il les aperçut.

— Vous en avez mis du temps, constata-t-il d'un ton ironique.

— J'avais plusieurs points à éclaircir, répondit Jesse.

Sally posa une main sur son bras.

— Jesse, comment ça va ? demanda-t-elle, sincèrement préoccupée.

Il la dévisagea, fronçant les sourcils.

— Je suis inquiet, dit-il sèchement. On le serait à moins.

Jack haussa les épaules.

— Jesse, il se peut qu'un gros alligator traîne dans le coin, mais sois réaliste. Billy Ray était un ivrogne. Il a dû tomber à l'eau, se noyer et, *alors seulement*, il a été dévoré par ce monstre. Tu ne crois pas que tu t'alarmes à tort ? Tu risques de semer la panique parmi les touristes, et ce sera le sauve-qui-peut général.

— Je n'ai pas l'intention de faire fuir qui que ce soit. Je veux simplement organiser une battue. Et protéger les gens du coin.

— Je m'occupe de votre repas, proposa gentiment Sally en décochant un sourire à Jesse puis à Lorena. Il est tard, et en cuisine, ils vont bientôt fermer. Je vais m'assurer que l'on peut vous préparer quelque chose.

— Merci, Sally, répondit Jesse en lui rendant son sourire.

Lorena se rappela soudain la façon dont Sally avait parlé de Jesse, l'autre nuit. « Bouleversé mais pas mort. » Elle demeura perplexe, l'espace d'un instant, réalisant qu'elle ne connaissait presque rien de lui. Cette soirée avait été si étrange, et leurs rapports intimes si imprévus, et pourtant c'était comme si, à son insu, elle attendait ce moment. Mais elle ignorait quelles étaient les relations entre Jesse et Sally avant qu'elle n'arrive. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il était veuf, et que sa défunte épouse savait manier une arme, ce qui n'avait rien de rassurant.

— Harry n'est pas d'accord avec cette battue ? demanda Hugh.

Jesse se contenta de hausser les épaules.

— Il n'y a que son chiffre d'affaires qui l'intéresse, riposta Jack. Il se fiche même éperdument des recherches de Michael. Tout ce qu'il veut, c'est attirer toujours plus de touristes, élever des alligators et vendre au meilleur prix leur viande et leur cuir.

— Oui, mais si on capture le monstre qui a tué Billy Ray, il voudra sûrement le récupérer pour l'exposer dans son musée, fit remarquer Sally qui les avait rejoints.

Une des serveuses la suivait, portant deux assiettes dont Lorena ne parvint pas à identifier le contenu.

— Jesse ne le lui donnera pas, hein, Jesse ? intervint Jack.

— Pourquoi pas ? répondit celui-ci.

— Parce qu'il revient de droit au village, aux Miccosukees, affirma Jack, catégorique.

— Encore faut-il l'attraper, précisa Jesse.

— Hé ! Tu ne vas pas changer d'avis et te contenter de le relâcher ailleurs, au fin fond des Everglades, comme s'il s'agissait d'un prédateur tout ce qu'il y a de plus normal ?

— Non, il est trop dangereux. Il faut l'abattre. En tout cas, j'aimerais être sûr d'une chose.

— Laquelle ? demanda Sally.

— Qu'il soit le *seul et unique* alligator de ce genre.

— Quant à moi, il y a une chose qui me turlupine, intervint Jack.

— Quoi donc ? s'enquit Lorena.

Il la regarda fixement un instant sans répondre, et la jeune femme crut lire une hésitation dans ses yeux.

— D'où peut bien sortir un monstre aussi vicieux ? laissa-t-il enfin tomber.

Le silence se fit autour de la table, et Lorena plongea le nez dans son assiette.

La remarque de Jack avait jeté un froid, et la conversation changea rapidement de sujet.

Jack fut le premier à prendre congé, suivi de près par Hugh. Quant à Sally, elle ne semblait pas décidée à partir.

Jesse finit par se lever, laissant les deux femmes en tête à tête.

— Mesdames, j'ai du travail qui m'attend. Je vous souhaite une bonne nuit.

Sally le regarda s'éloigner, un mince sourire aux lèvres, puis elle s'éclaircit la gorge, et se retourna vers Lorena, les yeux brillants.

— Eh bien, je vois que vous commencez à apprécier notre... faune locale.

Lorena ignore sa remarque perfide.

— Qu'est-il arrivé à sa femme ? demanda-t-elle.

Sally ne se fit pas prier pour lui raconter toute l'histoire.

— Elle était flic, comme lui. Un soir, une prostituée droguée qu'elle tentait d'aider à s'en sortir est montée à l'arrière de sa voiture et, sur l'ordre de son souteneur, lui a tiré une balle dans la tête.

Horriifiée, Lorena ne sut que dire.

— Croyez-moi, c'était une femme exceptionnelle ! poursuivit-elle. Une riche héritière, bien décidée à rendre le monde meilleur en faisant respecter la loi.

Puis elle observa Lorena avec attention quelques instants.

— Inutile de vous faire des idées, ma belle. Il ne se remariera jamais.

Lorena se força à sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je veux l'épouser ? Je le

connais à peine !

— Que vous dites !

Irritée par le tour que prenait la conversation, Lorena se leva, bien décidée à mettre un terme à ces indiscretions.

— Je vous le répète, je le connais à peine. Merci de vous être occupée de notre repas.

— Il n'y a qu'une chose, et une seule, qui l'intéresse, insista Sally. Alors, si vous voulez jouer à ce petit jeu, conduisez-vous comme une grande fille.

— Merci du conseil, répondit Lorena d'un ton léger. Bonne nuit.

Comme elle s'éloignait, Sally s'écria :

— Soyez prudente !

Lorena fit volte-face.

— Pourquoi ?

— En voilà une question ! s'exclama Sally en riant. Le vieux Billy Ray a été croqué par un alligator, et Roger... Ce qui prouve, s'il en était besoin, qu'il faut se méfier de ces créatures. Croyez-moi, je vais suivre mon propre conseil à la lettre.

— Vous semblez suggérer que Roger a été poussé ?

— Grands dieux, non ! Il a dû entendre quelque chose et il s'est un peu trop penché par-dessus le parapet.

— Alors, d'après vous, il est tombé tout seul dans la fosse ?

— Bien sûr ! Il n'a pas été poussé, voyons ! Qui aurait pu faire une chose pareille ? protesta Sally, choquée.

— Pourtant vous venez de me recommander d'être prudente ! répliqua Lorena d'un ton amusé.

Puis elle lui décocha son plus beau sourire et se dirigea vers la sortie.

En chemin, elle s'arrêta à la porte du laboratoire de Michael Preston et commença à tourner la poignée. Soudain, elle entendit sa voix à l'intérieur et s'arrêta net, tendant l'oreille. Peut-être était-il en communication téléphonique. Il parlait d'une voix basse mais intense.

Elle s'efforça de comprendre ce qu'il disait mais ne distingua que deux mots : « géant » et « chasse ». Il n'y avait là rien de suspect. A l'heure actuelle, tout le monde savait que Billy Ray avait été tué par un gros alligator et qu'une battue allait être organisée pour capturer et abattre le monstre.

Pourtant, elle resta immobile, l'oreille aux aguets, jusqu'au moment où elle perçut des bruits de pas dans le corridor. Pestant contre l'intrus qui l'interrompait si mal à propos, elle se hâta vers sa chambre.

Jesse reprit son *airboat* pour retourner au poste de police et faire le point avec ses collègues.

Brenda Hardy assurait la permanence tout en s'occupant de la paperasse. Elle vint s'asseoir sur le bord de son bureau.

— On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a autre chose derrière cette histoire d'alligator. Billy Ray avait son fusil avec lui et il était capable de s'en servir, même ivre. Je suis sûre que, tous les deux, nous pensons la même chose. Tous ces incidents en même temps, ce n'est pas une simple coïncidence.

Jesse acquiesça d'un signe de tête puis s'excusa auprès de Brenda quand son portable sonna.

— Salut, Jesse !

— Julie ! Tu vas bien ?

— Oui, si on veut. Figure-toi que ce soir, je suis allée au casino et j'ai joué au bingo. J'ai acheté des tas de cartes. Au moins, on ne réfléchit à rien quand on doit cocher des centaines de cases à toute vitesse.

— C'est bien, Julie. Tu as raison de te changer les idées.

— Oui, je sais. Jesse, j'ai quelque chose à te dire. Avant de me rendre au casino, je suis allée jusqu'à la maison de mes parents et... j'ai fait demi-tour aussi vite que j'ai pu. Je ne suis pas entrée. Je ne suis même pas descendue de voiture. Mais j'ai vu les lumières... Celles dont ma mère m'avait parlé. Je comprends maintenant pourquoi elle pensait que les extraterrestres étaient en train de débarquer. La façon dont ces lumières semblaient provenir à la fois du marécage et du ciel... C'était hallucinant ! J'en ai encore la chair de poule.

— Julie, tu ne dois pas retourner là-bas. Reste au casino, joue au bingo, aux machines à sous, ou bien enferme-toi à double tour dans ta chambre d'hôtel, mais, je t'en supplie, ne retourne pas chez tes parents ! Et ne dis à personne que tu y es allée. Tu m'as bien compris ?

— Entendu, Jesse. J'ai pensé qu'il fallait que tu le saches.

— Tu as bien fait de m'appeler. Mais surtout, prends garde à toi et ne commets pas d'imprudence.

— D'accord, Jesse. J'ai sans doute éprouvé le besoin de retourner là-bas pour... pour réaliser vraiment ce qui s'était passé. Mais je ne recommencerai pas.

— Tu me le promets ?

— Oui, je te le jure.

Alors que Jesse raccrochait, Georges Osceola fit irruption dans la pièce.

— Jesse, tu ne vas pas du tout aimer ce que j'ai à te dire.

— Quoi donc ?

— Le Dr Thiessen vient juste d'appeler.

— Et ?

— Il est repassé à son bureau ce soir pour récupérer ses notes. Il comptait envoyer le spécimen et les échantillons au labo du FBI.

— Et ?

— En arrivant, il a trouvé son gardien de nuit inanimé dans le chenil.

— Laisse-moi deviner. La patte d'alligator ainsi que les échantillons de tissus et de sang ont disparu ? suggéra Jesse.

Georges acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai rendez-vous là-bas avec les gars de la police du comté.

— Je dois m'absenter, précisa Jesse. Mais je vous rejoindrai dès que j'aurai fini.

Il s'engouffra dans sa voiture et emprunta la Tamiami Trail, ne ralentissant qu'à proximité de la maison des parents de Julie. Il éteignit ses phares avant de tourner dans l'allée, conscient des risques qu'il prenait, compte tenu de la configuration du terrain.

Il se gara sur la berge qui longeait la propriété. Le cordon de sécurité pendait mollement autour de la maison et de l'endroit où Maria avait été tuée. L'endroit semblait désert et à l'abandon.

Il attendit en vain dans sa voiture pendant une vingtaine de minutes. Les lumières que Julie avait vues ne réapparurent pas. Demain soir, si Lars n'avait pas d'hommes disponibles, il enverrait un de ses gars ou viendrait lui-même pour surveiller le coin. Il viendrait tous les jours s'il le fallait, mais il en aurait le cœur net.

Il descendit de voiture, alluma sa grosse lampe torche et se dirigea vers le canal. En arrivant à proximité de la zone humide, domaine de l'herbe-scie, qui bordait le hammock et descendait en pente douce vers l'eau, il s'aperçut que les hautes herbes, aussi coupantes que des lames de rasoir, étaient aplaties. Un *airboat* avait de nouveau stationné ici. Récemment. Il regarda autour de lui mais ne trouva rien d'autre de suspect.

En remontant dans son véhicule, malgré l'heure tardive, il passa un coup de fil à Lars. Celui-ci était déjà au courant du cambriolage chez le vétérinaire et se rendait justement sur les lieux.

Quand Jesse arriva chez le Dr Thiessen, les spécialistes de l'identité judiciaire passaient l'endroit au peigne fin, les uns armés de pinceaux et de poudre pour relever les empreintes digitales, les autres cherchant des empreintes de pas et de pneus, en quête du moindre indice.

Le vétérinaire se trouvait en compagnie de Lars et de plusieurs agents de la police du comté, apparemment les premiers arrivés sur les

lieux. En apercevant Jesse, il secoua la tête, l'air confus.

— Jesse, je suis vraiment désolé. J'avais préparé mes échantillons et je comptais les étudier moi-même. J'aurais mieux fait de les envoyer directement au labo du FBI.

Jesse posa une main sur son épaule.

— Ce n'est pas votre faute, Doc. Vous ne pouviez pas prévoir ce qui est arrivé. Et Jim, votre gardien de nuit ? A-t-il vu quelque chose ?

— Il est là-bas, précisa Lars en pointant le doigt dans sa direction. Va le voir. Je lui ai déjà parlé.

Jim Hidalgo était né d'un père péruvien et d'une mère miccosukee. Jesse et lui étaient cousins éloignés. Ils échangèrent une poignée de main, et Jim grimaça un sourire.

— Jesse, je n'ai rien vu venir. Dans le chenil, on héberge quelques chiens appartenant à des personnes en vacances. J'ai entendu des aboiements et je suis allé vérifier. C'était un petit basset qui faisait un raffut de tous les diables. Je me suis approché de lui et... c'est la dernière chose dont je me souviens. Quand j'ai ouvert les yeux, le Dr Thiessen était penché sur moi et prenait mon pouls.

Jim avait une bosse grosse comme un œuf de pigeon sur l'arrière du crâne. En la voyant, Jesse siffla doucement.

— Tu as de la chance d'être encore en vie !

— Les secouristes insistent pour me conduire à l'hôpital.

— Avec une bosse pareille, c'est plus prudent. Tu y resteras en observation au moins pour cette nuit.

Jim soupira.

— Entendu.

Jesse retourna auprès de Lars qui l'attendait. Il lui parla du coup de fil de Julie et de sa visite sur le lieu du crime.

— Un de mes hommes se trouvait sur place la nuit dernière, soupira Lars. Mais le département est tellement étendu que je manque parfois d'effectifs. Néanmoins, je m'arrangerai pour organiser un tour de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. A part ça, rien de nouveau ? Tu as trouvé ton fameux alligator ?

— Non, pas encore. On organise une chasse demain soir.

Il ajouta après une hésitation :

— On tient peut-être une piste.

— Laquelle ?

— Je préfère que quelqu'un d'autre te l'explique.

— Tu sais quelque chose, Jesse ? demanda Abe, qui venait de les rejoindre. Dans ce cas...

— Moi, je sais quelque chose ? Voyons, laisse-moi réfléchir... Un couple est assassiné, et on découvre une patte d'alligator sur le lieu du crime. Un homme est attaqué et tué par un alligator. Un agent de sécurité tombe, ou est poussé, dans une fosse d'alligator. Et

maintenant, le gardien de nuit du Dr Thiessen est assommé, et la patte d'alligator ainsi que les échantillons ont disparu. Bon sang ! Tu es toujours convaincu qu'il n'y a aucun rapport entre ces différentes affaires ? Est-ce que le mot « alligator » te dit quelque chose ?

— Va au diable, Jesse ! gronda Abe. Tu as dit que tu étais sur une piste, et je veux savoir laquelle. Bon sang, je fais partie de la criminelle, et les assassins que je traque sont des êtres humains, pas des alligators ! Libre à toi d'organiser une battue si ça te chante, ce n'est pas mon problème !

— Pourtant, l'alligator est un prédateur naturel, Abe.

— Peut-être, mais j'aurai du mal à lui passer les menottes.

— Si un animal est entraîné pour tuer, cela fait de son entraîneur un meurtrier, n'est-ce pas ? insista Jesse.

— Je te répète, si tu es sur une piste...

Ignorant Abe, Jesse se tourna vers Lars.

— On pourrait se retrouver demain midi au restaurant miccosukee ? C'est moi qui t'invite.

— Entendu, nous y serons, répondit Abe à la place de Lars.

— Non, Abe, pas question d'y aller à plusieurs. Cette personne ne parlera pas si elle voit la criminelle débarquer au grand complet. Abe, sois raisonnable, laisse Lars s'en occuper.

— Qui est-ce ? demanda Abe, furibond. On pourrait la mettre en garde à vue.

— Ça t'avancerait à quoi ? s'exclama Jesse, irrité. Même si tu la cuisines, tu risques de la braquer et tu n'en tireras rien.

Lars posa une main apaisante sur l'épaule de Abe.

— Abe, tu es mon coéquipier, et tu sais que je ne te cache rien. Alors...

Abe et Jesse se dévisagèrent un instant en silence, aussi furieux l'un que l'autre.

— Bon sang, Abe ! s'exclama Jesse. Je ne demande pas à Lars de te dissimuler une information quelconque, et je n'essaie pas non plus de te cacher quoi que ce soit ! Tu sais bien que je fais tout mon possible pour arrêter les assassins des Hernandez. Mais tu n'es pas très diplomate, c'est le moins que l'on puisse dire. Alors il vaut mieux laisser Lars rencontrer cette personne. Il te tiendra au courant dès qu'il sortira du restaurant.

— Entendu, marmonna Abe à contrecœur.

— Je vais prendre congé de Jim, déclara brusquement Jesse. A demain, Lars.

Jim était allongé sur une civière, et les secouristes s'apprêtaient à l'emmener à l'hôpital.

— Dis-moi, Jim.

— Oui, Jesse ?

— Quand tu as entendu les aboiements du chien, tu es allé au chenil pour voir ce qui se passait. Tu as été frappé par derrière. Et tu ne te souviens de rien jusqu'au moment où tu as vu le Dr Thiessen penché sur toi ?

— En effet. Je suis désolé, c'est le trou noir.

— Bon, cela ne fait rien. Est-ce que Thiessen a l'habitude de venir ici la nuit ?

— Non, mais il voulait terminer le travail que tu lui avais confié, parce qu'il n'en avait pas eu le temps durant la journée. Il a été débordé, ces temps-ci. C'est un coup dur pour toi, hein ?

— Oui, comme tu dis.

Puis les secouristes indiquèrent à Jesse qu'il était temps de partir, et ils firent glisser la civière dans l'ambulance.

Jesse salua Jim et s'éloigna à grands pas, songeur.

* * *

Lorena aurait dû se sentir épuisée après une journée et une soirée aussi riches en émotions, mais elle était au comble de l'énervement. Elle ne parvenait pas à fixer son attention sur le programme de télévision, et elle finit par faire les cent pas dans sa chambre, les yeux rivés à sa montre.

Jesse avait dit qu'il viendrait la rejoindre. Mais à quelle heure ?

Mécontente d'elle-même, elle se rassit et tenta de nouveau de s'intéresser à l'émission. En vain. Elle regardait l'écran sans le voir et ne comprenait pas un traître mot de ce qui se disait.

Puis elle réalisa qu'elle était sur une chaîne en langue espagnole.

— Ma pauvre fille, tu ferais mieux de travailler !

Oui, elle ferait mieux de s'occuper d'une façon ou d'une autre, au lieu de se demander si Jesse allait vraiment venir.

Faire n'importe quoi pour ne plus se sentir sur des charbons ardents, l'angoisse chevillée au corps et au cœur.

Elle n'avait jamais pensé que sa mission serait facile, mais là, elle devait reconnaître que la situation la dépassait un peu. De plus, elle était venue ici avec un objectif bien précis, et elle n'avait pas progressé d'un pouce. Mais son arrivée avait coïncidé avec deux événements dramatiques : l'assassinat des Hernandez et la mort horrible de cet Indien, dévoré par un alligator alors qu'il connaissait le marécage comme sa poche. Pour bien faire, il lui aurait fallu davantage de temps pour gagner la confiance de ses interlocuteurs, quitte à aller jusqu'au flirt, si cela s'avérait nécessaire. Or Jesse ne lui avait laissé que deux jours.

Elle devait à tout prix aller inspecter le laboratoire de Michael.

Elle y trouverait les réponses qu'elle cherchait, elle en était convaincue. D'habitude, elle était organisée et méthodique, mais elle n'osait pas prendre de notes de peur que sa chambre ne soit fouillée et que l'on découvre la véritable raison de sa présence ici.

Elle prit une douche, plus pour entendre le ruissellement apaisant de l'eau et sentir le jet puissant sur sa peau, que par réel besoin. Puis elle enfila une nuisette en coton et s'allongea sur son lit.

Jesse était-il sérieux en disant qu'il viendrait la rejoindre ?

Allons ! Elle devait le chasser de ses pensées.

Elle s'efforça d'analyser les différentes informations qu'elle avait glanées dans les dossiers de Michael pour tenter d'y découvrir la vérité. Toutefois, elle ne trouva rien de concluant, aucune preuve formelle. Certes, il faisait des expériences sur des œufs d'alligators en modifiant notamment la température d'incubation qui déterminait le sexe de l'animal. Mais ce type de manipulations était monnaie courante. L'élevage reposait avant tout sur la biologie. Et ici, dans une ferme d'alligators, il paraissait logique de privilégier certaines caractéristiques par rapport à d'autres, comme le sexe et la taille, pour améliorer la qualité de la viande et du cuir.

En l'occurrence, ce n'était pas l'élevage sélectif qui avait contribué à créer le monstre qu'elle avait aperçu aujourd'hui, mais bien une formule à base de stéroïdes, comme celle que son père avait voulu détruire parce que jugée trop dangereuse. Pourtant, même si elle réussissait à pénétrer de nouveau dans le laboratoire de Michael Preston et qu'elle y découvre le véritable objet de ses travaux, comment parviendrait-elle à prouver qu'il avait volé la formule de son père ?

Deux jours. C'était le délai que Jesse lui avait donné.

Jesse...

Juste à cet instant, elle entendit un léger grattement à la porte. Elle jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre. Il était plus d'1 heure du matin. Elle sauta à bas du lit, le cœur battant la chamade, mécontente de se sentir aussi fébrile.

Elle perçut de nouveau le grattement, puis la voix de Jesse.

— Lorena, ouvre, s'il te plaît.

Ce qu'elle fit aussitôt.

— Tu as vu l'heure ?

Il referma avec précaution la porte derrière lui.

— Chut !

— Figure-toi que je dors la nuit. Je travaille demain et je dois me lever tôt. Je...

Il l'attira dans ses bras.

— Chut !

— Jesse, il faut que tu saches...

— Chut !

Une lueur d'amusement dansait dans son regard brûlant. Son étreinte avait quelque chose de possessif, et elle sentit qu'il prenait peu à peu une place dans son cœur, ce qui l'inquiéta quelque peu.

« Il est bouleversé mais pas mort. Il ne se remariera jamais. Il n'y a qu'une chose, et une seule, qui l'intéresse. Alors si vous voulez jouer à ce petit jeu, conduisez-vous comme une grande fille. »

Les sourcils froncés, il lui releva le menton pour la regarder dans les yeux.

— Que se passe-t-il, Lorena ? Il y a un problème ?

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut !

Puis elle se lova contre son torse puissant. Sa peau cuivrée était ferme et musclée, vibrante et bouillonnante de vie.

Qu'avait-elle à craindre ?

Il gémit doucement, l'enlaça plus étroitement et s'empara de ses lèvres ardentes et passionnées. Quand ils s'écartèrent l'un de l'autre, elle l'entendit soupirer contre son front et sentit la chaleur de son souffle.

— Lorena...

A tâtons, elle éteignit la lumière et répéta doucement :

— Chut !

Elle revint se blottir contre lui, oubliant l'heure tardive, et indifférente à tout ce qui n'était pas eux.

Lorsque son réveil sonna, lui rappelant brutalement qu'une nouvelle journée de travail commençait, Jesse était déjà parti.

A la ferme d'alligators, la journée semblait suivre son cours normal.

Lorena accueillait les touristes et les conduisait vers leur première destination, le laboratoire de Michael Preston.

Tout en encadrant un groupe d'enfants, elle tenta d'examiner de plus près les bébés alligators et les œufs à la coquille percée.

Ils avaient l'air normaux, pour autant qu'elle pût en juger. Elle regretta de ne pas s'être intéressée davantage aux travaux de son père quand elle en avait eu l'occasion, mais elle avait toujours ressenti une profonde aversion pour les alligators.

Sans doute à cause de leurs yeux, ces portes ouvertes sur la mort.

Deux autres groupes de touristes arrivèrent. Michael, égal à lui-même, s'efforçait vaillamment de susciter l'intérêt chez ses auditeurs, mais il semblait mal à l'aise. Du moins, c'est l'impression qu'elle ressentit, peut-être parce qu'elle savait qu'il aimait la recherche et détestait les touristes. Toutefois, il paraissait heureux de sa présence au laboratoire à chaque visite de groupe.

Heureux de constater qu'elle restait.

A 11 heures, son portable sonna. C'était Jesse.

— Je passerai te prendre pour déjeuner, dit-il.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir m'absenter pendant les heures de travail, lui fit-elle remarquer, amusée néanmoins par l'autorité dont il avait fait preuve en disant cela.

— Chacun a droit à sa pause-déjeuner. Mais rassure-toi, on ne s'éloignera pas beaucoup de la ferme.

Elle le rejoignit à midi, devant les grilles, où il l'attendait en uniforme.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Il lui décocha un grand sourire.

— Au restaurant.

— Parfait !

L'établissement se situait juste en face du village miccosukee. Elle était passée devant, le premier jour où elle se rendait à la ferme de

Harry, réalisa-t-elle.

Jesse lui lança un coup d'œil malicieux.

— Ne t'inquiète pas, je ne t'obligerai pas à manger de la viande d'alligator.

— J'espère bien !

Elle fit la grimace en apercevant Lars Garcia devant le restaurant.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle vivement.

— Je voudrais que tu lui répètes tout ce que tu m'as raconté à propos de ton père et de ses travaux.

— Mais tu m'as donné deux jours !

— La situation se complique. La clinique vétérinaire a été cambriolée la nuit dernière, et un autre homme a été agressé. Dieu merci, on a le crâne solide par chez nous. Il s'en est tiré avec une grosse bosse.

Malgré l'inquiétude qui se lisait sur le visage de Jesse, elle ne put s'empêcher d'être furieuse après lui. Elle n'avait pas eu le temps de découvrir quoi que ce soit à la ferme, et c'était donc sans l'ombre d'une preuve qu'elle allait devoir répéter son histoire à Lars. Quand ils pénétrèrent dans le restaurant, sa colère n'était pas retombée.

Comme à son habitude, Lars se montra poli et prévenant, parlant de choses et d'autres pendant qu'ils attendaient d'être servis. Puis, Jesse et lui discutèrent du prochain festival de musique organisé par la tribu miccosukee dans les Everglades.

— Chaque année, il remporte un franc succès. Les gens viennent de loin pour y assister, précisa Lars.

Quand ils furent servis, Lars se tourna vers elle, baissant la voix.

— D'après Jesse, il est important que je connaisse la vraie raison de votre présence ici.

— Je suis surprise que Jesse ne vous l'ait pas dit lui-même.

— J'ai besoin de l'entendre de votre bouche.

La mâchoire crispée, elle posa son hamburger dans son assiette et foudroya Jesse du regard. Puis elle répéta son histoire à Lars, lui faisant aussi part de ses craintes. Il l'écouta sans mot dire mais lança à Jesse plusieurs coups d'œil perplexes, comme s'il se trouvait plongé au cœur d'un roman de science-fiction. Quand elle eut achevé son récit, il soupira.

— A l'époque, la police a considéré que la mort de votre père était accidentelle, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je suis convaincue qu'il s'agit d'un meurtre.

— Il va être très difficile de le prouver.

— Peut-être pas, compte tenu des événements dramatiques qui ont eu lieu ici récemment.

A ces mots, Lars et Jesse échangèrent un regard rapide.

— Que contenait l'e-mail en provenance de la ferme d'alligator ? demanda Lars.

Elle haussa les épaules.

— C'était plutôt vague. L'expéditeur désirait en savoir davantage sur toutes les techniques permettant d'augmenter de façon significative la qualité de la viande et du cuir. Il suggérait qu'il était prêt à payer largement en échange de ces informations.

— Et qu'a répondu votre père ?

— Qu'il n'avait pas encore achevé ses travaux. Il expliquait aussi que la recherche était complexe et que les généticiens devaient se montrer très vigilants dès lors qu'il s'agissait de créer toute nouvelle forme de vie.

— Est-ce que d'autres fermes ont contacté votre père ?

— Oui.

— Alors, pourquoi vous focaliser sur celle de Harry ?

— Tous les autres e-mails comportaient le nom du destinataire. En revanche, le message en provenance de chez Harry n'était pas signé, et presque tous les employés utilisent la même adresse e-mail.

— On peut retrouver l'ordinateur, suggéra Lars.

— Et cela prouvera quoi ? demanda Lorena.

— On saura s'il se trouve au bureau, au laboratoire ou ailleurs.

— Preston pourrait être dans le coup, tu ne crois pas ? s'enquit Jesse.

— Il nous faut des preuves, tu le sais aussi bien que moi, remarqua Lars.

Il se tourna vers elle.

— Vous ne devez pas rester là-bas. C'est trop risqué.

Elle se raidit et lança un regard noir à Jesse.

— Je n'ai aucune raison de me sentir menacée. Je n'avais rien à voir avec les travaux de mon père.

— Personne n'est à l'abri du danger, répliqua Lars doucement.

Puis il se cala contre le dossier de sa chaise, s'essuya les lèvres et regarda Lorena avec gravité.

— Je vais me rendre chez le procureur pour tenter d'obtenir un mandat de perquisition. Mais, en attendant, il vaut mieux que vous ne retourniez pas à la ferme. Votre véritable nom peut être découvert par n'importe qui, y compris par notre meurtrier.

Lorena se pencha vivement vers lui et planta son regard dans le sien.

— Mon père est mort *assassiné*, et un couple vient d'être *assassiné*. Par ailleurs, il se peut que plusieurs alligators génétiquement modifiés rôdent dans les Everglades. Vous avez besoin de mon aide pour le

découvrir, expliqua-t-elle avec véhémence.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit lentement Lars, jetant un coup d'œil dubitatif à Jesse. Cette recherche est très récente. Or, il faut des années pour qu'un alligator atteigne une taille adulte. Comment se fait-il que celui-ci se soit développé aussi vite ?

Lorena secoua ses boucles blondes.

— Toute formule à base de stéroïdes accélère le taux de croissance des animaux, lui expliqua-t-elle. A titre de comparaison, si on prend le cas des adolescents, un régime alimentaire mieux adapté et riche en protéines les fera grandir plus vite et les rendra plus forts. De même, les culturistes développent leur musculature en recourant aux stéroïdes, c'est bien connu. Vous seriez surpris de voir les effets des produits chimiques sur le corps humain. C'est pourquoi il faut absolument découvrir combien de spécimens ont fait l'objet de manipulations génétiques, et qui en est l'auteur.

— On a besoin d'un mandat de perquisition, constata Lars.

— Vous pensez pouvoir l'obtenir ? demanda Lorena, inquiète.

Il haussa les épaules.

— Encore faut-il que j'aie des arguments solides, et que ma demande soit recevable. Bon, je ferais mieux d'y aller.

Il s'apprêtait à faire signe au serveur pour demander l'addition, mais Jesse lui saisit le bras.

— Hier, je t'ai dit que c'était moi qui invitais.

— Merci, Jesse. A bientôt.

Quand Lars se fut éloigné, Lorena se tourna vers Jesse.

— Tu m'avais donné deux jours !

— Lorena, que comptais-tu découvrir en un laps de temps aussi court ?

— Beaucoup plus de choses que tu ne crois !

— Serais-tu aussi diplômée en biochimie, par hasard ? ironisa-t-il.

Elle serra les dents, le dévisageant avec colère.

— Non, mais je sais ce que l'on a dérobé à mon père.

— Lorena, sois raisonnable. Tu seras bien avancée quand ces types t'auront descendue.

Elle se leva brusquement et quitta le restaurant sans se retourner, furieuse.

Une fois dehors, elle se dirigea tout droit vers la voiture et s'installa sur le siège passager. Jesse n'eut d'autre choix que de prendre place au volant. Mais il ne semblait pas décidé à la laisser retourner à la ferme.

Au lieu de reprendre la route du retour, il coupa en direction du village miccosukee, en face du restaurant. Elle lui jeta un coup d'œil

irrité.

— Tu as encore quelques minutes devant toi, la rassura-t-il. Je pensais que tu aimerais voir le village.

Il ne lui laissa pas le temps de refuser. Déjà, il descendait de voiture.

Elle pénétra à sa suite dans une boutique de souvenirs qui regorgeait d'objets artisanaux indiens de toute la région, notamment des vêtements très colorés, qui faisaient la renommée des Séminoles et des Miccosukees, des capteurs de rêve et autres posters, T-shirts, cartes postales, tambours, totems sculptés main et bijoux en perles. Ces derniers, uniques en leur genre, auraient pu retenir son attention, mais Jesse se dirigeait à grandes enjambées vers l'arrière de la boutique. L'entrée était payante. Toutefois il se contenta de décocher un grand sourire à la fille qui délivrait les tickets d'entrée et poursuivit son chemin. Lorena sourit à la fille d'un air embarrassé et le suivit.

A l'extérieur du magasin, se dressaient plusieurs *chickees* où des femmes tressaient des paniers aux formes élaborées, cousaient des vêtements aux tons éclatants ou confectionnaient des bijoux sous les yeux des touristes.

Fascinée par ce spectacle, Lorena se serait volontiers arrêtée, mais Jesse marchait d'un pas résolu vers une des immenses fosses où des alligators cohabitaient avec une colonie de tortues.

Elle se pencha à l'intérieur d'un enclos et constata que de nombreux reptiles étaient grands, voire très grands. Mais aucun d'entre eux n'excédait trois mètres.

— Jesse ! Quel bon vent t'amène ?

Un Indien aux cheveux de jais, et arborant un T-shirt vantant un célèbre orchestre rock, s'avança vers eux.

Jesse fit les présentations.

— Mike, voici Lorena Fortier. Elle travaille chez Harry.

L'homme l'examina en souriant.

— Bienvenue parmi nous.

— Je pensais qu'elle aimerait voir le village.

— Eh bien, vous pouvez visiter le musée, admirer les fosses d'alligators, assister à une démonstration de lutte à mains nues et suivre une petite conférence sur l'histoire de notre tribu.

— En fait, c'est l'heure de sa pause-déjeuner. Je voulais juste lui donner un aperçu des lieux. Et je désirais aussi m'assurer que tu avais pris connaissance de la note d'information que j'ai fait afficher.

— A propos de la battue de ce soir ? Oui, j'y serai, précisa Mike, l'air sombre. Certes, Billy Ray n'a pas toujours fait honneur à notre communauté, mais je ne souhaiterais pas une mort aussi horrible à mon pire ennemi.

— Bon, préviens les gars que l'on traque du gros gibier, mais vraiment très gros. Près de six mètres de long, peut-être même davantage.

Mike siffla doucement.

— On a beau connaître les risques, un homme averti en vaut deux.

— Alors, à ce soir. Et remercie de ma part tous ceux qui participeront à la battue.

Mike acquiesça.

— Entendu, à tout à l'heure.

Jesse tourna les talons et refit le chemin en sens inverse, sans un mot pour Lorena. Tout à l'heure, elle était en colère, mais maintenant c'était visiblement à son tour d'être furieux. Ils parvinrent à la voiture et, malgré son humeur massacante, il lui ouvrit la portière.

— C'est toi qui m'as trahie, lui rappela-t-elle.

Il lui lança un regard noir.

— J'essaie seulement de te sortir du guêpier où *tu* t'es fourrée ! Mais tu veux que je te dise ? Quand je pense à tous ces chimistes, biochimistes et autres biologistes de malheur, cela me met hors de moi ! Ils jouent avec la vie sans réfléchir plus loin que le bout de leur microscope ! Oh, ce qu'ils font est sûrement passionnant : chercher à améliorer ce que Dieu a créé ! Mais le fait est que quand on se prend pour Dieu, tout peut arriver. Billy Ray n'était pas un modèle du genre, mais tu as entendu Mike : il était l'un des nôtres. Les Miccosukees forment une petite communauté. Par le passé, nous avons été contraints de nous réfugier sur cette terre inhospitalière pour échapper aux déportations et aux massacres, et nous avons appris à y survivre. Billy Ray avait autant le droit de vivre que les autres. Il avait aussi le droit de pêcher et de se saouler si tel était son bon plaisir. Et il n'aurait jamais dû être attaqué par un monstre créé de toutes pièces par un généticien qui s'est pris pour Dieu !

Lorena hoqueta de colère.

— Mon père ne s'est jamais pris pour Dieu ! Il voulait aider l'humanité. Et quand il s'est aperçu que ses travaux prenaient une tournure dangereuse, il a décidé de détruire toutes ses années de recherches ! Connais-tu au moins l'importance des travaux pour un chercheur ? Ils mettent parfois des années sans rien découvrir, et un beau jour ils...

— Dommage que tu n'aies pas eu le temps d'expliquer tout cela à Billy Ray avant qu'il ne soit déchiqueté !

Lorena le dévisageait, incrédule.

— Le mal, comme le bien, n'est pas l'apanage des Blancs, tu sais.

Le trajet entre le village et la ferme d'alligators était court, et Jesse stoppa son véhicule juste au moment où Lorena finissait sa phrase.

Elle n'attendit pas qu'il coupe le contact pour ouvrir la portière et descendre. Puis elle contourna le véhicule et se pencha à sa vitre.

— Merci de t'être soucié de ma sécurité. Mais puisque tu as jugé bon de mettre la Metro-Dade dans la confiance, je suis sûre que je ne risque plus rien. A partir de maintenant, je me passerai de ton aide.

Elle fit demi-tour, ses talons crissant sur le gravier, sans plus s'occuper de lui.

Sa pause-déjeuner était terminée. Il était temps de retourner à ses occupations.

Elle se jeta à corps perdu dans le travail, bavardant avec les touristes, secondant Michael, n'hésitant pas à accompagner les visiteurs jusqu'aux fosses et à rester avec eux pour regarder Jack capturer un alligator.

Peu importe ce qu'elle faisait du moment qu'elle était occupée. Comme Michael se trouvait dans son laboratoire, elle ne pouvait rien tenter de ce côté-là. Elle se rabattit donc sur les visites guidées. N'importe quoi, pourvu qu'elle ne reste pas désœuvrée.

Qu'elle évite de penser.

Elle n'aurait jamais dû se laisser emporter par la passion aussi vite. Elle avait commis une folie en ayant des rapports intimes avec un homme aussi exceptionnel et aussi étonnant que Jesse. Elle s'était trop impliquée sur le plan émotionnel, et maintenant...

Jesse l'avait littéralement poignardée dans le dos. Sa tirade pleine d'amertume contre son père l'avait profondément surprise et peinée.

Dans l'après-midi, elle eut l'occasion de tester ses talents d'infirmière sur une petite fille qui avait fait une chute dans une allée.

« Rien de tel qu'une infirmière diplômée pour appliquer du désinfectant et panser une plaie ! » songea-t-elle, amère.

Tout en soignant l'enfant, une question lui traversa soudain l'esprit : pourquoi Harry avait-il décidé d'engager une infirmière à demeure ? Au début, cette décision lui avait paru logique compte tenu de l'isolement de la ferme. Mais elle avait pu juger de l'efficacité des services locaux. Les secours étaient arrivés presque immédiatement quand Roger était tombé dans la fosse, et les hélicoptères constituaient un moyen de transport rapide vers les hôpitaux de la région.

Certes, de simples égratignures ou des blessures bénignes ne nécessitaient pas des mesures aussi drastiques, toutefois...

Elle s'efforça de se concentrer sur cette question qui avait le mérite de détourner son attention de Jesse, de ses yeux d'un vert si surprenant, de sa peau lisse et douce couleur de bronze, de sa voix aux chaudes nuances, de l'ossature parfaite de son visage, de ses mains qui la faisaient vibrer, et de son envie irrésistible de se blottir dans ses bras vigoureux...

Non ! Elle devait à tout prix penser à autre chose.

Il repasserait à la ferme en fin de journée pour organiser la battue, elle le savait. Vers 17 heures, quand les touristes commencèrent à refluer vers la sortie, elle décida de passer un moment en tête à tête avec Michael Preston.

Il fallait qu'elle fasse avancer les choses.

* * *

Quand il vit Lorena se diriger d'un pas vif vers l'entrée de la ferme, le dos raide et la démarche offensée, Jesse sentit sa colère retomber comme un soufflet. Il s'était conduit comme un imbécile en passant ses nerfs sur elle, alors qu'elle n'était pour rien dans cette histoire et qu'elle avait eu sa part de souffrance.

Mais cette femme lui faisait perdre la tête. Il oubliait tout dès l'instant où il la tenait dans ses bras. Pourtant, elle n'était pas du tout son type.

Et pourquoi pas ?

Parce qu'elle était blonde ?

Elégante, féminine jusqu'au bout des ongles... et pas du tout superficielle comme il l'avait cru au début.

Au contraire, elle savait ce qu'elle voulait et était bien décidée à l'obtenir. Imprudente, sans doute, mais résolue, courageuse et capable de se défendre, du moins elle le prétendait. En somme, un caractère bien trempé allié à un physique de rêve.

Un mélange comme il les aimait.

Mais elle était avant tout une citadine, et elle n'envisagerait pas de gaieté de cœur de passer toute sa vie dans cette contrée sauvage et primitive. Puis il se rappela soudain que son *paradis* ne se trouvait qu'à quarante-cinq minutes de Miami, La Mecque des clubs, des centres commerciaux, des théâtres et autres tentations.

Mais qu'est-ce qui lui prenait de se demander si Lorena aurait envie ou non de rester dans les Everglades ?

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé des sentiments aussi profonds pour une femme. Depuis la mort de Connie. Et il croyait les avoir enterrés avec elle.

Après la disparition de son épouse, il avait espéré qu'en se lançant à corps perdu dans sa passion pour sa terre et sa tribu, il finirait par apprendre à vivre sans ce bonheur qu'ils avaient partagé, sans cette tendresse et ce sentiment merveilleux de ne faire qu'un, s'aimant, riant, se réveillant ensemble et dormant chaque nuit dans les bras l'un de l'autre. L'amour n'était qu'une question d'alchimie. C'était cette

alchimie mystérieuse qui rapprochait deux êtres et faisait naître cette exaltation et cette faim dévorante de l'autre. Et si on avait de la chance, l'alchimie durait éternellement. La vie était alors une succession de moments simples et magiques : la joie de voir les yeux de l'être aimé s'ouvrir sur une nouvelle journée, l'entente fusionnelle qui rendait les mots inutiles, les nuits où l'on se disait que la vie valait la peine d'être vécue parce qu'on la partageait avec l'élue de son cœur.

Il baissa la tête, grimaçant de douleur, comme si les cicatrices qu'il croyait refermées se rouvraient, mettant de nouveau ses blessures à vif. Tout cela parce qu'il avait entrevu la promesse d'un nouveau bonheur avec une autre femme. Mais cette promesse contenait une émotion qu'il redoutait par-dessus tout. La peur. Peur de la perdre, cette femme qui venait de le tirer de son long sommeil des sens, et surtout peur de souffrir à nouveau. C'est pourquoi, consciemment ou inconsciemment, il faisait tout pour la chasser de ses pensées.

Sans réel succès.

Il serra et desserra les poings. Ce n'était pas le moment de se laisser aller. Il s'était conduit comme un imbécile et, à l'heure qu'il est, elle devait sûrement lui en vouloir et regretter de s'être donnée à lui.

Il fit un effort surhumain pour se ressaisir et se concentrer sur l'affaire en cours.

Il avait le sentiment que l'étau se resserrait et que Lars mettrait tout en œuvre pour obtenir le mandat de perquisition après ce qu'il venait d'entendre de la bouche de Lorena. Cependant, il existait d'autres fermes d'alligators dans la région et, en l'absence de preuve formelle, Lars aurait peut-être du mal à convaincre le procureur que celle de Harry Rogers était responsable de la présence d'alligators génétiquement modifiés dans les Everglades, et que l'auteur de ces manipulations biochimiques à haut risque était prêt à tuer pour ne pas être démasqué.

Après un instant d'hésitation, il décida d'aller faire un tour chez le Dr Thiessen au cas où ses collègues de la Metro-Dade auraient laissé passer quelque chose. Mais c'était peu probable, car ils faisaient du bon travail.

Toutefois, il avait l'avantage de connaître les Everglades sur le bout des doigts, et cette expérience du terrain ne s'apprenait pas dans les livres ni dans un laboratoire.

* * *

Une fois dans sa chambre, Lorena se surprit à examiner avec attention sa garde-robe.

N'étant pas un chasseur d'alligators expérimenté, elle n'avait pas été conviée à la chasse.

Ni Michael Preston, supposa-t-elle.

C'était donc l'occasion rêvée de passer un moment en sa compagnie. Elle ne voulait pas lui donner l'impression de s'être habillée pour le séduire, mais elle tenait à être à son avantage.

Suffisamment séduisante, sans pour autant paraître aguicheuse, pour mener sa propre chasse à l'homme.

Elle opta pour une tenue décontractée, pantalon et dos nu, qui mettait en valeur sa silhouette élancée. Puis elle se dirigea vers le laboratoire de Michael, tendit l'oreille et entendit du bruit. Elle frappa à la porte.

— Oui ?

Elle se glissa à l'intérieur.

— Dites-moi, Michael, vous participez à la battue de ce soir ?

Il haussa un sourcil et grimaça de dégoût.

— Non, très peu pour moi. Je suis un scientifique. Une tête pensante. Tout dans le cerveau et rien dans les muscles.

— Ah !

— En parlant de muscles, vous semblez plutôt attirée par nos Tarzan locaux.

— Vraiment ?

Toujours vêtu de sa blouse blanche, il vint s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Eh bien... je constate que vous passez beaucoup de temps avec notre séduisant policier indien, madame Fortier.

Elle prit un air détaché.

— Détrompez-vous. Je l'ai accompagné quand il a fallu reconduire chez elle cette pauvre femme dont l'amie a été dévorée par un alligator. Et si je suis rentrée du casino avec lui l'autre soir, c'est parce que j'étais très fatiguée et qu'il m'a proposé de me ramener. Et puis il a eu connaissance de l'incident avec Mark, le gamin qui avait volé le bébé alligator, et il a voulu m'interroger à ce sujet.

— Curieusement, il n'a pas jugé bon de m'interroger, moi...

— Vous avez parlé de cette histoire à quelqu'un ?

Il haussa les épaules.

— Non, je ne crois pas. Le gosse a dû finir par avouer la vérité à ses parents. Nous n'aurions peut-être pas dû le tirer de ce mauvais pas.

— Oui, sans doute.

L'air soucieux, elle alla s'asseoir à l'autre extrémité du bureau.

— Michael, est-ce que vous croyez à toutes ces histoires de gamins qui achètent des bébés alligators, dont les parents se débarrassent ensuite dans les toilettes ? On dit que ces reptiles se retrouveraient en liberté dans les égouts de New York.

— C'est de la pure science-fiction. Les alligators ne survivraient pas longtemps à New York, même dans un égout. Ce sont des animaux à sang froid, et ils ont besoin de soleil et de chaleur, vous le savez bien.

— Exact, admit-elle, songeuse. Mais... ici, en Floride, je me demande combien d'alligators ont été relâchés dans le marécage après avoir été dérobés tout-petits dans une ferme comme celle-ci par un gamin aussi déluré que Mark. C'est possible, vous ne croyez pas ?

Michael se leva lentement et s'avança vers elle, un sourire aux lèvres.

Elle sentit un frisson courir le long de son dos en le voyant se pencher, son visage frôlant le sien, pendant qu'il posait ses mains sur son bureau, l'emprisonnant de ses bras.

— Oui, c'est possible, dit-il sans cesser de sourire. Mais je ne laisserai jamais un sale morveux voler un de mes bébés alligators pour le relâcher ensuite dans les égouts de New York où il se développerait au point de devenir un monstre.

— Mais nous savons qu'il existe au moins une créature de ce genre qui rôde dans le marécage. C'est bien elle que les hommes vont tenter de capturer ce soir, non ?

Elle vit un muscle tressauter sur sa joue. Il demeura immobile, son regard braqué sur elle.

— Qu'êtes-vous en train d'insinuer, madame Fortier ? demanda-t-il d'une voix étrangement douce.

— De quoi d'autre pourrait-il s'agir ? lança-t-elle d'un air innocent. Selon moi, cet alligator s'est échappé ou a été volé dans un laboratoire.

— Le mien ?

— Ou un autre.

Malgré l'air assuré qu'elle s'efforçait de prendre, elle n'en menait pas large. Son cœur battait la chamade, et elle craignait que son état ne fût par trop perceptible. Michael était près d'elle. Si près... Et il avait beau prétendre qu'il avait tout dans la tête et rien dans les muscles, il était solidement bâti, et elle avait peut-être poussé le bouchon un peu loin...

— Si j'avais réussi à créer un superalligator, je serais riche à l'heure qu'il est, constata-t-il avec une curieuse moue de dégoût.

Toutefois elle percevait la tension qui crispait tout son être. Même si son imprudence risquait de lui coûter cher, c'était l'occasion rêvée de le mettre au pied du mur et de découvrir la vérité, songea-t-elle. Bientôt, les hommes de toute la région arriveraient ici par dizaines.

S'il se rapprochait encore d'elle...

Si elle se sentait menacée...

Tout ce qu'elle aurait à faire, ce serait de hurler.

Elle le dévisageait intensément, tâchant de deviner ses intentions.

Il leva une main vers elle, un sourire étrange étirant ses lèvres.

— Michael ?

Cet appel fut suivi d'un coup sec frappé à la porte qui s'ouvrit à toute volée, livrant passage à Harry.

Lorena descendit prestement du bureau tandis que Michael se tournait vers Harry.

— Michael, pourriez-vous nous donner un coup de main pour distribuer le matériel ? C'est insensé ! La plupart des gars sont venus les mains vides ou presque. Ce maudit Jesse ! Il ne vaut que pour semer la pagaille ! Et je suis prêt à parier qu'il a rameuté tous ces types pour rien !

Si Harry avait remarqué qu'il interrompait quelque chose, il n'en laissa rien paraître. Mais peut-être ne leur avait-il pas prêté attention. Il semblait plus préoccupé par la mobilisation de ses deux soigneurs et de son matériel que par la raison même de cette battue ; à croire que la mort d'un homme provoquée par un alligator n'avait pas réussi à le faire descendre de son petit nuage.

Lorena fit la moue en croisant le regard de Michael, puis quitta le laboratoire à la suite de Harry.

Une fois dehors, elle se dirigea vers le canal et aperçut un nombre incalculable d'*airboats* et de canoës. Juché sur une estrade improvisée, Jesse criait des instructions à la cantonade.

— Rappelez-vous, les gars, on recherche un alligator de très grande taille. Il n'est pas question d'exterminer tous les reptiles du coin ni de rapporter le plus grand nombre de trophées. C'est bien compris ?

— Grand comment, Jesse ? hurla un homme à bord d'un canoë.

— Plus grand que la normale, répondit Michael Preston en s'avançant vers le groupe de chasseurs. En Floride, le record est de cinq mètres trente, et en Louisiane, de cinq mètres quatre-vingt-cinq. Alors si vous trouvez plus petit que ça, ce n'est pas le monstre que vous recherchez.

— Bon sang ! s'exclama l'homme du canoë. Faudrait être plus précis !

— D'après ce que vient de dire le Dr Preston, on se base sur quatre mètres cinquante minimum. C'est entendu ?

— On pourra conserver les bêtes qu'on aura capturées ?

Elle vit Jesse en référer à un homme grand et mince, vêtu comme pour un safari et coiffé d'un chapeau de paille.

Jesse lui tendit la main pour l'aider à monter sur l'estrade.

— Les gars, voici Steven Bear. Il fait partie d'un organisme de protection de la faune sauvage. C'est lui qui supervise la battue de ce soir.

— On peut conserver nos prises ? insista un autre homme.

— Messieurs, je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'une chasse ordinaire, lança Steven Bear. Assurez-vous que la bête excède quatre mètres cinquante avant de tirer. Si c'est le cas, vous pourrez conserver vos prises. Encore une fois, il est hors de question d'attraper un alligator plus petit. C'est bien compris ?

Steven Bear et Jesse sautèrent à bas de l'estrade. Un homme posa une question à Jesse qui y répondit avant de se diriger vers un *airboat* où se tenait déjà un groupe de chasseurs.

Lorena avait suivi la scène et sentait une étrange appréhension la gagner. Tous ces hommes, avec leur fusil, prêts à tuer...

Michael s'approcha d'elle.

— La plupart de ces hommes considèrent cette battue comme une foire d'empoigne.

Elle se tourna vers lui, les sourcils froncés.

— Je ne comprends pas. Il y a tellement de bateaux ! Comment ces hommes vont-ils réussir à surprendre le monstre avec toutes ces lumières et ce bruit ?

— Vous allez voir, se contenta de répondre Michael.

Effectivement, l'impression de chaos disparut au moment où les embarcations s'élancèrent dans une dizaine de directions différentes, presque silencieusement, avant de disparaître aux quatre coins de l'horizon.

— Ils ne vont pas revenir de sitôt, remarqua Michael. Si on allait dîner ?

— Volontiers.

Ils pénétrèrent ensemble dans la cafétéria, choisirent des côtelettes de porc et s'installèrent à une table.

Dans la salle presque déserte, l'atmosphère semblait irréaliste.

— Est-ce que Sally a accompagné les chasseurs ? demanda Lorena, surprise de ne pas apercevoir sa rousse collègue à la langue bien pendue.

— Je l'ignore, je ne l'ai pas vue d'aujourd'hui, constata Michael.

— Est-ce qu'elle participe de près ou de loin à la recherche scientifique ?

Michael se mit à rire.

— La seule recherche qui passionne Sally, c'est... l'argent.

— Oh ?

Lorena sourit, lissant en arrière une mèche de cheveux.

— Dans ce cas, pourquoi travaille-t-elle ici ?

— Je pense qu'elle essaie de se rendre indispensable à Harry pour qu'il la prenne comme associée. Il possède du terrain un peu partout. La ferme marche bien. Et je crois même qu'il envisage d'en ouvrir une autre vers les Keys. D'ailleurs, il est propriétaire de plusieurs boutiques à Key Largo.

— Michael, ma question est stupide, mais Harry élève des alligators pour leur viande et leur cuir, n'est-ce pas ? Alors, où... ?

— Voyons, Lorena ! s'esclaffa Michael. On n'installe pas un abattoir sous le nez des touristes ! Je viens de vous dire que Harry possédait du terrain près des Keys, entre Florida City et Homestead.

— Ah. Je comprends mieux.

— Mais dites-moi, vous semblez particulièrement intéressée.

— Je m'intéresse toujours à l'endroit où je travaille.

— Dans ce cas, je me ferai un plaisir de satisfaire votre curiosité. Avez-vous terminé ?

— Euh, oui, murmura-t-elle.

— Alors venez avec moi, ma chère, je vais vous faire découvrir mon antre.

A ces mots, elle se figea. Dire qu'elle avait tout fait pour pénétrer dans son laboratoire ! Et maintenant, il se proposait de le lui faire visiter.

Juste au moment où toutes les personnes qui auraient pu lui venir en aide en cas de besoin étaient absentes de la ferme.

Non, pas toutes. Il y avait encore du monde dans le complexe, et Harry, qui n'avait pas jugé bon de suivre les chasseurs, devait traîner dans le coin.

Quoi qu'il en soit, cela faisait longtemps qu'elle attendait ce moment, et l'occasion était trop belle pour la laisser passer. De plus, elle était capable de se défendre toute seule.

Enfin, elle l'espérait.

— Allons voir les trésors que vous dissimulez dans votre antre, s'exclama-t-elle en souriant.

Il lui rendit son sourire, dévoilant une dentition d'une blancheur éblouissante. Ils quittèrent la cafétéria et traversèrent le complexe. Là, elle nota la présence d'un nouvel agent de sécurité.

Il avait l'air nerveux. Quand il les entendit approcher, il porta la main à la crosse de son revolver fixé à sa ceinture.

— Ce n'est que Mme Fortier et moi, indiqua Michael.

— Bonne soirée, répondit l'agent, soulagé.

Quand ils arrivèrent à la porte du laboratoire, Michael introduisit la clé dans la serrure et pressa légèrement le dos de Lorena pour

l'inviter à entrer.

Elle tressaillit.

Il la suivit, referma la porte et la verrouilla.

Puis il se tourna vers elle et la regarda fixement.

— Je me demande pourquoi je me donne cette peine. Quelqu'un a croché la serrure l'autre jour.

— Vraiment ?

Il soupira et s'approcha d'elle. Elle rejeta la tête en arrière, le regardant droit dans les yeux. L'agent les avait vus ensemble. Michael ne prendrait donc pas le risque de lui faire du mal... Sauf s'il prévoyait de se débarrasser du garde sur sa lancée. Ce qui était quand même peu probable.

Il continuait de sourire, comme s'il avait l'intention de la séduire, mais ce sourire était trompeur, elle le savait.

Il avait menti en déclarant qu'il avait tout dans la tête et rien dans les muscles. Elle devinait sa force.

Et surtout sa colère.

— C'est vous qui avez croché la serrure, Lorena, n'est-ce pas ? demanda-t-il doucement.

— Pardon ?

— Ah, ce visage d'ange et cet air innocent. A d'autres, madame Fortier ! Vous avez flirté avec moi de façon éhontée, et vous avez aussi joué de votre charme auprès de Jack et Hugh, alors qu'en réalité c'est Jesse Crane qui fait battre votre cœur. Ne seriez-vous qu'une allumeuse, madame Fortier ? Pourtant non, je ne crois pas. Je pense plutôt que vous avez une idée derrière la tête et que vous cherchez quelque chose dans ce laboratoire. Dites-moi ce que c'est. Nous voilà enfin seuls, vous et moi. Alors... c'est le moment. Vous voulez voir ce qui se passe dans mon labo ? Très bien. Je vais exaucer vos vœux au-delà de toutes vos espérances. Vous allez découvrir ce que vous êtes venue chercher. Maintenant.

La nuit tombait sur les Everglades, accentuant l'étrangeté du lieu.

L'obscurité presque totale dissimulait les alligators qui hantaient les canaux, rendant le marécage plus dangereux encore, même pour un natif du coin.

Quand les lumières des embarcations éclairaient les yeux des alligators, ils luisaient, tels des charbons ardents, et faisaient penser à ceux d'une créature sortie tout droit de l'enfer.

Jesse avait beau être accoutumé à ce phénomène, cela ne l'empêchait pas d'avoir la chair de poule chaque fois qu'il croisait ce regard phosphorescent.

Malgré son expérience des alligators, il avait du mal à déterminer leur taille dès qu'ils excédaient deux mètres cinquante. La plupart du temps, ils étaient immergés dans l'eau, et seuls leurs yeux affleuraient à la surface. C'est pourquoi l'exercice était difficile et trompeur.

A deux reprises, Jesse et ses hommes capturèrent au lasso une bête pour s'apercevoir ensuite qu'elle ne dépassait pas trois mètres.

A chaque fois, ils durent relâcher leur prise. Et les bêtes, folles de rage, filaient à toute vitesse pour retrouver la liberté du marécage.

Les autres hommes du groupe, Jack, Leo et Sam Tiger, étaient trempés et à bout de nerfs, mais aucun d'entre eux ne suggéra d'abandonner les recherches, d'autant qu'ils se rapprochaient de l'endroit où Billy Ray avait été attaqué et tué.

Cela faisait plusieurs heures qu'ils étaient dehors. Jesse venait de couper le moteur, et seuls les bruits de la nuit résonnaient dans l'air quand soudain Jack tendit le bras en murmurant :

— Là !

Jesse regarda dans la direction indiquée par Jack.

L'alligator n'était pas complètement immergé, et sa tête était visible : elle était d'une longueur incroyable. Jesse se concentra pour déterminer la taille du corps qui flottait juste sous la surface de l'eau.

Et il sut cette fois qu'ils avaient trouvé le monstre qu'ils recherchaient.

Sam siffla doucement.

— Je n'avais encore jamais vu une bête de cette envergure, murmura-t-il.

— Appâtons-le, suggéra Jesse.

Ils avaient apporté du poulet en guise d'appât. Jesse fixa plusieurs morceaux au bout d'une ligne.

Immobile et nullement craintif, l'alligator les observait pendant qu'ils s'approchaient de lui.

Quand Jesse lança la ligne dans l'eau, l'animal se décida enfin à bouger.

Il se dirigea vers l'appât tandis que les hommes se tenaient prêts, leur lasso à la main.

D'un claquement sec de ses énormes mâchoires, il sectionna la ligne et s'empara de la viande, mais Jack réussit à passer un nœud coulant autour de son cou.

Se sentant pris au piège, le monstre secoua sa tête massive d'un mouvement si puissant que Jack, dans un cri de surprise, fut éjecté par-dessus bord comme un simple fêtu de paille. Aussitôt, flairant une nouvelle proie, l'alligator glissa dans sa direction.

Sam mit immédiatement le moteur en marche pour porter secours à Jack pendant que Jesse s'emparait d'un puissant fusil, visant et tirant sans relâche sur le monstre à mesure que l'embarcation se rapprochait de Jack.

Sam hurlait à Jack de revenir vers le bateau.

Jack nageait une brasse puissante et désespérée, et touchait presque au but.

Jesse tirait encore et toujours, prenant soin de ne pas toucher Jack.

Dix balles atteignirent l'alligator.

Mais, insensible aux projectiles qui perçaient son cuir épais, et indifférent à la présence des hommes, le monstre continuait de glisser en direction de Jack.

Penchés par-dessus bord, Sam et Leo tendaient leurs mains vers Jack qui s'agrippa enfin à eux de toutes ses forces, ses muscles saillant sur ses avant-bras, une lueur d'effroi dans le regard.

Les deux hommes commençaient à le hisser à bord de l'*airboat* quand la tête de l'alligator jaillit soudain dans une gerbe d'eau, ses énormes mâchoires béantes prêtes à entrer en action.

Jesse visa un œil.

Et l'explosion déchira la nuit.

L'œil et une partie de la tête volèrent en éclats.

Enfin, juste au moment où les pieds de Jack étaient en sécurité hors de l'eau, l'alligator commença à s'affaïsser.

Pris d'une sorte de frénésie, Jesse continuait de tirer sur la tête ou ce qu'il en restait.

Il sentit une main se poser sur son bras.

— Tu l'as eu, dit Sam doucement. Arrête.

Jack, effondré sur le plancher de l'*airboat*, murmura :

— Merci, mon Dieu !

Dans le silence qui suivit, ils entendirent le vrombissement de plusieurs moteurs. Les lumières se rapprochèrent, et ils perçurent bientôt les cris des autres chasseurs.

Les *airboats* et les canoës convergeaient vers eux de tous côtés, illuminant la zone comme en plein jour.

— Vous l'avez eu ? lança Hugh à bord d'un autre bateau.

Jesse réalisa qu'il tremblait de tous ses membres. Il acquiesça d'un signe de tête, posa son fusil et se laissa tomber sur un siège.

Alors seulement, les hommes se mirent à hisser le monstre à bord.

* * *

— Eh bien, Lorena ? demanda Michael d'une voix rauque.

« Nous y voilà », songea-t-elle.

Elle possédait un revolver et savait s'en servir, mais elle n'était guère avancée puisqu'il se trouvait dans le tiroir de sa table de nuit. Dans sa quête de la vérité, elle s'était montrée imprudente, voire stupide. Et maintenant, elle était à la merci de son principal suspect qui la sommait de s'expliquer, sinon...

Mine de rien, elle mit ses mains derrière son dos, tâtonnant sur le bureau à la recherche d'un objet dont elle pourrait se servir pour se défendre. Dans les vieux films, l'héroïne parvenait toujours à attraper un coupe-papier.

Mais il n'y avait rien sur le bureau de Michael Preston, hormis son ordinateur et une liasse de documents.

Pas même un presse-papier !

— Eh bien..., murmura-t-elle, tandis que Michael se rapprochait de plus en plus.

Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de hurler !

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? s'exclama-t-il en s'écartant brusquement d'elle.

Elle ravala son hurlement.

— Que voulez-vous dire ?

— Comment avez-vous pu me soupçonner de quoi que ce soit ? D'ailleurs, je ne sais toujours pas ce que vous me reprochez. Vous avez consulté mes fichiers informatiques. Vous avez fouillé mon laboratoire. Pourquoi ? A moins que vous ne soyez ici pour me voler

quelque chose ? s'exclama-t-il.

Elle le dévisagea, sourcils froncés. Il semblait vraiment bouleversé et aussi perplexe qu'elle. Et innocent de ce dont elle le croyait coupable.

Mais si ce n'était pas lui, alors qui ? Après tout, c'était lui le chercheur.

— Que voulez-vous dire ? répéta-t-elle, cherchant à gagner du temps pour tenter de trouver une réponse appropriée.

— Etes-vous une voleuse ? insista-t-il.

— Bien sûr que non !

— Dans ce cas, pourquoi vous êtes-vous introduite dans mon laboratoire ?

Elle soupira, baissant les yeux.

— Je voulais tenter de comprendre, murmura-t-elle.

— Comprendre quoi ?

— Eh bien... je voulais en savoir davantage sur vos travaux.

— Vraiment ? Et il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'il suffisait de me le demander ?

Elle soupira de nouveau.

— En fait, non... Tout est si étrange, ici. L'endroit, les gens...

— Hormis Jesse Crane.

Elle reporta son regard sur lui puis haussa les épaules.

— C'est un type bien. Je l'apprécie beaucoup.

— Mais moi, vous ne m'appréciez pas de la même façon, n'est-ce pas ?

— Oh, Michael ! Vous êtes un homme merveilleux, vous le savez. Presque toutes les femmes sont amoureuses de vous !

Il grimaça un sourire.

— Presque toutes. Hélas, ce sont les autres qui m'intéressent, mais elles ne se soucient pas de moi, dit-il d'une voix rauque.

Gênée, Lorena ne sut quoi dire.

— Michael...

— La vie est ainsi faite. Les intellos n'ont jamais fait fantasmer les femmes ; elles leur préférèrent les Monsieur Muscles.

Elle haussa un sourcil interrogateur.

— Etes-vous en train d'insinuer que les hommes musclés n'ont qu'un petit pois dans la tête ? J'ai pourtant l'impression que vous passez beaucoup de temps dans la salle de gym.

Il s'assit à côté d'elle sur le bureau, les bras croisés sur sa poitrine. Il semblait plutôt amusé.

— Oui, c'est vrai, admit-il, je m'y rends souvent. Mais je ne cherche pas à rivaliser avec la musculature de Hugh ou de Jack. Et

contrairement à eux, je ne me risquerais pas à chasser le monstre mangeur d'hommes. Je préfère les bébés alligators parce qu'ils sont petits et inoffensifs, ou presque. A la rigueur, ils sont capables de me mordre un doigt, mais je ne leur servirai jamais de repas.

— Michael, avez-vous déjà modifié un de vos *bébés* ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quand vous percez la coquille des œufs, est-ce que vous faites des expériences sur les embryons ?

— Bien sûr, répondit-il sans hésiter.

Ses yeux se rétrécirent soudain tandis qu'il la regardait fixement.

— C'est donc ça ! Vous voulez me voler mes compléments vitaminés !

— Vos... vitamines ? Oh, non...

— Pourtant, c'est le seul et unique objet de mes recherches. J'introduis des vitamines dans les œufs. Vous voulez mon mot de passe pour accéder aux fichiers que vous n'avez pas réussi à consulter ? lança-t-il d'un ton moqueur.

Elle ne répondit pas, réfléchissant à ce qu'il venait de lui dire.

Pouvait-elle le croire ?

Lui tendait-il un piège ?

— Quel type de travaux faites-vous exactement ? voulut-elle savoir.

— Les recherches classiques que l'on fait dans une ferme d'élevage ! La viande d'alligator est par nature maigre et riche en protéines. Mon objectif est d'en améliorer la qualité pour qu'un jour elle puisse nourrir l'humanité tout entière.

Il lui fit soudain penser à son père. Mais les deux hommes avaient-ils en commun cette même soif désintéressée de nourrir la planète ?

Michael eut un geste d'agacement et se dirigea vers son ordinateur.

— Je me consacre à la recherche expérimentale, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais ne vous méprenez pas. Mes compléments vitaminés ne contribuent en aucune façon à créer un alligator géant susceptible d'attaquer et de tuer un homme. Puisque vous êtes si curieuse, allez-y, consultez mes notes ! J'espère que vous vous rappelez vos cours de médecine sur les enzymes, protéines, vitamines et autres minéraux.

— Ecoutez, Michael, je...

Il pianotait sur son ordinateur quand, soudain, il releva la tête.

— Mais j'y pense tout à coup, pourquoi vous intéressez-vous à *mes* travaux ? Ils sont relativement récents. Or il a fallu de nombreuses années pour que ce fameux alligator devienne aussi gros qu'on le dit.

— Non, pas si longtemps, murmura-t-elle.

Il la regarda intensément puis poussa un profond soupir.

— Y aurait-il des recherches en cours sur ce sujet ? Une découverte dont je n'aurais pas entendu parler ? Parce que... ce que vous affirmez est impossible.

— Si vous le dites ! Je ne suis pas spécialiste en la matière, ni même experte en alligators, se défendit-elle, en fuyant son regard.

— Alors, que cherchez-vous ?

— Oh, rien de précis. Je suis curieuse, c'est tout, mentit-elle.

Perplexe, il retourna à son ordinateur tout en réfléchissant à voix haute.

— Certes, il existe des alligators énormes, mais le plus gros a été capturé dans un autre Etat. Il se peut aussi qu'un chercheur ait trouvé le moyen d'accélérer leur croissance ou de croiser un alligator avec un autre animal. Après tout, un généticien a bien eu l'idée saugrenue de croiser un bison avec une vache !

Il semblait sincère dans ses propos, mais cela n'empêchait pas Lorena de se sentir nerveuse. Pouvait-elle ou non lui faire confiance ?

— Venez voir ! lui lança-t-il d'une voix irritée.

Comme elle ne bougeait pas, il alla la chercher et l'obligea à s'asseoir devant son ordinateur.

Elle vit qu'il avait ouvert les fichiers où il consignait ses notes sur ses recherches en cours. Il avait dit la vérité, pour autant qu'elle pût en juger. Les documents contenaient notamment ses remarques sur les œufs à la coquille percée, et une étude sur les alligators albinos, assortie de statistiques concernant leur espérance de vie en pleine nature. Il y avait aussi divers pense-bêtes pour lui rappeler qu'il devait parler à Harry des modifications de l'habitat et de ses essais de réglage de la température afin d'obtenir un mâle qu'il conserverait pour la reproduction et le suivi génétique.

Pendant qu'elle lisait, elle le sentait derrière elle, toujours aussi en colère.

— Poursuivez votre lecture, ordonna-t-il d'un ton irrité.

Elle n'avait pas le choix. Elle prit donc le parti de lire tous les fichiers, ne comprenant parfois qu'un mot sur deux.

Les phrases finirent par danser devant ses yeux. Depuis combien de temps était-elle là ?

Une éternité, lui semblait-il.

Elle repoussa sa chaise.

— Michael, comme je vous l'ai dit, je ne suis pas chercheur, et je ne comprends rien à vos fichiers. J'étais simplement curieuse d'en savoir davantage, c'est tout. Et maintenant, je suis très fatiguée, dit-elle en se levant.

Il secoua la tête, l'air mécontent.

— Vous ne partirez pas d'ici. Pas avant de m'avoir dit ce que vous manigancez.

— Je ne manigance rien du tout ! mentit-elle avec aplomb.

— Alors pourquoi êtes-vous entrée par effraction dans mon laboratoire ?

Elle baissa les yeux, réfléchissant à toute vitesse pour trouver une réponse plausible.

Puis elle le fixa intensément, consciente d'engager une partie délicate.

— Michael... vous êtes un homme séduisant.

— Et alors ?

— Et alors... à vrai dire, j'étais attirée par vous. Vous m'intéressiez en tant qu'homme et en tant que scientifique. J'étais curieuse de savoir qui vous étiez, et pourquoi vous paraissiez si fasciné par ces étranges créatures. Et puis...

— Vous avez rencontré Jesse.

Elle haussa les épaules, ne voulant pas s'engager sur ce terrain glissant.

— Vous couchez avec lui ! s'écria-t-il d'un ton accusateur.

— Michael ! Cela ne vous regarde pas !

— Ah, je vois. Vous vous introduisez comme une voleuse dans mon laboratoire parce que vous êtes amoureuse de moi, pardon, parce que vous vous intéressez à ma vie et à mes recherches. En revanche, votre vie ne me regarde pas et je n'ai le droit de vous poser aucune question !

Elle leva les mains dans un geste d'impuissance.

— Je suis désolée.

— Je devrais en référer à Harry.

— Faites comme bon vous semble, murmura-t-elle, les yeux baissés.

— Vous commettez une grossière erreur.

Il était à présent de nouveau tout près d'elle, à quelques centimètres à peine.

Il tendit la main vers elle.

Et effleura son visage.

— Une énorme erreur, insista-t-il.

— Ce ne sera ni la première ni la dernière.

Il lui releva le menton, plongeant son regard sérieux dans le sien.

— Vous vous trompez sur le compte de Jesse. Vous ne connaissez rien de lui.

— Je sais qu'il est veuf, si c'est ce que vous voulez dire.

— C'est un solitaire, Lorena. Avez-vous envie de passer le reste de votre vie au beau milieu du marécage, avec pour seul horizon l'herbescie et l'eau boueuse des canaux ? Contrairement à vous, Jesse appartient à cette terre. Sa seule passion, c'est la communauté

indienne et le conseil tribal. Je reconnais que, sur le plan humain, c'est un type bien. Mais il a érigé un mur autour de lui, et il ne laisse personne le franchir. Réfléchissez-y, Lorena. Réfléchissez-y bien.

Elle lui prit la main et la pressa d'un geste amical. Elle n'avait qu'une envie : sortir de ce maudit laboratoire.

— Michael, ma vie privée n'a guère d'importance, comparée à ce monstre qui rôde dans le marécage.

— Ce n'est pas la première fois qu'un homme est tué par un alligator.

— Oui, mais dans le cas présent, c'est différent. Comme Billy Ray a été tué non loin de la ferme, les gens risquent de penser que nous y sommes pour quelque chose.

Il eut un petit rire cynique.

— Vraiment ? Quelle importance ? Tout compte fait, cet alligator est plutôt une bonne chose. Il va nous faire de la publicité. N'avez-vous pas remarqué que l'être humain avait un côté morbide ? Les gens n'hésitent pas à s'arrêter au bord des routes pour contempler les accidents. De plus, ils adorent les films d'horreur et les histoires abominables dès lors qu'elles arrivent aux autres. Je suis persuadé que cet alligator mangeur d'hommes va attirer les foules.

— Michael ! Ce que vous dites est monstrueux !

Il haussa les épaules.

— L'horreur fait partie de la vie.

Elle ne sut quoi dire. Son tête-à-tête avec Michael n'avait que trop duré. Son malaise confinait à présent à l'anxiété.

— Les chasseurs ne vont pas tarder à revenir, finit-elle par murmurer.

— Essayeriez-vous de m'échapper, par hasard ?

Elle se redressa, l'air résolu.

— Je veux aller voir s'ils sont de retour et s'ils ont capturé la bête.

Puis, sans ajouter un mot, elle se dirigea résolument vers la sortie.

L'espace d'un instant, elle fut prise de panique à l'idée qu'elle ne parviendrait pas à ouvrir la porte, puisqu'elle était verrouillée.

Elle tourna la poignée, sentant le souffle de Michael dans son dos, si proche qu'il la touchait presque.

Il allait sûrement tendre le bras pour l'arrêter, mais la porte s'ouvrit du premier coup et, dans le couloir, elle aperçut Sally qui venait dans leur direction.

— Sally ! s'exclama-t-elle d'une voix forte, heureuse, pour une fois, de la voir.

Si Michael s'apprêtait à poser la main sur elle, il se ravisa.

— Bonsoir, Sally, dit-il d'une voix morne.

— Je crois qu'ils reviennent ! s'écria cette dernière, au comble de l'excitation. Harry parlait avec un des chasseurs sur son poste radio. Ils ont attrapé quelque chose.

— Ils ont capturé le monstre ? demanda Michael.

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils ne rentrent pas bredouilles. Allons voir ce qu'ils ramènent !

* * *

Quand le groupe de chasseurs arriva à la ferme de Harry, Jesse était exténué et mal à l'aise. Jack Pine avait bien failli être le dernier repas de l'alligator géant.

Mais, selon toute apparence, il était le seul à faire grise mine. Tous les autres, y compris ceux qui rentraient les mains vides, étaient enthousiastes, à la fois étonnés et excités par la taille de la bête.

— Je suis sûr qu'on a établi un record ! s'écria Harry pendant que les hommes descendaient des embarcations et s'y mettaient à plusieurs pour traîner la carcasse presque décapitée sur la terre ferme.

Il hurlait des ordres, exigeant que l'on mesure l'animal. Lui, si sceptique au départ, semblait gagné par l'euphorie collective.

Jack, à qui il avait confié le mètre, s'exclama :

— Nom d'un pétard ! On a battu la Louisiane ! Sept mètres quarante-sept !

— Peu importe ce que ça me coûtera, déclara Harry, aux anges, mais je veux le meilleur taxidermiste de la région pour faire empailler ce qui reste de la bestiole ! Sacré nom ! Qui a tiré toutes ces balles, on dirait une passoire ? Bon, ça ne fait rien, tout compte fait, les impacts des projectiles souligneront l'aspect monstrueux de l'animal. Il aura l'air plus redoutable encore que le tyrannosaure.

— Pas si vite, Harry, il va y avoir une autopsie, intervint Jesse.

Il était trempé et maculé de boue, et ne participait pas à la gaieté ambiante, trop conscient du fait que cet alligator était responsable de la mort d'un homme.

— Une autopsie ? Sur un alligator ? s'exclama Harry en éclatant de rire. C'est une première !

Jesse sentit son estomac se révolter.

— Nous devons nous assurer que c'est bien lui qui a tué Billy Ray.

Quand les hommes réalisèrent ce qu'impliquaient les paroles de Jesse, ce fut comme si une chape de plomb tombait sur l'assemblée.

L'alligator devait être encore en train de digérer son dernier repas au moment où il avait été abattu.

— Très bien, Jesse. Emportez-le au laboratoire, marmonna Harry,

mécontent mais résigné. Est-ce que je pourrai le récupérer quand vous en aurez fini ?

Jesse s'éloigna sans répondre. Tout à coup, il aperçut Lorena qui se tenait un peu à l'écart.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

Dans l'effervescence de la chasse, il avait oublié qu'il l'avait laissée seule ici.

Mais elle semblait en pleine forme. Comme toujours, elle était éblouissante. Une rose au milieu du marécage.

— Vous emportez la carcasse chez le Dr Thiessen ? insista Harry.

Jesse ne répondit pas ; hypnotisé, il ne pouvait détacher son regard de Lorena.

— Non, le laboratoire de l'école vétérinaire est mieux équipé pour ce genre d'intervention, finit-il par dire.

A regret, il se détourna de la jeune femme.

Tout le monde avait sorti son appareil photo. Les hommes avaient hissé l'alligator sur un réverbère qui ployait sous le poids de la bête. Ils avaient repris leurs discussions animées et se faisaient photographier à tour de rôle avec l'animal.

La tête... Rien que la tête... Juste ciel ! La taille de ce qu'il en restait était impressionnante.

Jesse reporta son regard sur Lorena, toujours à l'écart, tandis que Michael et Sally prenaient la pose devant l'objectif de Jack.

— Harry, je m'arrangerai pour que l'on vous rende l'alligator après l'autopsie, annonça Jesse d'un ton aimable.

— Hé, les gars ! La cafétéria est ouverte à tous ! hurla Harry, ravi. A cette heure-ci, il ne reste que du café et des sandwiches, mais vous êtes les bienvenus !

Il adressa un sourire radieux à Jesse avant de s'éloigner à grandes enjambées.

Lorena demeurait immobile, à une bonne dizaine de mètres de lui, mais elle le fixait intensément.

— Bonsoir, dit-il doucement.

Elle sourit et s'avança lentement vers lui. Selon toute apparence, elle lui avait pardonné.

Tout en elle, y compris sa façon de marcher, le fascinait. Ce déhanchement souple et naturel, cette impression fugace de secret partagé qu'il devinait dans la courbe de ses lèvres, ses cheveux dorés qui accrochaient la lumière.

Elle tendit la main et effleura son visage, sans se soucier des personnes autour d'eux.

— Inspecteur Crane, la boue vous va très bien.

— Je serais ravi de la partager avec toi.

— Pas ici, murmura-t-elle. Pas cette nuit.

Il eut l'impression qu'elle frissonnait en prononçant ces mots.

— Alors, chez moi ?

Elle baissa les yeux puis releva fièrement la tête, et son sourire s'élargit.

— Oui.

La sensation de peur et de lassitude qui s'était emparée de lui au retour de l'expédition commençait à se dissiper. C'était étrange, cette rapidité avec laquelle un être humain pouvait passer d'une émotion à une autre à cause d'un détail aussi insignifiant que le son d'une voix.

Un simple balancement des hanches. Un sourire.

L'alchimie en action. Lorena l'avait fasciné avant même qu'il ne la connaisse. Et maintenant, le moindre de ses gestes continuait de le séduire. En songeant qu'il allait de nouveau la tenir dans ses bras, tout ce qui se trouvait autour de lui disparut.

— On prend ma voiture ? demanda-t-elle.

Il haussa un sourcil d'un air penaud, lui montrant dans quel état il était.

— Je te l'ai dit. Même maculé de boue, tu me plais.

— Y compris dans un lit ? la taquina-t-il.

— Nous ferons un détour par la douche, murmura-t-elle, malicieuse.

— Jesse !

Il soupira en reconnaissant la voix de Sally.

— Jesse !

La jeune femme le rejoignit et le serra dans ses bras.

— Tu dois te sentir fou de joie ! Grâce à toi, on vient de pulvériser le record de la Louisiane !

— J'ai abattu cet animal parce que c'était un monstre, Sally. Pas pour battre un record.

— Oh, le vilain chasseur ! C'est très mal de tuer les animaux, minaуда-t-elle. Oh, excusez-moi, Lorena, ajouta-t-elle en faisant mine de s'apercevoir de sa présence. Tout cela est follement excitant, vous ne trouvez pas ?

— Ce n'était qu'un alligator, Sally, répliqua Jesse. Des milliers de bêtes sont tuées durant la saison de la chasse. Mais tu as raison sur un point : s'il y a des gens qui aiment chasser, ce n'est pas mon cas.

— Comment peux-tu dire ça, Jesse ! Les alligators font vivre ton peuple depuis plus d'un siècle !

Jesse tressaillit.

Sans trop savoir pourquoi, la façon dont elle prononça « ton peuple » lui déplut. Puis, il le comprit soudain, ce qui fascinait Sally, c'était moins sa personnalité que ses actes. Il n'avait jamais vraiment

réfléchi à la question auparavant, car les rapports qu'il entretenait avec elle n'allaient pas au-delà du simple flirt amical. Mais ce soir, elle ne lui inspirait que de la répulsion.

Il est vrai aussi qu'il n'aurait jamais cru tomber de nouveau amoureux, songea-t-il, non sans ironie, en jetant malgré lui un regard à Lorena qui suivait la scène, un petit sourire aux lèvres. Amoureux... Bon sang ! Il était bel et bien en train de tomber amoureux...

— Ce n'est pas plutôt le casino qui est une véritable manne financière, de nos jours ? intervint Lorena dont le sourire s'élargit quand son regard rencontra le sien.

— Oui, c'est vrai, surtout grâce au bingo, approuva-t-il. Quoi qu'il en soit, on est tous contents d'avoir attrapé ce monstre. C'est sans doute lui qui a tué Billy Ray, et on en aura bientôt la confirmation. Sur ce, bonne nuit, Sally.

Puis, sans plus s'occuper d'elle, il s'avança vers Lorena et glissa un bras autour de ses épaules.

— Bonne nuit, Sally, murmura Lorena.

Stupéfaite, Sally les dévisagea un moment. Puis elle finit par réaliser qu'ils partaient ensemble.

— Oh ! Euh, bonne nuit.

Ils évitèrent la cafétéria, noire de monde. En longeant le corridor, ils entendirent Jack commenter les péripéties de la soirée.

— Les gars, j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. Heureusement que Jesse est un excellent tireur. Sans lui, ce monstre m'aurait dévoré tout cru.

Une fois arrivé sur le parking, Jesse mit de nouveau Lorena en garde.

— Je suis crotté de la tête aux pieds ! Cette boue du marécage est épaisse et ne sent pas la rose. Ta voiture...

— J'ai un drap de bain dans le coffre. Je le mettrai sur le siège.

Après avoir fourragé un moment dans ses affaires, elle récupéra la serviette et en recouvrit le siège conducteur.

— Voyons, Lorena ! C'est moi qui suis sale, pas toi !

— Comme je ne connais pas le chemin, c'est toi qui conduis.

Il attrapa au vol les clés qu'elle lui lança. Elle avait raison. La piste qui menait à sa maison était presque invisible depuis la Tamiami Trail.

Ils ne mirent pas plus de dix minutes pour faire le trajet et, pendant ce laps de temps, ils restèrent silencieux, trop préoccupés pour parler. Le seuil de la maison à peine franchi, Lorena se jeta dans ses bras, frissonnant légèrement, ses mains nouées autour de son cou, son corps lové contre le sien et ses lèvres cherchant fébrilement les siennes. Ils restèrent enlacés une éternité, perdus dans une sorte d'extase, et Jesse ressentit de nouveau cette même ferveur et cette faim dévorante, mais aussi une émotion plus profonde, le subtil

amalgame entre désir charnel et besoin affectif, l'union fusionnelle de leurs corps, de leur cœur et de leur âme. Bientôt, Lorena fut aussi couverte de boue, et ils se dirigèrent main dans la main vers la salle de bains. Il tourna le robinet de la douche puis ôta ses vêtements et les siens, ne la lâchant pas une minute durant cette opération.

Ils se retrouvèrent sous le jet d'eau chaude, peau contre peau, se savonnant et se frictionnant mutuellement. Puis leurs mains se firent plus caressantes. Les doigts magiques de Lorena se promenaient sur son corps humide. Ils se posèrent d'abord sur ses épaules, et leur pression à la fois légère et insistante le soulagea de la fatigue et du stress de la journée tout en exacerbant ses sens d'une délicieuse façon.

Puis ils glissèrent le long de son dos jusqu'à ses hanches, le faisant gémir et frissonner de plaisir. A son tour, il fit courir ses mains sur le corps offert de sa compagne, et le contraste entre sa peau brune et la pâleur de la sienne l'excita au plus haut point. Il prit ses seins en coupe, taquinant le mamelon durci du bout des doigts avant de le têter avec gourmandise. Il sentit Lorena se cambrer contre lui, frémissante et laissant échapper des petits cris. Puis il la fit pivoter délicatement, repoussant sa chevelure ruisselante sur une épaule de façon à poser ses lèvres sur sa nuque courbée, derrière l'oreille et le long de son dos. Il la retourna face à lui et continua ses caresses érotiques en descendant vers son ventre doux et soyeux et ses longues cuisses qu'il écarta avant de se diriger vers le cœur de sa féminité. Quand sa bouche effleura son sexe brûlant, elle s'agrippa à ses cheveux, le corps parcouru par une onde de plaisir et laissa échapper une plainte rauque. Elle se glissa contre lui pour rencontrer sa bouche et l'embrasser de nouveau avec une passion dévorante.

Elle posa ses mains sur son torse puissant, le caressant d'abord avec douceur puis avec frénésie. Ils s'agenouillèrent sous le jet d'eau chaude, dans la vapeur environnante qui rendait la scène presque irréelle. Jesse avait l'impression d'assouvir un fantasme, et c'était une sensation intense et exaltante, comme il n'en avait jamais éprouvé auparavant. Lorena fit courir ses doigts agiles le long de son ventre musclé, puis elle prit délicatement son sexe dressé et l'effleura d'une langue experte. Ivre de désir, il était sur le point de perdre tout contrôle. Il la prit dans ses bras, l'aidant à se relever, puis il la souleva comme un fétu de paille et la maintint fermement contre le mur carrelé de la douche, pendant qu'il se glissait dans sa chair comme dans un fourreau de soie. Alors qu'il allait et venait en elle, il faillit lui murmurer que tout son être, son corps mais aussi son cœur et son âme étaient à l'unisson du sien, et qu'il était en train de tomber amoureux. Mais il ne voulait pas lui laisser croire qu'il avait prononcé ces mots dans l'urgence du moment, alors que le désir embrasait ses sens, aussi violent qu'un orage déchirant le ciel au-dessus des Everglades. C'est

pourquoi il se contenta de lui dire qu'elle était merveilleuse, et les paroles qu'elle susurra à son oreille eurent pour effet de l'exciter encore davantage. Il sentit bientôt le tonnerre familier gronder dans sa poitrine, sa respiration s'accéléra et son cœur battre à coups précipités, et ils atteignirent ensemble l'extase finale dans un cri aussitôt étouffé par un baiser. Peu à peu, ils reprirent leur souffle, toujours enlacés sous le jet d'eau chaude.

Ils prirent de nouveau une vraie douche, puis allèrent se coucher, blottis dans les bras l'un de l'autre. Mais le désir s'empara d'eux encore, et ils refirent l'amour. Heureuse et comblée, Lorena se lova contre lui et s'endormit aussitôt. Il demeura éveillé, caressant ses cheveux et la contemplant, l'air émerveillé. Il pensait qu'il ne rencontrerait plus jamais une femme comme Connie, courageuse et amusante, douce et forte à la fois. Malgré sa forte personnalité, elle avait su faire en sorte qu'il se sente pleinement un homme, avec ses propres forces, mais aussi ses faiblesses.

Mais il venait de rencontrer une autre femme, exceptionnelle elle aussi : passionnée, intègre et sûre d'elle, son alter ego en quelque sorte. Différente, mais possédant des qualités qui trouvaient un écho dans son cœur et son âme.

Il rectifia légèrement sa position et pressa ses lèvres sur son front.

— Je crois que je suis en train de tomber amoureux, murmura-t-il.

Lorena ne répondit pas. Aurait-il brûlé les étapes ? se demanda-t-il, inquiet. A moins que cette passion naissante ne soit pas vraiment partagée ?

Toutefois, Lorena ne protesta pas non plus et demeura immobile.

Puis il se rendit compte qu'il avait prononcé ces paroles trop tard, du moins pour cette nuit.

Le souffle de sa compagne était régulier, et ses doigts fins s'enroulaient autour des siens.

Elle était profondément endormie.

Il sourit, comblé et ému, en songeant qu'elle passerait la nuit à ses côtés et qu'ils se réveilleraient ensemble au petit matin.

Et il serait le plus heureux des hommes si elle acceptait de partager toute son existence avec lui.

Mais le voudrait-elle ? L'aimerait-elle suffisamment pour accepter de vivre sur cette terre de contrastes, au milieu des alligators et des moustiques insatiables, dans ce marécage où les couchers de soleil constituaient un spectacle féerique sans cesse renouvelé, et où les oiseaux prenaient leur envol dans un feu d'artifice de couleurs ?

Il se leva et se dirigea dans le plus simple appareil vers le solarium pour scruter les ténèbres qui enveloppaient les Everglades.

Il l'entendit et la sentit venir avant même qu'elle n'arrive derrière lui, nouant les bras autour de sa taille, et appuyant la joue contre sa

nuque.

Les mots fatidiques lui manquèrent de nouveau.

Il se tourna vers elle et se contenta de l'enlacer. Malgré la tendresse qui les unissait, il était inquiet.

Il craignait de briser la magie de cet instant, redoutant qu'elle ne soit pas sur la même longueur d'ondes.

Et plus tard, alors qu'il n'arrivait toujours pas à trouver le sommeil, il se demanda s'il n'existait pas une autre raison qui l'avait empêché de parler.

La peur...

L'alligator qu'ils venaient d'abattre était très certainement celui qui avait tué Billy Ray.

Mais ils n'avaient pas mis la main sur la personne qui avait créé ce monstre de toutes pièces, et qui était, selon lui, plus dangereuse encore que sa créature.

La carcasse de l'alligator avait quitté la ferme pour le laboratoire de l'école vétérinaire, mais cela n'empêcha pas Harry Rogers de chercher à exploiter l'événement pour attirer davantage de touristes.

Quand Lorena, fraîche comme une rose, arriva sur son lieu de travail, elle découvrit que son patron n'avait pas perdu de temps. Dehors, à proximité des caisses, il avait affiché un agrandissement d'une photo où il trônait, fier comme Artaban, un bras passé autour de l'alligator géant.

Elle découvrit aussi avec surprise un grand nombre de journalistes de la télévision, tant nationale que locale, ainsi que plusieurs journalistes de la radio et de la presse écrite.

Comme Harry et Michael l'avaient deviné, la capture du monstre allait attirer les foules et remplir le tiroir-caisse.

Ils ne s'étaient pas trompés.

Lorena ne vit pas la journée passer tant le rythme de travail fut effréné. Les visites guidées se succédèrent sans interruption, et elle ne prit que quelques minutes pour déjeuner. Tout en secondant Michael, elle dut ranimer une dame âgée, victime d'un coup de chaleur, panser deux petits garçons qui s'étaient écorché les genoux en tombant, et traiter une réaction allergique à une piqûre de moustique.

Michael ne lui avait rien demandé au sujet de son absence de la nuit dernière, soit parce qu'il était débordé, soit parce que le sujet ne l'intéressait plus. Elle en fut soulagée.

Jack et Hugh étaient très sollicités et se faisaient une joie de fournir aux journalistes présents toutes les informations dont ils avaient besoin.

La ferme grouillait de monde et bourdonnait comme une ruche.

Quant à la police, elle attendait l'heure de fermeture pour faire son apparition.

Lorena venait de prendre congé d'un groupe de touristes quand elle entendit la voix tonitruante de Harry qui protestait avec indignation.

— Un mandat de perquisition ! Ici, *chez moi* ? Qu'est-ce que vous vous figurez, les gars ? Que je donne des trafiquants de drogue à manger à mes bestioles ? Que diable pouvez-vous chercher dans une ferme d'alligators ?

Elle nota la présence de nombreux policiers, arrivés dans des fourgons avec une quantité impressionnante de matériel. Mais Jesse était absent, et c'était Lars Garcia et Abe qui subissaient les foudres de Harry.

Lars soupira.

— Ecoutez, Harry, je suis désolé, mais...

— C'est la juridiction de Jesse, du moins c'est ce que je croyais !

— La loi tribale prévaut, sauf si les autorités locales, fédérales ou gouvernementales estiment qu'une intervention est justifiée, expliqua Lars, mécontent.

Il aperçut Lorena et l'examina d'un air absent pendant qu'il poursuivait :

— Ecoutez, Harry, Jesse sait que nous sommes ici, et il n'a pas le sentiment qu'on empiète sur ses prérogatives. L'alligator qui vient d'être abattu n'est pas un animal ordinaire, mais un monstre, et nous allons perquisitionner dans toutes les fermes de la région.

— Vous cherchez quoi, au juste ? demanda Harry, quelque peu radouci.

— La preuve qu'une personne procède à des manipulations génétiques en vue de créer des alligators géants, comme celui qui a été capturé la nuit dernière.

— Quoi ? s'exclama Harry, incrédule. L'animal qui a été descendu hier ne trouverait même pas sa place dans un film d'épouvante ! Certes, il était gros, mais de là à dire que c'était un monstre !

— On n'a encore jamais vu d'alligators de cette taille en Floride, fit remarquer Abe.

— Officiellement, non. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'en existe pas.

— En l'occurrence, celui d'hier bat tous les records, constata Lars.

— Harry, lança Abe, tout le monde sait que vous êtes un opportuniste. J'espère pour vous que vous n'êtes pas mouillé dans cette histoire.

Ulcéré, Harry foudroya Abe du regard et vira au rouge.

— Harry, voyons, intervint Lars d'un ton conciliant, en jetant un regard furieux à son coéquipier, soyez raisonnable. Plus vite nous ferons notre travail, plus vite vous serez excusé.

— Me disculper de quoi, pauvres crétins ! hurla Harry. Bon sang, si j'étais en mesure de fabriquer une créature comme celle-là, vous croyez que je la relâcherais dans les Everglades ? Bien sûr que non ! Je

m'arrangerais pour en tirer un maximum de profit ! Après tout, je suis un opportuniste, non ?

Lars soupira et passa une main dans ses cheveux avant de reprendre :

— Nous savons tous qu'un bébé alligator peut se retrouver dans la nature à la suite d'une négligence, voire d'un vol.

Au comble de l'exaspération, Harry leva les bras au ciel.

— Votre foutu mandat de perquisition, vous savez où vous pouvez vous le mettre ? Allez-y, ne vous gênez pas ! Fouillez la ferme de fond en comble. En attendant, j'appelle mon avocat. Bon sang, si vous aviez voulu voir quoi que ce soit ici, il vous suffisait de me le demander ! lança-t-il en s'éloignant, furieux.

Lars adressa un petit sourire à Lorena, haussa les épaules d'un geste fataliste et s'avança vers un homme à l'air distingué, qui portait l'uniforme d'une unité spéciale.

— Je suppose que c'est à vous que l'on doit cette descente de police ? demanda doucement une voix dans son dos.

Lorena sursauta ; elle ne s'était pas rendu compte que Michael se tenait derrière elle.

Elle se retourna lentement et le toisa sans mot dire, réprimant un frisson.

— Non pas que j'aie quelque chose à cacher, ajouta-t-il avec désinvolture. Mais si Harry l'apprenait... alors là... Vous seriez dans de sales draps.

— Excusez-moi, Michael, je vais dîner.

Elle se dirigea vers le restaurant, et il lui emboîta le pas.

— Moi aussi ! Je meurs de faim.

Quand ils pénétrèrent dans la cafétéria, ils croisèrent Sally qui sortait en coup de vent, la mine maussade.

— Hé, ma belle, où cours-tu comme ça ? lui lança Michael. Tu as le diable aux trousses ?

Elle serra les dents et foudroya Lorena du regard.

— Les flics veulent tout inspecter, et Harry exige que je sois présente pour expliquer les livres de comptes, laissa-t-elle tomber d'un ton sec. C'est à n'y rien comprendre. Un alligator géant vient d'être abattu dans le marécage, et notre ferme fait l'objet d'un *audit* ? Non pas que cela m'ennuie personnellement, ma comptabilité est à jour, je vous le garantis.

— Je suis sûre qu'elle l'est, murmura Lorena.

Sally avait beau être pressée, elle prit néanmoins le temps de lui jeter un regard noir et de lui dire d'une voix pleine de fiel :

— C'est tout de même curieux. Nous étions si tranquilles, ici. Et il a suffi que vous arriviez pour que les ennuis commencent. Au fait,

vous êtes-vous bien amusée cette nuit ?

— Oui, merci, répondit Lorena d'un ton uni.

— Qu'avez-vous donc fait, cette nuit ? demanda Michael, les sourcils froncés.

— Oh, voyons, docteur Preston ! Nous assistons en direct à la naissance d'une idylle, persifla Sally.

Michael dévisagea Lorena.

— Vous êtes partie avec Jesse ?

— Les employés ne sont pas tenus de passer la nuit sur leur lieu de travail, que je sache ! se défendit-elle.

— Vous vivez avec lui ? insista-t-il.

Elle n'aurait su dire s'il était furieux ou simplement surpris.

Elle haussa un sourcil et secoua ses boucles blondes.

— Vous allez un peu vite en besogne, il me semble, dit-elle en essayant de prendre un ton naturel. Quoi qu'il en soit, c'est ma vie privée, et elle ne regarde que moi.

— Ne le prenez pas mal, Lorena. On se fait du souci pour vous, assura Sally d'une voix soudain radoucie. Vous travaillez ici, et vous êtes l'une des nôtres. En revanche, Jesse... Enfin, disons qu'il garde ses distances.

— On dirait plutôt qu'il fait de la protection rapprochée, en ce moment, ironisa Michael.

— Là, vous dépassez les bornes ! protesta Lorena.

— Pensez à nous comme à une grande famille, renchérit Michael, caustique.

Lorena lui jeta un regard excédé.

— Entendu, *grand frère*. Alors sachez que je n'ai pas l'intention de m'installer ailleurs. Et si l'envie m'en prenait, je ne manquerais pas d'en avertir *ma famille*, riposta-t-elle.

— Comme c'est touchant ! murmura Sally. Bon, je me sauve ! Harry m'attend. Bon appétit, les enfants !

Elle agita une main dans leur direction et se hâta vers la sortie.

— Lorena, il va falloir que vous m'expliquiez tout ce qui se passe ici, marmonna Michael, une main posée sur son épaule pour la guider vers une table.

A son grand soulagement, l'arrivée de Jack lui évita de répondre. Ce dernier se laissa tomber sur une chaise, l'air épuisé.

— Rude journée ! s'exclama-t-il.

— Oh, pour toi aussi ? remarqua Michael.

— Un groupe de scientifiques doit débarquer demain à la ferme pour contrôler tout notre cheptel, expliqua Jack.

Michael regarda fixement Lorena.

— Comment se fait-il que je n'en aie pas été informé ?

— Ils ne vont sans doute pas tarder à te contacter, suggéra Jack.

— Quelle histoire ! soupira Hugh en les rejoignant à table et en se laissant tomber sur une chaise à son tour.

— Est-ce que l'on est obligés de fermer demain à cause de cette maudite perquisition ? demanda Michael.

— Oh, non ! La présence des touristes n'empêchera pas les chimistes et les vétérinaires de faire leur boulot : prélever des échantillons, examiner les bêtes, enfin ce genre de trucs qu'on voit dans les films ! s'exclama Hugh gaiement.

— C'est absurde ! protesta Michael, indigné. Mes recherches sont... Elles m'appartiennent ! Et mes droits dans tout ça ?

— Je suppose que cette enquête a un rapport avec le monstre mangeur d'hommes, déclara Jack en haussant les épaules.

— Les alligators pullulent dans la région, s'insurgea Michael. Et il existe de nombreuses fermes d'élevage en Floride. Des chasses à l'alligator sont organisées sur des propriétés privées sans que les autorités gouvernementales ou fédérales jugent bon de les sanctionner ou de les contrôler.

— Eh bien, elles estiment sans doute que tes recherches les aideront d'une façon ou d'une autre, grommela Jack. Qui peut savoir ? L'un de vous a-t-il commandé à dîner ?

Soudain, Lorena aperçut Jesse à l'entrée de la salle. Surprise et ravie, elle se leva d'un bond, réalisant après coup qu'elle aurait dû modérer son enthousiasme.

— Vous m'en direz tant ! murmura Hugh, taquin.

Lorena l'ignore.

Jesse se dirigea vers eux. Il la gratifia d'un grand sourire, lui avança sa chaise et en prit une autre pour lui.

— Dites-moi, Jesse, vous avez informé les autorités que la ferme de Harry était un repaire de... quoi au juste ? demanda Michael, un sourire mauvais aux lèvres.

Jesse fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Michael pointa un doigt accusateur dans sa direction.

— Les flics et les types de l'organisme de protection de la faune sauvage vont fourrer leur nez partout.

— D'après ce que je sais, ils contrôlent aussi les autres fermes, répondit Jesse, d'un air détaché.

— Pourquoi pensent-ils que celle de Harry a un rapport quelconque avec l'alligator géant ?

— Peut-être parce que Harry consacre un budget important pour la recherche, en l'occurrence, *la vôte*, afin d'améliorer la qualité de la viande et du cuir.

— Et si on commandait maintenant ? suggéra Jack, alors qu'une serveuse arrivait à leur table.

— C'est ça, on nous traite comme des criminels, mais le plus important, c'est de manger ! persifla Michael.

— J'ai faim, répliqua Jack d'un ton sec.

— Michael, on doit absolument faire la lumière sur cette affaire, reprit Jesse. Il se peut qu'il y ait d'autres créatures de ce type qui rôdent dans les Everglades. Et si elles ne trouvent pas la nourriture dont elles ont besoin dans la nature, elles risquent de s'en prendre à l'homme. Voyons, Michael, combien d'attaques vous faut-il pour vous convaincre ?

— Rien ne permet de penser qu'il existe d'autres prédateurs géants dans le marécage, répliqua Michael. Les alligators de Floride ont peut-être tendance à devenir plus gros et à rattraper ainsi leurs congénères des autres Etats. Les flics auraient mieux fait de commencer par chercher de ce côté-là plutôt que de débarquer en terre indienne et de fourrer leur nez dans nos affaires.

— Certes, nous sommes en territoire indien où prédomine la loi tribale, mais quand il s'agit d'un problème qui concerne le comté tout entier...

— L'alligator géant a été capturé en terre indienne, rétorqua Michael d'un ton irrité en coupant la parole à Jesse.

— Et tu insinues quoi, Michael ? voulut savoir Jack. Que c'est très bien ainsi parce que seuls des Indiens se feront dévorer ?

— C'est ridicule ! Que vas-tu chercher là ! protesta Michael. Je suis un fervent défenseur de la loi tribale.

— Et nous vous en sommes infiniment reconnaissants, ironisa Jesse.

— Il est temps de commander, murmura Hugh en désignant la serveuse qui attendait patiemment.

Elle leur conseilla le poisson-chat, et toute la tablée accepta sa suggestion. La tension avait baissé d'un cran, mais le malaise persistait. Jesse semblait distrait, Jack crispé et Michael ennuyé. Seul Hugh paraissait d'humeur joviale.

— A-t-on une idée sur la façon dont notre fameux alligator est devenu un monstre ? demanda-t-il à Jesse.

— Il est en route pour le laboratoire de l'école vétérinaire de Jacksonville, c'est tout ce que je sais.

— Hé ! Voilà le patron, s'écria Hugh. Il a l'air ravi.

Le visage plissé d'un large sourire, Harry se dirigea vers leur table.

— Tout baigne ! lança-t-il gaiement en se frottant les mains.

— Qu'est-ce qui vous rend si euphorique ? demanda Michael, sceptique.

— Cette histoire nous fait une publicité du tonnerre de Dieu ! Le téléphone n'arrête pas de sonner. Les gens veulent tout connaître des alligators. Vous verrez, bientôt les Everglades deviendront un nouveau Jurassic Park ! Alors, comment trouvez-vous mon poisson-chat ? Il n'y a pas plus frais, je vous le garantis.

— On vous le dira tout à l'heure, Harry, on n'a pas encore été servis, fit remarquer Hugh, amusé.

— Bon, les enfants, continuez à faire du bon travail. On a le vent en poupe.

Lorena regarda Harry s'éloigner, songeuse. Il semblait d'excellente humeur alors que la police passait sa propriété au peigne fin. Avait-il vraiment une responsabilité quelconque dans cette affaire ? Les choses avançaient mais ne s'éclaircissaient pas pour autant.

On venait de leur apporter leur assiette lorsqu'un homme mince et chauve, vêtu comme un touriste, s'approcha de leur table.

— Docteur Michael Preston ? s'enquit-il.

Michael se redressa.

— Oui, répondit-il d'une voix crispée.

L'homme lui tendit la main.

— Jason Pratt, de Wildlife Conservation. Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ? Quand vous aurez fini, bien entendu.

— J'ai fini, maugréa Michael en jetant sa serviette sur la table.

— Prenez le temps de terminer votre repas, se récria Pratt. Je voulais simplement vous rencontrer avant que vous ne vous retiriez pour la nuit.

Michael se leva de table et le regarda de travers.

— En quoi puis-je vous être utile ?

Il s'éloigna en compagnie du nouveau venu.

Jesse se leva à son tour.

— Tu viens faire un tour avec moi ? demanda-t-il à Lorena.

— Entendu, murmura-t-elle.

Jack et Hugh échangèrent un regard de connivence, mais ne firent aucun commentaire. Avec l'alligator géant, elle était le sujet de conversation favori des deux hommes, elle le savait.

Après les avoir salués, Jesse lui prit la main et se dirigea vers la sortie.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle en montant dans la voiture de police.

— Voir Theresa Manning.

— La femme dont l'amie a été... mangée ? Tu crois qu'elle nous apprendra quelque chose ?

— Je ne sais pas au juste, mais je l'ai appelée pour savoir si elle accepterait de nous parler. Elle nous invite à prendre le thé et des scones.

— Prendre le thé ? Vraiment ?

Il haussa les épaules.

— Apparemment, elle adore cuisiner.

— Jesse, d'après toi, est-ce que Michael est derrière tout ça ? Nous avons eu tous les deux une conversation des plus étranges, hier soir.

Jesse se renfrogna et lui décocha un regard sévère.

— Tu étais seule avec lui ?

Elle ignora sa question et poursuivit :

— Il est persuadé que je suis ici pour lui causer des ennuis.

— Tu ne dois pas t'approcher de lui !

— Mais s'il a fait quelque chose d'illégal, il devra payer, n'est-ce pas ?

— Quelqu'un d'autre est forcément mêlé à cette affaire, marmonna Jesse. Une personne qui a beaucoup d'argent.

— Harry est très riche, mais cette histoire n'a pas l'air de beaucoup l'inquiéter. Au contraire, il a l'air heureux comme un roi.

Le portable de Jesse se mit à sonner. Il répondit puis demeura silencieux, les sourcils froncés.

— Appelle-moi dès qu'il y a du nouveau.

— Que se passe-t-il ? demanda Lorena dès qu'il eut raccroché.

Il lui jeta un regard distrait.

— L'alligator n'est jamais arrivé au laboratoire de l'école vétérinaire. Le camion qui le transportait s'est volatilisé entre ici et Jacksonville.

* * *

L'air maussade, Michael était appuyé sur son bureau pendant que Pratt et les autres enquêteurs passaient en revue ses dossiers et ses fichiers informatiques.

— C'est quoi, ça ? demanda l'un d'eux.

Michael s'avança pour regarder par-dessus son épaule.

— Le relevé des températures d'incubation qui permettent de créer un mâle ou une femelle, expliqua-t-il d'un ton monocorde.

— Et là ?

— Le niveau de maturité pour obtenir la viande la plus tendre.

— Et ça ?

— L'alimentation idéale qui procure les meilleures peaux, répondit-il d'un ton las.

Pratt se leva brusquement.

— C'est tout pour l'instant, déclara-t-il en souriant d'un air affable.

Michael, qui avait eu quelques sueurs froides pendant la perquisition, ressentit un immense soulagement.

Dieu merci, ils n'avaient rien trouvé. *Nada. Nothing. Zilch.* Des clous.

— Vous avez fini ? lança-t-il.

— Oui. Et je vous remercie de vous être montré aussi patient et coopératif.

— C'est tout naturel, répliqua Michael, moqueur. Si vous avez encore besoin de moi, n'hésitez pas. Je reste à votre entière disposition.

Après l'avoir de nouveau remercié, Pratt sortit du laboratoire en compagnie des autres enquêteurs. Michael se laissa tomber sur une chaise avec un soupir d'aise.

— C'est ça, messieurs, revenez quand vous voulez, marmonna-t-il entre ses dents.

Puis il s'installa devant son ordinateur et entra son mot de passe pour accéder à ses fichiers secrets.

* * *

— Du sucre ? Du lait ? Du citron ? demanda Theresa. Servez-vous et prenez des scones. Au milieu, ils sont à la myrtille, à droite, à la cannelle, et à gauche, ils sont nature. J'espère que vous les aimerez. J'adore cuisiner. Mon mari raffolait de mes cakes et de mes tourtes.

Jesse avait choisi un scone à la myrtille.

— Il est délicieux, dit-il à Theresa. Et c'est vraiment gentil à vous d'accepter de nous recevoir. Du thé nature pour moi, merci.

— Un nuage de lait, murmura Lorena. Merci beaucoup. Jesse a raison. C'est un vrai régal.

Rayonnante, Theresa prit place à côté d'eux.

— Bon, je suppose que vous n'êtes pas venus ici pour mes scones. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je sais qu'il s'agit d'un sujet douloureux, Theresa, mais vous avez sans doute entendu parler de l'alligator qui a été capturé la nuit dernière.

Les dents serrées, Theresa acquiesça.

— Il a été capturé, insista doucement Lorena.

— Celui-là, oui, rétorqua Theresa.

— Vous pensez donc qu'il y en a plusieurs ? demanda Jesse.

— Je suis certaine que mon amie a été attaquée par un autre de vos alligators géants, affirma-t-elle.

— Pourquoi ? s'enquit Jesse.

— Ces animaux ont un comportement territorial. Le vôtre a été capturé près de la Tamiami Trail, alors que mon amie a été tuée non

loin d'ici.

Jesse jeta un rapide coup d'œil à Lorena.

— Aviez-vous remarqué quelque chose de bizarre, à l'époque des faits ? demanda-t-il.

— Bizarre ? répéta-t-elle. Non, pas vraiment. Oh, de temps à autre, des animaux de compagnie disparaissent, mais ils constituent une proie naturelle, n'est-ce pas ?

— Oui, je le crains, admit Jesse. Mais il n'y a vraiment rien d'autre qui ait attiré votre attention ?

— Quoi, par exemple ?

— Des lumières, précisa Jesse.

A ces mots, Theresa parut troublée. Puis elle s'exclama :

— Mais oui, bien sûr ! J'ai vu des lumières dans le ciel à plusieurs reprises, juste à l'époque où...

Elle marqua une pause et déglutit avec peine.

— Savez-vous si l'alligator qui a pris votre amie a été abattu ? demanda Jesse.

— Non, je ne crois pas. Mais figurez-vous que ces lumières étaient devenues un sujet de plaisanterie entre nous. On s'imaginait que les martiens débarquaient, murmura-t-elle. Croyez-vous qu'il existe un rapport quelconque entre ces lumières et la mort de Matty ?

— Nous ne savons pas encore, madame Manning. Mais nous mettons tout en œuvre pour découvrir la vérité.

Après avoir pris congé de Theresa Manning, Jesse demeura silencieux une partie du trajet.

Lorena lui jeta de temps en temps un regard en coin, respectant son silence, mais finit par lui demander :

— Si je comprends bien, tu penses que plusieurs de ces créatures se sont développées dans les Everglades, et que des sommes considérables sont en jeu ? En tout cas, suffisamment importantes pour permettre à quelqu'un de rechercher ses alligators manquants au moyen d'un hélicoptère ?

— Oui.

— Harry semble être le suspect idéal : il possède une ferme d'alligators, et il est très riche. Pourtant... il est tellement heureux de cette histoire qu'il saute presque de joie, remarqua-t-elle, perplexe.

— L'étau se resserre, affirma Jesse, la mâchoire crispée. Et nous finirons par coincer le coupable.

Au lieu de se diriger vers la ferme de Harry, il emprunta la piste presque invisible de la route, qui menait à sa maison.

Tout en se garant, il regarda Lorena en haussant un sourcil.

— Tu restes ici cette nuit ?

— Je dois retourner à la ferme, murmura-t-elle.

— Non, pas question.

Elle soupira.

— Jesse...

— Je sais. Tu veux démasquer le meurtrier de ton père. Mais tu en as assez fait. Grâce à ta persévérance, les autorités sont dans le coup. Maintenant, tu dois les laisser agir. Tu n'as pas besoin de retourner là-bas.

Elle jugea préférable de ne pas discuter avec lui pour le moment et se contenta de lui sourire.

En descendant de voiture, elle lui jeta un regard malicieux.

— Tu es vraiment au milieu de nulle part, ici.

— En effet, admit-il.

— La journée a été longue et chaude.

— Et...?

— Le dernier arrivé à la piscine a un gage ! s'écria-t-elle en se précipitant vers le portillon.

Une fois dans le patio, elle commença à se dévêtir... et plongea la première dans l'eau.

La sensation de fraîcheur vivifiante sur sa peau nue était délicieuse. Elle nagea toute la longueur du bassin, comme pour se purifier de la fatigue et des soucis de la journée.

Quand elle refit surface, elle constata avec surprise que Jesse l'attendait.

Elle se lova contre lui, émerveillée de sentir la vigueur de son corps sous sa peau lisse. Ses cheveux de jais étaient rejetés en arrière, et ses yeux verts semblaient luire dans l'obscurité. Il la serra contre lui.

— Vous nagez dans le plus simple appareil, madame Fortier ! Quelle honte ! Serait-ce votre habitude ?

Elle murmura en souriant :

— Non, c'est la toute première fois, inspecteur.

— Je suis flatté et honoré.

Il écarta une mèche blonde de son visage et s'empara de ses lèvres chaudes et avides. Il l'enlaça étroitement, leurs deux corps ne faisant qu'un. Ses seins étaient plaqués contre son torse musclé, ses hanches épousaient parfaitement les siennes, et la pointe de son sexe frémissant contre sa chair brûlante la titillait d'une délicieuse façon et lui procurait une sensation grisante, lui donnant un avant-goût des plaisirs à venir.

— Cela signifie-t-il que tu n'as encore jamais fait l'amour dans une piscine ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle s'apprêtait à répondre quand elle sentit ses lèvres suivre la

courbe de son cou, et les mots se perdirent dans un soupir de bien-être. D'un coup de talon, il s'éloigna du mur, et la force de l'eau les rapprocha encore l'un de l'autre. Ivre de désir, et le regard rivé au sien, elle se rendit à peine compte qu'ils atterrissaient sur les marches carrelées. Là, Jesse la souleva avec légèreté et s'enfonça en elle d'un seul coup de reins. Elle s'agrippa à lui, nouant ses jambes autour de ses hanches, savourant avec délice le feu dévorant qui la consumait et formait un contraste frappant avec la fraîcheur de l'eau. Elle rejeta la tête en arrière et sentit de nouveau la bouche avide de Jesse se promener sur sa gorge et sa poitrine... Leurs lèvres s'unirent avec ferveur pendant que leurs corps bougeaient à l'unisson dans l'eau. Sous le ciel étoilé, elle ne percevait que le bruissement du feuillage, les battements accélérés de leurs cœurs et leur respiration haletante. Elle enfouit sa tête au creux de son épaule, donnant libre cours à la puissance de son désir, savourant cette sensation exquise d'extase et d'agonie qu'elle sentait s'insinuer en elle, se développer et l'envahir tout entière. Sous la montée de son plaisir, elle pétrissait le dos de son compagnon, enfonçait ses ongles dans sa chair, et s'agrippait à ses fesses. A mesure que sa passion s'intensifiait, elle se tordait et arquait son corps contre le sien, laissant échapper des petits gémissements. Elle crut qu'elle allait se noyer, mais Jesse la maintenait à flots d'une main ferme. Et soudain, ce fut comme si un volcan explosait en elle sous la poussée de la lave incandescente, lui arrachant une plainte lancinante quand l'extase la balaya. Au même moment, une myriade d'étoiles s'accrocha au ciel nocturne, répandant sur eux une clarté laiteuse. Elle s'effondra contre le torse puissant de son amant, toujours maintenue par une poigne solide, et se mit à frissonner dans la nuit devenue étrangement fraîche sans le feu de leur passion pour la réchauffer.

— Si tu m'avais prévenue, j'aurais apporté des serviettes, dit-il, amusé, en s'écartant d'elle.

— Je ne suis pas une adepte du naturisme, mais j'ai cédé à l'envie irrésistible de faire l'amour à la belle étoile, répondit-elle en souriant.

— Attends-moi là, je vais chercher les peignoirs.

— Mais l'eau est froide...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Nu et ruisselant, Jesse se dirigeait à grands pas vers la maison, et elle ne put s'empêcher de le suivre du regard, émerveillée comme à chaque fois par ce corps superbe.

Elle ferma les yeux et sourit. Elle se sentait merveilleusement bien et ne tenait pas à gâcher l'instant présent en se demandant si ce n'était pas pure folie que de tomber amoureuse d'un homme aussi distant, qui ne lui avait fait aucune promesse.

Pourtant, si c'était à refaire, elle ne changerait rien, même si elle

en avait la possibilité.

Elle ouvrit soudain les yeux, en proie à un malaise inexplicable.

Elle regarda autour d'elle. La maison et le patio étaient brillamment éclairés, mais au-delà...

Au-delà, s'étendaient les Everglades. Des kilomètres et des kilomètres de ténèbres, d'herbe-scie et de canaux. Une terre sauvage, inquiétante et dangereuse.

Un endroit idéal pour y dissimuler sans peine toutes sortes de péchés.

Elle se figea, consciente de se trouver en pleine lumière, offerte aux regards éventuels cachés dans l'ombre.

Tout à coup, elle fut saisie de panique, comme si la nuit avait des yeux.

— Me voilà, annonça Jesse.

Une serviette nouée autour des reins, il lui apportait un peignoir.

Elle lui sourit, soulagée ; sa seule présence éloignait les forces malfaisantes tapies dans l'obscurité.

— Merci, murmura-t-elle en se levant et se laissant envelopper dans le tissu moelleux.

— Merci à toi, répondit-il doucement, effleurant ses lèvres.

Il plongeait son regard brillant dans le sien et répéta ces mots avec une infinie tendresse :

— Merci à toi.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa avec une grande douceur et se dirigea vers la maison.

Blottie contre lui, elle en oublia rapidement les ténèbres et l'impression angoissante d'avoir été épiée par des yeux invisibles.

12

Furieuse, Lorena faisait les cent pas dans la cuisine, attendant que son café soit prêt.

Jesse était parti au petit matin avec sa voiture, la laissant seule, sans moyen de locomotion... et hors d'elle.

Malgré la nuit qu'ils venaient de passer ensemble, elle était fermement décidée à retourner travailler chez Harry. Compte tenu de la présence de nombreux enquêteurs et des policiers, elle ne risquait rien à la ferme, du moins dans la journée.

Combien de temps faudrait-il pour qu'un taxi vienne la chercher au milieu de nulle part ? Ou, plus exactement, était-il possible d'en faire venir un dans ce trou perdu ?

Car elle ne savait pas vraiment où elle se trouvait. Dans ces conditions, quelles indications pouvait-elle donner au chauffeur ? « Vous prenez un chemin de terre presque invisible depuis la Tamiami Trail ; il semble aboutir à un canal bordé d'herbe-scie mais, en cherchant bien, vous trouverez la maison. » Une demeure agréable, certes, avec piscine et cuisine équipée, mais bon...

Elle jura, ne sachant vraiment pas quoi faire. Devait-elle prévenir quelqu'un à la ferme ou ordonner à Jesse de passer la prendre pour la conduire à son travail ?

Elle saisit son portable, bien décidée à appeler Jesse pour lui dire le fond de sa pensée et exiger qu'il revienne la chercher séance tenante.

Certes, il pouvait refuser, purement et simplement, ou avoir un empêchement. Mais, dans ce cas, il lui suffisait d'envoyer un de ses collègues à sa place. Et il avait tout intérêt à le faire !

Juste au moment où elle s'apprêtait à lui passer un coup de fil, son portable sonna. Le numéro qui s'afficha sur son écran correspondait à celui de la ferme.

Elle répondit aussitôt, persuadée qu'il s'agissait de Harry.

— Bonjour, dit une voix masculine.

— Michael ?

— Non, c'est Jack. Comme on ne vous a pas vue au petit déjeuner,

on s'inquiétait.

— Qui ça, « on » ?

— Hugh, Sally et moi.

— C'est gentil à vous, mais je vais bien.

— Bon, tant mieux. Notez que je n'étais pas vraiment inquiet, s'empessa-t-il d'ajouter, sachant que vous étiez sous bonne escorte. Mais il se passe des choses tellement bizarres en ce moment. Enfin, je veux dire... si je prends mon cas personnel, jamais je n'aurais cru un jour frôler la mort d'aussi près à cause d'un alligator. Du coup, on se faisait du souci pour vous.

— Non, tout va bien. C'est juste que...

Elle hésita une fraction de seconde.

— Jesse doit être retenu par son travail. Il n'est pas rentré, et je crains d'arriver en retard.

— Ne vous inquiétez pas. On vient vous chercher.

— Oh, je ne veux pas vous déranger.

— Non, il n'y a pas de problème. L'un de nous passera vous prendre d'ici un quart d'heure.

— Entendu. Merci, Jack.

Au diable, Jesse et son autoritarisme ! Elle était libre de faire ce qu'elle voulait. Elle avait beau être amoureuse de lui, il était hors de question qu'il lui dicte sa conduite ou qu'il l'empêche d'agir à sa guise.

Son père avait été assassiné, et elle était sur le point de démasquer le meurtrier. Il n'était donc pas question d'abandonner aussi près du but.

Elle se versa une tasse de café, éteignit la cafetière, et attendit que l'on vienne la chercher.

* * *

En arrivant au poste de police, Jesse prit connaissance du rapport concis rédigé par Georges Osceola sur la disparition du fourgon transportant la carcasse de l'alligator. Le chauffeur avait emprunté l'autoroute I-95, avait téléphoné à son épouse vers 10 h 30, juste après avoir fait le plein.

Ensuite...

Ensuite plus rien ! Il s'était volatilisé avec le fourgon.

Les forces de police locales et la police de la route avaient été alertées mais, pour l'heure, elles avaient fait chou blanc.

Jesse passa un coup de fil à Lars, sans plus de succès.

Il pianotait nerveusement sur le combiné, songeant à appeler Lorena. Mais elle ne l'avait pas contacté pour lui demander de la

conduire à son travail. Elle avait dû fulminer un moment puis comprendre qu'il était plus prudent pour elle de rester éloignée de la ferme.

Alors qu'il était toujours assis à son bureau, ne se décidant pas à composer son numéro, son téléphone sonna.

— Jesse, je t'appelais juste pour savoir si tu avais du nouveau.

— On s'en occupe, Julie. Mais pour l'instant, je n'ai rien d'autre à t'apprendre.

Après un instant d'hésitation, elle finit par ajouter :

— Jesse, je sais que je n'aurais pas dû, mais la nuit dernière, je suis allée faire un tour jusqu'à la maison de mes parents. Il va bien falloir que je me décide à y pénétrer.

— Je préférerais que tu attendes un peu plus. Juste quelques jours.

— La police m'a aussi demandé de patienter encore quelques jours. Mais je vais avoir besoin de vêtements.

— Julie, nous irons ensemble. Et si tu as besoin que je t'aide dans tes démarches auprès du funérarium ou de l'église...

— Non, merci, Jesse, je m'en suis déjà occupée. Je savais ce que mes parents voulaient. Mais je ne t'ai pas appelé pour pleurer sur ton épaule.

— Julie, ma chérie, tu as le droit de pleurer, si tu en as envie, lui assura-t-il doucement.

— Merci, Jesse, mais ce dont j'ai besoin, c'est d'être sûre que la police ne classe pas l'affaire sans suite. Et je t'ai appelé aussi parce que je n'arrête pas de penser aux lumières que j'ai vues l'autre nuit chez mes parents.

— Elles provenaient d'un avion ? D'un hélicoptère ? De torches électriques balayant le sol ?

— Je suis certaine qu'elles ne provenaient pas du sol. En fait... si ma mère a cru que des extraterrestres s'apprêtaient à débarquer, c'est parce que ces lumières planaient juste au-dessus des arbres. Mais je n'ai entendu aucun bruit puisque j'étais dans la voiture, et qu'elles étaient assez éloignées.

— Merci de toutes ces informations, Julie. Et ne t'inquiète pas, je suis cette affaire de très près. Je le fais pour toi et pour tes parents que j'aimais beaucoup.

— Je sais, Jesse. Ils pensaient le plus grand bien de toi, et moi aussi. Je te promets de ne pas retourner là-bas sans toi.

— Entendu.

Il raccrocha puis appela de nouveau Lars.

— On doit chercher du côté des aérodromes pour tâcher de découvrir qui utilise des hélicoptères, ordonna-t-il.

Lars émit un grognement à l'autre bout du fil.

— Voyons, Jesse ! Toutes les stations de télévision et de radio possèdent un hélico pour donner des informations sur la circulation routière et la météo ! Et l'autre jour, chez les Hernandez, tu nous as dit qu'un *airboat* avait stationné près de chez eux.

— Et alors ?

— Alors, nous avons interrogé des tas de gens qui utilisent un *airboat*. Sans résultat.

— C'était une piste qu'il fallait vérifier. Et maintenant, il faut s'intéresser de près aux hélicos.

Lars grogna de plus belle.

— Ecoute, Lars, chaque fois qu'il y a un incident avec un alligator, j'entends parler de lumières. Ce n'est pas une simple coïncidence. Comme tu le sais, je n'ai guère de ressources à ma disposition. Peux-tu t'en occuper ?

Il entendit un profond soupir, puis Lars finit par accepter.

— Entendu, Jesse. Je te tiens au courant.

Satisfait, Jesse raccrocha. Il tambourina machinalement sur son bureau, réfléchissant à une idée qui lui trottait derrière la tête.

Il contempla de nouveau son téléphone, songeant à appeler chez lui. Mais il se ravisa.

Puis il se leva brusquement, sachant qu'il n'arriverait à rien en restant assis à son bureau, et s'empara de son chapeau accroché à une patère derrière la porte.

— Où vas-tu ? demanda Georges.

— Faire un tour chez le Dr Thiessen pour prendre des nouvelles de Jim Hidalgo et m'assurer qu'il n'y a pas eu d'autre incident fâcheux. Appelle-moi s'il y a du nouveau.

* * *

Lorena s'attendait à voir surgir Hugh ou Jack, mais ce fut Sally qui arriva en voiture et se gara devant la maison, en klaxonnant joyeusement. Lorena se hâta de verrouiller la porte d'entrée.

— C'est Jesse qui essaie de vous tenir éloignée de la ferme, n'est-ce pas ? fit-elle remarquer.

— Pourquoi ferait-il cela ? demanda Lorena, d'un air détaché.

— Ce ne sont pas les raisons qui manquent : la présence d'alligators mangeurs d'hommes dans le marécage, les fédéraux qui fourrent leur nez partout, et l'atmosphère de suspicion qui règne à la ferme, expliqua Sally en riant. Tout compte fait, vous devriez être contente. S'il ne s'intéressait pas autant à vous, il ne se montrerait pas

aussi protecteur. Mais, pour ce que j'en sais, il est peut-être du genre possessif et autoritaire.

Lorena haussa les épaules et jugea bon de ne pas répondre.

— Merci d'être passée me chercher. Je ne sais pas au juste ce qui a retenu Jesse ni quand il repassera à la maison, mais je n'aime pas être en retard.

— Les événements de ces derniers jours ne semblent pas beaucoup vous inquiéter, constata Sally.

— Pourquoi, je devrais être inquiète ?

Sally éclata de rire.

— D'après Michael, vous êtes d'un naturel soupçonneux.

— Michael est d'un naturel paranoïaque, répliqua Lorena du tac au tac.

— Comme tous les chercheurs. Ils sont toujours convaincus que leurs travaux leur apporteront la gloire et la fortune.

— Parfois, c'est le cas.

Sally esquaissa une moue dubitative.

— Je ne pense pas que Michael ait réussi à fabriquer une race d'alligators géants. Il semble toujours frustré. Pourtant, il est bel homme. Je crois bien qu'il avait le béguin pour vous, et d'ailleurs, en fait, jusqu'à l'entrée en scène de Jesse, vous donniez l'impression d'avoir un faible pour Michael.

— J'apprécie tout le monde à la ferme.

— Dites plutôt que vous êtes une allumeuse.

— Comment ? se récria Lorena, outrée.

— Vous avez flirté de façon éhontée avec Michael, Jack et Hugh, jusqu'à ce que vous jetiez votre dévolu sur Jesse.

Lorena regardait fixement le paysage défiler sous ses yeux, essayant de se calmer.

— Etes-vous passée me prendre pour régler vos comptes et me jeter à la figure tout ce que vous aviez sur le cœur ?

Sally la contempla, les yeux agrandis par la surprise.

— Grands dieux, non !

Un petit sourire étira ses lèvres pendant qu'elle secouait sa crinière rousse.

* * *

Quand Jesse arriva à la clinique vétérinaire, le Dr Thiessen était absent.

En revanche, Jim Hidalgo était fidèle au poste.

— Salut, Jim. Comment ça va ?

— Bien, merci.

— Je ne m'attendais pas à te trouver là. Je croyais que tu travaillais de nuit. Où se trouve le véto ?

— Il fait sa tournée hebdomadaire. Il se rend dans plusieurs fermes d'alligators. Il soigne aussi le bétail. Il fait même des visites à domicile chez des particuliers qui possèdent des animaux exotiques. Un jour, parfois deux, par semaine. Les affaires marchent bien pour lui.

Tout en mâchonnant un brin d'herbe, Jesse hocha lentement la tête.

— Tu ne te rappelles toujours pas ce qui s'est passé l'autre nuit ?

— Non. Tu n'as pas encore coffré le voleur ?

— Pas encore. Arrête-moi si je me trompe, Jim, mais ce soir-là, tu étais dans le chenil et tu as reçu un coup sur la tête. Ensuite, c'est le trou noir jusqu'à ce que tu voies le Dr Thiessen penché sur toi.

— Oui, c'est bien ça. Et puis il y a eu des lumières, des sirènes, des flics, l'identité judiciaire... Tu connais la suite puisque tu étais là.

— Exact.

Jesse haussa les épaules.

— Quand revient Thiessen ?

— Demain matin.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas exactement. Il est très sollicité.

— Et tu es de service jusqu'à son retour ? Où est donc Smith ?

— Il accompagne le Dr Thiessen dans ses tournées. C'est un drôle d'oiseau, si tu veux mon avis.

— Parce qu'il est blanc ?

Jim se mit à rire.

— Non ! Des tas de gens vivent et travaillent ici sans pour autant faire partie de la tribu, et tout le monde s'entend bien. Mais ce type fait bande à part. John Smith. Tu parles d'un nom ! Ce mec est un vrai garde-chiourme. Il suit le toubib comme son ombre et n'en décroche pas une.

— Thiessen doit avoir toute confiance en lui, remarqua Jesse. Dis-moi, tu te sens en sécurité, seul ici, après ce qui s'est passé ?

— Oh, mais je ne suis pas seul.

— Explique-toi.

Jim siffla. Aussitôt, un énorme chien sortit en rampant de dessous le bureau. Il tenait du chien de berger, du chow-chow, du pit-bull et sans doute d'autre chose. En tout cas, le résultat était pour le moins impressionnant.

— Je viens de l'adopter, annonça Jim, ravi. Je l'ai appelé Ourson. En entendant son nom, l'animal remua la queue.

— Il t'a à la bonne, poursuivit Jim.

— C'est une chance pour moi, remarqua Jesse en souriant.

— Au moins, je me sens en sécurité avec lui. Avant que tu descendes de voiture, il reniflait et aboyait. Mais quand je lui ai dit que, tu étais un ami, il s'est recouché sagement à mes pieds. Je l'ai récupéré au refuge.

— Tu as bien fait.

— Le toubib ne l'aime pas beaucoup, admit Jim, mais il sait que depuis l'agression, j'appréhende de monter la garde la nuit et les jours où il est absent, alors...

— A bientôt, Jim. N'oublie pas...

— Oui, je connais la musique. Si quelque chose me revient, je t'appelle.

— Entendu, merci.

Une fois dans sa voiture, Jesse appela le bureau.

Le fourgon transportant la carcasse d'alligator n'avait toujours pas été retrouvé. Il n'y avait rien de nouveau à propos des échantillons dérobés à la clinique vétérinaire.

Et la Metro-Dade n'avait aucune piste sérieuse concernant le double meurtre.

Il raccrocha et, après un instant d'hésitation, il appela chez lui.

Pas de réponse. Il fit une nouvelle tentative et laissa un message sur son propre répondeur : « Lorena, décroche, s'il te plaît, c'est Jesse. »

Mais son téléphone resta muet. La jeune femme était peut-être dans la piscine, sous la douche ou ailleurs.

A moins qu'elle n'ait appelé quelqu'un pour venir la chercher.

Il composa le numéro de son portable.

En vain.

Bon. Elle était donc furieuse après lui.

Il passa un coup de fil à la ferme d'alligators. Ce fut Harry qui répondit.

— Bonjour, Harry. Je suis surpris d'entendre votre voix.

— Je suis encore chez moi ici, vous savez, malgré la bande de Pieds Nickelés qui passe ma ferme au peigne fin, déclara Harry.

— D'habitude, ce n'est pas vous qui répondez au téléphone.

— Depuis la capture de l'alligator géant, on a deux fois plus de boulot qu'auparavant. Mes employés sont tellement débordés que je suis obligé d'assurer le standard. Les fédéraux ont dit que je n'étais pas obligé de fermer du moment qu'ils pouvaient perquisitionner à leur guise. Bon sang, qu'ils fourrent le nez partout si ça leur chante, je m'en contrefiche !

— Je suis content que vous le preniez aussi bien, Harry. Je suppose que vous n'avez personne de disponible pour mettre la main sur Lorena ? J'ai besoin de lui parler.

— Non, mais je peux vous passer l'infirmier au cas où elle s'y trouverait.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Non. Pas ce matin. Mais je suis sûr qu'elle est fidèle au poste, ne vous en déplaie.

— Que voulez-vous dire ?

— Allons donc, Jesse Crane, vous essayez de séduire mon infirmière et de me l'enlever à mon nez et à ma barbe !

— Harry...

— Ne quittez pas, je vous la passe. Bon Dieu, ce foutu téléphone, comment ça marche ? marmonna-t-il.

Harry échoua dans sa manœuvre et lui raccrocha au nez.

Furieux, Jesse l'envoya au diable. Il savait qu'il était inutile qu'il rappelle.

Sa maison se situait à mi-chemin entre la clinique vétérinaire et la ferme d'alligators, et il décida d'y faire un saut pour voir si Lorena ne passait pas ses nerfs sur son mobilier et sa vaisselle. Si elle n'était pas chez lui, il irait jusqu'à la ferme.

Il n'aurait su dire pourquoi, mais il se sentait en proie à un malaise grandissant. C'était comme si les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter les unes dans les autres, mais certaines ne trouvaient pas encore leur place.

Et le temps pressait.

Il ferma les yeux pour mieux réfléchir. De toute évidence, quelqu'un de chez Harry était impliqué. En outre, de grosses sommes d'argent étaient en jeu. Et le ou les coupables connaissaient les Everglades sur le bout des doigts.

Il y avait sûrement deux, voire trois personnes dans le coup : un homme riche, un scientifique qui s'y connaissait en génétique, et un homme de main. Un trio infernal.

Songeur, il s'empara de son téléphone et essaya de nouveau de joindre Lorena. Puis il démarra en trombe et écrasa la pédale d'accélérateur.

* * *

Le portable de Sally sonna, et elle répondit aussitôt.

— Sally, dit-elle gaiement, en coulant un regard en direction de Lorena. Bien sûr... Non... Oui, entendu.

Elle raccrocha et adressa un sourire contrit à Lorena.

— C'était Jesse, dit-elle.

— Jesse ?

- Il veut que nous fassions un petit détour.
- Pas question. Nous risquons d'être en retard au travail.
- Je pense qu'il a découvert quelque chose.
- Quoi donc ?
- Si j'ai bien compris, ce serait en rapport avec... votre père.
- Mon père ! s'exclama Lorena, sentant son cœur faire un bond

dans sa poitrine.

— Oui. Je ne savais pas que Jesse connaissait votre famille. Toujours est-il qu'il m'a demandé de vous conduire jusqu'à un petit hammock appelé Little Rat. Il s'agit d'un îlot de terre grand comme un mouchoir de poche mais, par ici, la moindre parcelle de terre ferme porte un nom. Ça doit remonter à l'époque où les Indiens étaient venus se réfugier dans la région. Mais bon, passons. Vous ne voulez pas que je vous y emmène ? Jesse semblait tout excité.

Le cœur de Lorena battit de plus belle et son pouls s'accéléra. Elle lui en voulait toujours, certes, mais s'il avait découvert quelque chose et qu'il avait besoin de son aide, elle ne devait pas lui faire faux bond.

— Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas une seconde, remarqua Sally, une note de nostalgie dans la voix.

— Je suis censée travailler, murmura Lorena.

— Entendu. On va à la ferme.

— Non, allons d'abord à Little Rat.

— Heureusement que j'ai pris la Jeep. Il n'y a pas vraiment de route qui y conduit.

Effectivement, Lorena crut sa dernière heure arrivée quand elles manquèrent s'enliser dans la boue et, pire encore, dans l'herbe-scie, très spongieuse.

Mais Sally connaissait bien le terrain. Juste au moment où Lorena serrait les dents, certaine qu'elles allaient périr noyées dans le marécage, les roues de la Jeep touchèrent la terre ferme. Et à quelques mètres de là, elle aperçut un bouquet de pins.

— Vous n'êtes pas peureuse, au moins ? demanda Sally. Vous ne craignez rien, ou pas grand-chose. Certes, vous auriez dû mettre des bottes, mais les serpents ne vous feront pas de mal si vous les laissez tranquilles. En revanche, une fois dans la pinède, il faudra quand même vous méfier des crotales diamantins et des serpents à sonnette. Sans oublier les serpents corail, mais ils ne vous mordront pas, sauf si vous leur marchez dessus.

Elle lui coula un regard narquois, et Lorena se sentit blêmir.

Puis elle coupa le contact.

Lorena jeta un regard inquiet autour d'elle.

Elle ne distingua rien d'autre qu'une bande de terre surélevée, un bouquet de pins, et l'herbe-scie au-delà.

— Je ne vois pas Jesse.

Sally tendait l'oreille, les sourcils froncés.

A son tour, Lorena perçut le bruit. Le vrombissement d'un moteur.

— Un *airboat* ? demanda-t-elle.

— Oui. Qui diable...?

— C'est sûrement Jesse, déclara Lorena en mettant pied à terre.

Sally descendit à son tour. L'air soucieux, elle fit le tour du véhicule, regardant dans la direction du bateau.

— C'est Jack Pine, dit-elle visiblement contrariée.

— Jesse lui a peut-être demandé de venir.

— Non... Non... Il y a quelque chose qui cloche.

Jack coupa son moteur et sauta à terre.

— Oh, mon Dieu, murmura Sally.

Elle pivota sur ses talons, et Lorena, qui l'imita, se rendit compte qu'elles s'étaient éloignées de la Jeep.

— Hé ! cria Jack. Hé, Lorena ! Arrêtez-vous !

Mais Sally secoua frénétiquement la tête.

— Courez ! lui ordonna-t-elle en prenant ses jambes à son cou.

Perplexe, Lorena regarda tour à tour Jack et Sally.

Elle aperçut une grande machette qui pendait à la ceinture de Jack.

— Courez ! cria Sally en se retournant.

— Courir où ? demanda Lorena, en se décidant enfin à la suivre.

— Venez avec moi ! Je sais où aller.

* * *

Jesse aperçut des traces de pneus devant sa maison. Il s'accroupit pour les examiner.

Une Jeep. Harry en possédait plusieurs qu'il mettait à la disposition de ses employés.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur mais, à la minute où il franchit le seuil, il sut que Lorena n'était pas là. Il fit le tour de sa propriété.

Devant, il y avait les traces de pneus et, derrière, le feuillage écrasé indiquait qu'un *airboat* avait stationné là récemment.

A cet instant, son cœur sembla se figer dans sa poitrine. Il se dirigea vers sa voiture, son portable à la main.

— Georges, j'ai demandé à Lars de vérifier un certain nombre de points, et aussi de nous envoyer du renfort. Mais ses hommes ne connaissent pas le terrain aussi bien que nous. Je veux que tu mobilises tous les gars disponibles et que tu les envoies ici, *tout de suite*. Demande-leur de ratisser une large bande de marécage entre la clinique vétérinaire et la ferme de Harry, en se déployant vers le sud.

— Jesse, que se passe-t-il ?

— Fais ce que je te dis, Georges. Et fais-le vite !

* * *

A bout de souffle, Lorena s'arrêta de courir. Devant elle, Sally en fit autant.

Elle se retourna et aperçut Jack qui se rapprochait d'elles.

Il s'immobilisa à son tour.

— Que fais-tu là, Sally ? cria-t-il.

— Jesse a appelé.

— Non, c'est faux, répliqua Jack.

— Et toi, qu'es-tu venu faire ici, Jack ? demanda Sally, d'une voix tremblante.

— Je t'ai suivie. Je passais prendre Lorena quand j'ai aperçu la Jeep depuis l'*airboat*. Et je me suis demandé pourquoi tu te rendais aussi chez Jesse. Qu'est-ce que tu manigances, Sally ?

— Jack, tu es un fieffé menteur et un assassin ! hurla Sally d'une voix hystérique. Je ne pouvais pas te laisser faire du mal à Lorena.

Jack sembla réfléchir un instant et se tourna vers Lorena.

— Lorena, ne vous approchez pas d'elle. Elle a dû surprendre notre conversation téléphonique. Et elle a tout fait pour arriver avant moi.

Indécise, Lorena ne savait qui croire.

Sally n'était pas armée.

Jack portait à la ceinture une machette impressionnante.

Elle ignorait où elle se trouvait, et la voiture était loin.

— J'ai une idée, lança-t-elle. Retournons tous les trois à la ferme et discutons de tout cela à tête reposée.

— Ne soyez pas ridicule, Lorena, riposta Sally.

Lorena s'aperçut que Jack se rapprochait d'elles insensiblement.

— Partez, Jack ! ordonna-t-elle.

— Mais vous ne voyez donc pas clair dans son jeu ? s'écria-t-il.

— Il va nous tuer ! gémit Sally. Lorena, vous ne comprenez pas qu'il va nous découper en morceaux et nous donner à manger aux alligators ?

— Non ! protesta Jack. C'est faux ! Vous devez me croire, Lorena.

— Ne l'écoutez pas, il essaie de vous embobiner. Un simple coup de machette, et...

— Lorena ! supplia Jack en faisant un nouveau pas dans sa direction.

— Par là ! s'exclama Sally.

Lorena tenta de contourner trois pins qui la séparaient de Sally.

— Non ! Lorena, non ! hurla Jack en s'avançant vers elle. Faites-moi confiance !

Elle se mit à courir plus vite pour lui échapper.

Mais, soudain, le sol se déroba sous ses pieds.

Il n'y avait plus de terre ferme, plus de hammock. Rien que le vide.

Elle tombait, tombait... entre les parois d'une fosse obscure.

Elle atterrit brutalement sur le sol avec un bruit sourd. Dieu merci, elle n'avait rien de cassé, constata-t-elle, une fois remise du choc. La terre, mélange de vase et de boue, n'était pas dure, car le marécage se situait au-dessous du niveau de la mer.

Au moment où elle poussait un soupir de soulagement, elle perçut un son mat près d'elle.

Elle n'était pas seule dans la fosse.

Et puis...

Elle entendit le bruit. Fort. Le grognement d'un cochon. Non, plutôt celui, puissant et furieux, d'un sanglier. Ou...

D'un alligator !

13

Conscient que chaque minute comptait, Jesse décida de prendre son propre *airboat* pour tenter de suivre les traces de feuillage écrasé et d'herbe aplatie à travers le marécage. La surface à couvrir était immense, et le fleuve d'herbe semblait s'étendre à l'infini. Il avait déjà vu tellement de drames se nouer ici. On mettait parfois une éternité pour retrouver un corps.

Non ! Il refusait d'envisager le pire. Il fallait que Lorena soit en vie. Elle avait dû être attirée dans un piège quelque part, mais où ? Par qui ? Et pourquoi ? Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle était une pièce du puzzle : elle avait deviné la première qu'il s'agissait d'une affaire d'espionnage scientifique.

Les enquêteurs ne découvriraient rien à la ferme d'alligators, pour la simple raison que Harry n'était pas coupable.

Et si tout se déroulait selon les plans de celui qui tirait les ficelles, la police ne retrouverait jamais le fourgon transportant la carcasse de l'alligator géant, ni les échantillons dérobés à la clinique vétérinaire du Dr Thiessen.

Il n'avait pas encore tous les éléments en main, mais il était persuadé que le coupable ferait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas être démasqué, quitte à éliminer systématiquement les témoins gênants. Et le pire, c'est qu'il se croyait sûrement invulnérable.

Devant lui, il aperçut un des *airboats* de Harry et une personne à côté qui lui faisait de grands signes.

C'était Sally.

Il coupa son moteur.

— Jesse, Jesse ! Au secours, vite ! C'est Lorena !

Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Lorena...

— Viens vite ! Et sois prudent. C'est Jack ! Il va la tuer !

Jack ? Jack Pine ?

Sally se mit à courir, et Jesse la suivit aussi vite qu'il le put. Elle contourna les pins et lui cria :

— Dépêche-toi !

Ce qu'il fit.

Et il plongea dans un trou.

Il aurait dû le remarquer, même s'il était dissimulé par des fougères et des broussailles. Bon sang, il était né et avait grandi ici, et il était censé connaître le marécage comme sa poche ! Malgré sa hâte et son angoisse, il aurait dû le voir.

Le trou était profond ; il ne s'agissait pas d'une cavité naturelle creusée par un alligator, mais plutôt d'un trou creusé sciemment par la main de l'homme. Lors de la saison des pluies, il serait inondé, mais durant la saison sèche...

Il atterrit brutalement au fond de la fosse et se retrouva plongé dans l'obscurité, les broussailles qui recouvraient l'orifice ne laissant passer qu'un soupçon de lumière.

— Oh, mon Dieu, Jesse ! s'écria Lorena en se jetant dans ses bras, chaude et bien vivante.

Il l'enlaça, se maudissant et se traitant de tous les noms. La jeune femme se blottissait contre lui avec une telle confiance ! Et lui...

Pour l'instant, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont ils allaient se sortir de ce piège. Il s'empara de son portable. Pas de réseau !

— Jesse ? murmura Jack.

— Bon sang, Jack ?

Se souvenant des paroles de Sally, il s'empara de son revolver.

— Reste où tu es, Jack. Je suis armé.

— Ce n'est pas moi, ton problème, lui fit remarquer Jack d'une voix calme.

— Ne bouge pas, dit-il doucement, réfléchissant à toute vitesse pour tenter de démêler le vrai du faux.

Il entraîna Lorena jusqu'à la paroi de terre et de boue.

Soudain, au-dessus de leurs têtes, ils entendirent un rire sardonique.

Le rire de Sally.

— Quel dommage que je ne puisse pas vous voir tous les trois au fond du trou ! Désolée, Jack, je t'aimais bien. Tu étais un type sympa et courageux. Mais c'est ton entêtement à vouloir aider Lorena qui t'a perdu. Et Jesse... si galant, prêt à voler au secours de sa belle ! Vous voyez, Lorena ? Tout est votre faute. Les ennuis ont commencé dès que vous êtes arrivée ici. Les fédéraux vont mettre la ferme de Harry sens dessus dessous, mais ils ne trouveront rien. Et ils seront bien obligés d'accepter le fait que des alligators géants se sont développés dans les Everglades, et qu'ils vous ont dévorés. Maintenant vous m'excusez, je dois vous laisser, poursuivit-elle gaiement. Il faut que je me débarrasse de vos deux embarcations. Adieu ! Ravie de vous avoir

connus !

Jack explosa.

— Bon sang, Jesse, fais quelque chose ! Elle a perdu la raison ! Elle n'est sûrement pas le cerveau dans cette affaire.

Ce fut à ce moment-là que Jesse perçut le bruit. Un grognement... suivi d'un rugissement.

Depuis sa plus tendre enfance, il était habitué aux cris des alligators, et il avait appris à les différencier.

Les grognements qui accompagnaient la parade nuptiale et l'accouplement. Ceux qui servaient à marquer le territoire, et ceux qui exprimaient la faim. Ou les deux à la fois.

— Il ne nous manquait plus que ça ! marmonna-t-il entre ses dents. Il distinguait à peine ses deux compagnons.

— Restez en arrière, leur conseilla-t-il.

— Jesse, murmura Lorena. Que comptes-tu faire ?

— Je suis armé, lui rappela-t-il.

Mais il se garda bien de lui dire qu'il était inquiet. Les balles tirées presque à bout portant sur l'alligator géant qu'il avait abattu l'autre nuit avaient à peine entamé le cuir épais de l'animal.

Il aurait voulu se précipiter vers Lorena, la serrer dans ses bras, lui faire un rempart de son corps pour la protéger de la créature. Il avait tant de choses à lui dire. Il aurait voulu lui crier qu'il l'aimait. Mais il demeura immobile, à l'affût du moindre mouvement, tous ses muscles tendus dans l'attente de l'attaque.

Pour l'instant, l'animal se déplaçait lentement, mais Jesse connaissait la rapidité fulgurante avec laquelle il fondait sur sa proie.

Et soudain, comme il s'y attendait, l'alligator attaqua.

Il fit volte-face, vidant son chargeur à l'aveuglette, se fiant à son instinct.

Le bruit assourdissant résonna dans la fosse.

L'animal mugit et s'immobilisa, comme s'il cherchait à repérer sa proie.

Dans les ténèbres, Jesse entendit les lourdes mâchoires se refermer en claquant.

Tout près... si près de lui qu'il sentit le déplacement d'air provoqué par le mouvement des mâchoires...

Il fit un bond en arrière.

— Jesse ! hurla Lorena.

— Jack, il faut qu'on arrive à le maîtriser ! cria Jesse.

— Tu es cinglé ! s'exclama Jack. C'est un monstre ! Il n'a rien à voir avec les bêtes qu'on utilise à la ferme pour la lutte à mains nues !

— Tu préfères qu'il te dévore ?

L'animal avait dû être touché car il continuait de mugir. Il

possédait une ouïe et un odorat plus développés que ceux d'un être humain, Jesse le savait, mais il était désorienté et tentait désespérément de retrouver ses repères.

Jesse en profita pour sauter sur son dos, cherchant à se positionner sur sa nuque. Mais la créature était dotée d'une force inouïe, et elle commença à se débattre comme un beau diable. Juste au moment où Jesse crut qu'il allait être projeté en l'air, Jack atterrit derrière lui.

— Et maintenant, on fait quoi ? cria Jack.

— Il faut que je monte sur ses mâchoires.

— Je n'arriverai jamais à me maintenir tout seul sur son dos !

— Il le faut !

— Hé, attendez une minute ! Avec moi, ça fera du poids supplémentaire ! s'exclama Lorena.

— Lorena, non..., commença Jesse.

— Un jour, avec Hugh, on a fait une démonstration de ce genre, haleta Jack. Ça a marché. Mais la bête était moins grosse.

Comme s'il pressentait les intentions de Jesse, l'alligator poussa un puissant mugissement et agita violemment sa tête d'avant en arrière.

Lorena bondit sur le dos de l'animal, juste derrière Jack.

— Et maintenant ? répéta Jack.

— Je vais sauter sur sa mâchoire !

— C'est de la folie !

— On ne va pas chevaucher éternellement cette maudite bête ! lança Jesse.

— Mais...

— Si j'arrive à lui fermer la gueule, nous serons sauvés.

— Oui, en espérant qu'elle ne te dévorera pas avant... Bon, vas-y, on s'accroche.

Jesse n'avait pas le choix. Il sentait la créature respirer et vibrer sous ses pieds, et il se concentra de toutes ses forces pour tâcher de deviner la prochaine réaction de l'animal.

Puis il bondit en avant, atterrissant lourdement sur la mâchoire béante qui se referma d'un claquement sec. La créature était un véritable monstre : son museau se prolongeait au-delà de l'endroit où il s'était perché.

Malgré la pression pesant sur ses mâchoires, l'alligator se démenait pour tenter de déloger Jesse. Sa force était incroyable, et il était capable de les balayer tous les trois d'un mouvement puissant s'ils n'y prenaient pas garde.

Tout en s'efforçant de se maintenir en équilibre, Jesse fouilla dans sa poche à la recherche d'un nouveau chargeur. Il sentait l'animal se rebeller sous ses pieds, et tâtonnait toujours pour installer le chargeur, s'y reprenant à plusieurs reprises.

— Dépêche-toi ! haleta Jack.

Soudain, l'alligator agita frénétiquement la queue.

Lorena hurla. Jesse perçut le déplacement d'air au moment où elle fut éjectée du dos de l'animal, et le bruit mat qu'elle fit en heurtant la paroi de boue.

Après cette première victoire, l'alligator rua de plus belle, et ses mâchoires commencèrent à se soulever malgré la pression exercée par Jesse.

— Pèse de tout ton poids sur son dos, Jack ! hurla-t-il.

— Bon sang, Jesse, je fais ce que je peux mais je n'y arrive pas !

Puis il entendit Lorena se relever, le souffle court.

— J'arrive ! lança-t-elle.

— Attention !

Sachant exactement où se trouvait Lorena, l'alligator fit un mouvement de côté, s'efforçant de la happer au passage.

Mais elle passa en trombe à côté de lui et reprit sa place derrière Jack.

Jesse, après plusieurs tentatives, réussit enfin à insérer le chargeur.

Il visa les yeux au jugé et tira.

La bête poussa un mugissement si puissant et si féroce qu'il faillit être renversé. Le bruit de l'explosion lui emplit les oreilles, l'assourdissant presque.

Pourtant il tira encore et encore.

Finalement, l'alligator cessa de bouger.

Pendant de longues et terribles minutes, personne n'osa faire le moindre geste.

Puis Jesse, les tympans douloureux, murmura d'une voix rauque :

— Lorena, essaie de descendre.

La jeune femme posa un pied par terre, lentement, avec précaution. Puis l'autre.

L'alligator demeura immobile.

— A toi, Jack.

Celui-ci fit de même, tandis que Jesse restait à sa place. Puis, à tâtons, il trouva la base du crâne.

— Attention, je vais tirer.

Il logea deux autres balles dans la tête de l'animal.

Enfin convaincu que le monstre était bel et bien mort, il se décida à en descendre.

Dans l'obscurité, il devina la présence de Lorena. Elle ne s'effondra pas comme l'aurait fait une autre femme, mais elle s'avança vers lui et noua les bras autour de sa taille. Il l'enlaça à son tour.

Alors seulement, elle se mit à trembler de tout son corps.

Il entendit Jack se laisser tomber sur le sol.

— Je crois que je vais partir d'ici et aller vers le Nord, marmonna ce dernier. Quelque part dans la montagne, là où il y a de la neige... et pas d'alligators.

Jesse s'accorda un moment de détente, heureux de sentir Lorena blottie dans ses bras, plongeant son visage dans la masse de ses cheveux, et respirant son parfum qui dominait l'odeur de vase et de poudre.

— Bon sang...! s'exclama Jack d'une voix étouffée.

— Quoi ? demanda Jesse vivement.

Dans les ténèbres environnantes, ils entendirent Jack déglutir avec peine.

— Il y avait... quelqu'un ici, souffla Jack. Il y a... des restes humains.

— Oh, mon Dieu..., gémit Lorena.

— Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, s'écria Jesse. Il faut sortir d'ici, et vite. Ils ne vont pas tarder à revenir.

— Ils ? s'exclama Jack d'une voix faible. Et ils sont combien, d'après toi ?

— Aucune idée. Viens, Lorena, tu vas passer la première. Je te ferai la courte échelle, déclara Jesse.

Il la souleva et, avec l'aide de Jack, l'aida à grimper sur ses épaules. Puis il la propulsa jusqu'au bord de la fosse.

— Hé, les gars ! J'ai trouvé une grosse branche, annonça-t-elle. Elle vous servira d'échelle.

Elle la lança, et les deux hommes la calèrent du mieux qu'ils purent. Jack se mit à l'escalader pendant que Jesse le poussait.

Ils entendirent la branche craquer, mais Jack était agile et il parvint à se hisser hors du trou en se cramponnant au rebord glissant et à la main de Lorena.

Puis il s'avança, prêt à aider Jesse.

— A ton tour !

Jesse observa la hauteur de la fosse, la branche cassée et la longueur des bras de Jack.

— Recule-toi ! cria-t-il.

— Quoi ?

— Recule-toi !

Il prit son élan et courut vers la branche qu'il utilisa comme tremplin.

Il réussit à s'agripper au bord du trou, les jambes pendantes.

Ses mains glissaient sur le sol boueux.

— Jack ? Qu'est-ce que tu fiches ?

Jack ne répondit pas.

Suspendu dans le vide, Jesse fit un effort surhumain pour ne pas retomber. Il enfonça ses ongles dans la terre et, à force de ténacité, il

parvint enfin à s'extirper de la fosse. Il roula sur lui-même, à bout de souffle, sous le soleil éclatant.

— Bon sang, Jack, tu crois que j'ai envie de m'amuser ? maugréa-t-il en relevant la tête.

Il se tut brusquement.

Jack et Lorena se tenaient à quelques mètres de là, immobiles et maculés de boue.

Jesse se releva et plongea son regard dans celui de l'homme qu'il avait jadis respecté et qui, à cet instant précis, braquait sur lui un Smith & Wesson, le visage défiguré par un rictus cruel.

— Docteur Thiessen...

— Bon sang, Jesse, pourquoi est-ce si difficile de vous tuer ? gronda Thiessen.

— Je l'ignore. Sans doute parce que j'aime la vie.

Sally se tenait derrière le vétérinaire et souriait.

— Eh bien, Doc... votre présence ici confirme mes soupçons, poursuivit Jesse.

Il fallait qu'il gagne du temps ; la police tribale et la Metro-Dade allaient bientôt arriver en renfort.

— Allons donc, Jesse ! Vous n'aviez aucun soupçon à mon sujet.

— Détrompez-vous ! Mais, je vous l'accorde, je ne l'ai pas compris tout de suite. Au début, j'ai soupçonné Harry parce qu'il est riche. Or, c'est aussi votre cas. J'ai également tardé à découvrir qui travaillait pour vous. Mais après avoir discuté plusieurs fois avec Jim Hidalgo, j'ai su que vous étiez celui qui tirait les ficelles ; il ne pouvait pas en être autrement puisque la première personne que Jim a vue en reprenant connaissance, c'était vous, docteur Thiessen. Et ces échantillons... Vous aviez eu tout le temps nécessaire de les préparer, les étudier et les envoyer au laboratoire fédéral. Vous avez volé vos propres échantillons ! Je suis prêt à parier qu'à l'heure actuelle, Lars Garcia a découvert que vous possédiez un hélicoptère, mais je doute que ce soit vous qui le pilotiez pour rechercher vos alligators dans le marécage. C'était sûrement John Smith. Et je suis persuadé que ces alligators génétiquement modifiés portent une marque de reconnaissance que les experts de l'école vétérinaire de Jacksonville n'auraient pas manqué d'identifier si la carcasse était arrivée à destination. Au début, je n'ai pas soupçonné Sally, mais j'aurais dû. C'est elle qui a poussé Roger dans la fosse, n'est-ce pas ? Mais pourquoi, ça, je ne l'ai pas encore compris. Dites-moi si je me trompe : vous êtes le cerveau de l'histoire, et Sally et John travaillent pour vous. Mais lequel des deux fait le sale boulot ? Qui est le tueur, Doc ? Qui a assassiné Hector et Maria ? Et le père de Lorena ?

— Je n'ai pas de temps à perdre en vaines discussions, riposta Thiessen.

Son visage, autrefois si aimable, affichait à présent un masque cruel et impatient.

— Allons, Doc. Vous avez gagné. Que risquez-vous à me dire la vérité ?

Tout en parlant, Jesse tentait d'évaluer la situation. Seul, Thiessen était armé, et il braquait son revolver sur lui. Jack et Lorena se tenaient en retrait, là où ils avaient été conduits de force dès leur sortie de la fosse.

Mais ni l'un ni l'autre ne semblaient abattus, bien au contraire, et ils étaient sûrement prêts à se battre jusqu'au bout.

D'après le peu qu'il connaissait de Lorena, elle possédait un caractère bien trempé et une volonté de fer. Pour l'heure, elle paraissait méfiante et furieuse, et surtout bien décidée à vendre chèrement sa peau.

Et il pouvait aussi compter sur le courage et l'intrépidité de Jack.

Thiessen lui décocha un sourire narquois.

— D'ici peu, vous saurez qui fait le sale boulot. Mais auparavant, il faut que je décide de quelle façon je vais m'y prendre. Vous avez abattu mon alligator, Jesse. En fait, vous en avez abattu deux.

— Allons, Doc, je n'avais pas le choix ! Mais puisque je vais bientôt mourir, accordez-moi une faveur. Expliquez-moi toute l'histoire en détail.

Thiessen haussa les épaules et réfléchit quelques secondes.

— Si ça vous chante. C'est très simple. Sally a entendu parler des travaux d'un chercheur sur les alligators. Elle a établi les premiers contacts, et est venue me trouver puisqu'elle n'avait pas les compétences nécessaires pour exploiter sa découverte. A force de travailler comme un nègre, j'ai réussi à amasser un peu d'argent, mais ce n'est qu'une goutte d'eau à côté des millions que l'on peut tirer d'une formule scientifique qui permet de fabriquer des alligators géants. Le chercheur n'aurait pas dû mourir. Mais il a paniqué en découvrant que certains de ses spécimens avaient été dérobés et qu'ils se développaient en toute liberté dans le marécage. Ce vieux fou refusait de se taire, et il était sur le point de me démasquer. Il n'avait pas encore deviné le rôle de Sally dans cette histoire, et je ne pouvais pas courir ce risque. Elle avait travaillé brièvement pour lui, et si la police l'avait arrêtée, elle serait remontée jusqu'à moi. Il fallait donc qu'il meure, conclut froidement Thiessen. Maintenant, en ce qui concerne Lorena, je reconnais que j'ai mis du temps à découvrir qu'elle était la fille de ce chercheur.

— Ordure ! siffla Lorena.

L'espace d'un instant, Jesse crut qu'elle allait se jeter sur Thiessen, mais, à son grand soulagement, elle réussit à se maîtriser.

Leurs regards se croisèrent. Elle semblait lui faire entièrement confiance pour les sortir de là.

Il lui sourit pour la rassurer, mais il n'avait pas le moindre petit bout d'idée pour changer la donne.

Pour l'instant, Thiessen avait hélas la situation bien en main.

— Madame Fortier, vous êtes le grain de sable qui a enrayé ma belle mécanique, poursuivit le vétérinaire. Si vous aviez accepté la thèse de l'accident concernant la mort de votre père, la police aurait continué de croire qu'Hector et Maria étaient mêlés à un trafic de drogue, et elle aurait fini par classer le dossier. Quant à Billy Ray, je ne suis pour rien dans sa mort. Ce vieil ivrogne est tombé par hasard sur un de mes alligators, c'est tout.

— Combien en avez-vous ? demanda Lorena d'une voix tendue.

Thiessen parut amusé.

— Quatre. L'un d'eux est mort de façon naturelle, à proximité de la maison des Hernandez. Jesse en a tué deux. Il en reste donc un qui rôde quelque part, et, croyez-moi, je finirai par le retrouver. Sally est à l'affût de la moindre information et, dès qu'il sera localisé, je le récupérerai. Tout compte fait, cette histoire n'est pas aussi dramatique que vous voulez le faire croire, Jesse.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement, Doc.

Une diversion, c'était tout ce dont il avait besoin. Certes, Thiessen savait se servir d'une arme, mais il n'était pas un tireur d'élite ni un professionnel aguerri.

Une simple diversion.

Il réfléchit à toute vitesse. Devait-il courir ce risque et mettre en péril la vie de Lorena et celle de Jack ?

Lorena le regardait intensément, attendant un signe de lui, persuadée qu'il allait tenter quelque chose.

Et s'il ne faisait rien ?

Ils mourraient de toute façon, à moins que les renforts n'arrivent très vite.

— Lars Garcia aura tôt fait de vous percer à jour, dit-il.

— Ne soyez donc pas ridicule ! ricana Thiessen. Je ne suis pas le seul à utiliser un hélicoptère ou un *airboat*.

— Non, mais vous êtes le spécialiste des reptiles, rétorqua Jesse. D'ailleurs, je lui ai mentionné votre nom. Mais dites-moi, quelle est au juste votre motivation, Doc ? L'appât du gain ou les lauriers de la gloire ?

— Le monde évolue, Jesse. De nos jours, les améliorations génétiques et le clonage sont monnaie courante. Il faut se tenir à la pointe du progrès si on veut réussir dans son domaine de compétences.

— Encore une fois, Lars est sur votre piste, insista Jesse, sûr de lui. Et si vous vous figurez que vous allez passer entre les mailles du filet, vous vous trompez lourdement.

L'espace d'un instant, Thiessen parut troublé, et il perdit de son arrogance.

— Il n'a aucune preuve.

— Il en trouvera. Je suppose que vous avez marqué vos alligators avant de les relâcher délibérément dans la nature pour voir comment ils s'y comportaient. Mais en même temps, vous ne vouliez pas qu'on les découvre, c'est pourquoi vous avez employé les grands moyens, hélico et *airboat*, pour les retrouver. Ces animaux ont un comportement territorial, comme leurs congénères, et vous avez commis l'erreur d'en relâcher un à proximité d'un lotissement. Hector et Maria ne méritaient pas de mourir, surtout pour une raison aussi stupide. Je sais que le meurtrier des Hernandez s'est approché de leur propriété en *airboat*, mais j'aimerais que vous me disiez qui les a tués...

— C'est moi, répondit Sally, faisant un pas en avant. Ça t'étonne, n'est-ce pas ? Tu ne m'en croyais pas capable ? A tes yeux, je n'étais qu'une belle plante décorative que l'on regarde sans la voir. Tu te montrais amical avec moi, parfois même chaleureux. Mais je ne comptais pas pour toi. Tu n'as jamais cherché à me comprendre ni à savoir ce que je valais vraiment. Tu m'as prise pour une petite comptable de bas étage, tout juste bonne à aligner des chiffres. Mais tu t'es trompé sur mon compte, Jesse, tu m'as sous-estimée. Je n'ai pas l'intention de passer ma vie dans ce trou perdu. Je suis une femme ambitieuse qui sait ce qu'elle veut et surtout comment l'obtenir.

— Et aussi une meurtrière, riposta-t-il d'une voix rauque en plantant son regard dans le sien.

Elle eut un sourire sadique.

— Oui, c'est exact.

Tout en parlant, elle s'était avancée entre lui et le Dr Thiessen. Il jeta un rapide coup d'œil à Lorena et s'aperçut que son regard était braqué sur lui.

La jeune femme semblait effrayée, mais ne paniquait pas. Elle était prête à se battre bec et ongles jusqu'à son dernier souffle, il le savait. Il pouvait lui faire confiance.

Une diversion.

Il avait besoin d'une simple diversion.

Lorena le fixait avec une telle intensité qu'elle avait dû lire dans ses pensées et comprendre ce qu'il attendait d'elle. Elle était prête.

Il récita mentalement une prière.

Puis il lui fit un imperceptible signe de tête.

— Hé ! cria-t-elle.

Surpris, Sally et le Dr Thiessen se tournèrent légèrement vers elle.

Aussitôt, Jesse se rua sur Sally et la projeta de toutes ses forces contre Thiessen, les faisant tomber à terre tous les deux.

Le coup partit, et un hurlement déchira l'air.

Encore fumant, le revolver pendait de la main de Thiessen dont les yeux s'étaient agrandis d'horreur. A côté de lui, se formait une flaque de sang.

Jesse frappa du plat de la main sur le poignet du vétérinaire, lequel finit par lâcher le pistolet que Jack éloigna aussitôt d'un coup de talon.

— Lorena ! hurla Jesse.

Elle se jeta dans ses bras.

Il l'enlaça, tremblant de tous ses membres, le cœur chaviré et pris d'une sorte de vertige. Comme dans un brouillard, il entendit Jack ordonner :

— Levez-vous !

Il finit par s'écarter de Lorena et se retourna.

Il aperçut Thiessen qui se remettait sur ses pieds.

Sally gisait sur le sol, les yeux ouverts mais le regard vide.

Une tache cramoisie s'élargissait sur sa poitrine.

— Est-ce que c'est fini, cette fois-ci, Jesse ? murmura Lorena.

Il poussa un profond soupir.

— Je crains que non. Je suppose que John Smith ne va pas tarder à arriver. Il doit savoir que nous sommes ici. S'il se montre, nous tâcherons de le cueillir, lui aussi. La police tribale est mobilisée et devrait débarquer ici dans quelques minutes. Elle sera suivie par les flics de la Metro-Dade. D'ailleurs, j'entends déjà des bruits de moteur.

Lorena baissa les yeux sur Sally. L'espace d'un instant, elle frissonna. Puis elle se tourna vers Thiessen.

— Qui a tué mon père ?

— Ah, nous y voilà, murmura Thiessen.

— Qui est le meurtrier de mon père ? répéta Lorena.

— Ce n'est pas moi. Je ne suis pas un assassin.

Il marqua une pause, et Jesse comprit qu'il réfléchissait à toute vitesse, essayant de trouver une échappatoire pour paraître moins coupable qu'il ne l'était.

— Sally... C'était son idée. Cette femme était assoiffée de sang. J'ai été révolté en apprenant la mort de votre pauvre père. C'est encore elle qui a tué Hector et Maria. Si elle ne les avait pas abattus, nous n'en serions pas là... Mais elle était persuadée qu'ils savaient quelque chose et qu'ils allaient alerter l'organisme de protection de la faune sauvage.

— Elle ne craignait pas plutôt qu'ils alertent la criminelle ? demanda Jesse d'un ton ironique.

— C'est elle qui est responsable de tout. Elle m'a forcé la main.

— Ne vous fatiguez pas maintenant, Thiessen. Ce sont les jurés qu'il faudra convaincre.

— C'est bien mon intention.

Ils entendirent soudain le vrombissement d'un moteur qui se rapprochait.

Jesse fit volte-face, la main sur la crosse de son revolver, pensant qu'il s'agissait de John Smith.

Mais c'était Georges Osceola, accompagné de plusieurs agents miccosukees. Ils mirent aussitôt pied à terre et s'élancèrent vers Thiessen pour l'arrêter.

Georges, voyant que ses hommes avaient la situation en main, se dirigea vers Jesse.

— Tout le monde est sain et sauf ?

— Non. Sally est morte, l'informa Jesse.

— Sally !

— C'est elle qui a tué Hector et Maria, expliqua Jesse. Vous avez pu mettre la main sur John Smith ?

— Pas encore. Mais tu avais vu juste. Lars a alerté toutes les patrouilles, et Smith a été repéré plus au nord. Je parierai qu'il a enlevé le chauffeur du fourgon. On en saura davantage quand on l'aura coffré.

L'air soucieux, Georges examina le piteux état dans lequel se trouvaient Jesse et ses compagnons.

— On va commencer par vous sortir de là.

— Hé ! cria soudain Lorena. Arrêtez-le ! Thiessen va s'échapper !

Georges et Jesse poussèrent un juron.

Le vétérinaire courait vite, et il connaissait les Everglades. Il coupa à travers le hammock, en direction du canal.

— Arrêtez ou je tire ! hurla Georges.

Thiessen plongea et se mit à nager sous l'eau, espérant sans doute refaire surface plus loin et disparaître dans l'herbe-scie.

Jesse s'avança au bord du canal et s'arrêta brusquement.

Les autres en firent autant.

Soudain, il y eut un violent tourbillon dans l'eau, et des gouttelettes giclèrent.

Tous se tenaient immobiles, contemplant avec effroi l'horrible drame qui se jouait sous leurs yeux.

Les alligators, maîtres des lieux, défendent jalousement leur territoire...

Or, en plongeant, Thorne Thiessen avait dérangé un gros mâle. Et la danse de la mort venait de commencer.

Personne ne pouvait plus rien faire pour le vétérinaire, et tous assistèrent, impuissants, au rituel macabre.

L'animal avait refermé ses puissantes mâchoires sur sa proie et la secouait dans tous les sens.

Thiessen poussa un hurlement d'agonie.

Puis l'alligator disparut sous l'eau avec sa victime.

Quelques gouttelettes retombèrent encore sur la surface miroitante du canal, et tout redevint silencieux et tranquille.

Comme si de rien n'était.

Jesse entendit Lorena étouffer un petit cri.

Il se retourna et vit des larmes perler à ses paupières. Ce qu'elle avait voulu, c'était la justice, pas la vengeance, réalisa-t-il.

Il la prit dans ses bras.

Il l'enlaça étroitement, oubliant la tragédie à laquelle ils venaient d'assister, la boue qui les recouvrait de la tête aux pieds, et les personnes tout autour d'eux.

— Je t'aime, dit-il doucement. Tout ira bien maintenant.

Épilogue

C'était l'automne. Le soleil dardait ses derniers rayons sur l'eau, et l'air était doux. Les oiseaux au plumage multicolore éclaboussaient de couleurs la surface miroitante du canal. Les arbres formaient un décor luxuriant d'où s'échappaient des gazouillis et des piailllements qui brisaient par moments le silence du marécage.

Le pique-nique organisé par Jesse et Lorena venait de se terminer.

Une semaine s'était écoulée depuis les dramatiques incidents qui s'étaient déroulés sur le hammock. Entre-temps, il avait fallu répondre à des interrogatoires interminables et remplir des liasses de formulaires pour la police tribale et la Metro-Dade.

Michael Preston et Harry Rogers avaient été horrifiés en apprenant les terribles soupçons qui avaient pesé sur eux.

Et Hugh regrettait amèrement de ne pas avoir participé à l'épisode final.

Une fois les restes du pique-nique débarrassés et les invités partis, Lorena contempla l'étrange et sauvage beauté du lieu et se prit à sourire.

Une canette de bière à la main, Jesse la rejoignit et s'installa auprès d'elle.

Elle s'appuya tendrement contre lui et s'empara de sa main qu'elle porta à sa joue.

— Il reste encore un monstre en liberté, lui rappela-t-elle.

— Oui, je sais. Pour l'instant, nous n'avons pas réussi à le localiser, mais nous organiserons d'autres battues jusqu'à ce que nous l'attrapions.

— Et quand vous l'aurez repéré... vous vous contenterez de le capturer, ou vous le tuerez ?

Il lui sourit.

— Quand un animal a été génétiquement modifié, c'est l'homme et non la créature qui est responsable de cette mutation et des conséquences éventuelles qui en résultent. Mais dans le cas présent, cet alligator géant est susceptible de se reproduire et de détruire le

fragile équilibre des Everglades. Je regrette de le dire mais si cela ne tenait qu'à moi... Ce monstre constitue un trop gros risque. Trop de personnes ont perdu la vie à cause de lui. Ton père est mort pour avoir voulu protéger les populations de telles créatures, alors...

— Au moins, ils n'ont pas tué le chauffeur du camion, constata Lorena.

— Non, mais il s'en est fallu de peu, précisa Jesse, l'air sombre. John Smith l'avait laissé pour mort quand il a volé la carcasse de l'alligator et poussé le camion dans le canal. C'est un miracle que le chauffeur soit revenu à lui et qu'il ait réussi à s'extraire du véhicule.

— Dieu merci, il arrive parfois que des miracles se produisent.

— Au fait..., murmura Jesse.

— Oui ?

— Je doute que tu veuilles conserver ton emploi d'infirmière chez Harry.

— A dire vrai, je comptais faire tout autre chose.

— Tu veux partir d'ici, dit-il doucement.

— Oh, non !

— Non ?

A cet instant précis, le visage de Jesse semblait encore plus beau et fascinant que d'habitude, avec ses traits bien dessinés et ses yeux d'un vert si surprenant sur sa peau couleur de bronze.

Elle soupira.

— Je sais que c'est encore trop tôt, mais j'avais espéré que tu m'aurais demandé de rester auprès de toi. Mon véritable métier, et ma passion, c'est le barreau. Sans vouloir me vanter, je suis redoutable dans les plaidoiries. Je pensais que le conseil tribal pourrait avoir besoin d'un bon avocat, à l'occasion. Et si je vivais ici, avec toi...

Il éclata de rire.

— Je t'aime, tu le sais. Mais, je l'avoue, je n'ai pas pu m'empêcher d'être inquiet au sujet de l'avenir.

— Inquiet de quoi ?

— De nos différences. Pour moi, le marécage constitue plus qu'un simple lieu de vie ou de travail. Il fait partie de mes gènes, de ma personnalité. Et toi, tu viens d'un monde si... brillant. Propre. Net. Sophistiqué. Certes, nous avons aussi notre « Miami chic » par ici, mais il fait piètre figure à côté du tien. Je ne cherche pas à noircir le tableau, c'est juste qu'ici, les canaux regorgent d'alligators et de mocassins d'eau, l'herbe-scie tient lieu de gazon anglais, et mon plus proche voisin est... plutôt éloigné.

Elle sourit d'un air moqueur.

— Des mocassins d'eau !

— Oui, mais, rassure-toi, ce ne sont pas des reptiles aussi vicieux

qu'on le prétend. Ils ont peur de l'homme.

— Et des alligators !

— Oui, mais normalement ils te laissent tranquille si tu ne les embêtes pas.

— De la vase, de la boue, des moustiques et de l'herbe-scie !

— J'en ai bien peur.

Elle se tourna vers lui et lui caressa le visage.

— Mais cet environnement fait partie intégrante de toi, dit-elle doucement.

Il s'empara de sa main, son regard rivé au sien, un sourire étirant ses lèvres.

— Tu envisagerais sérieusement de rester ici ? demanda-t-il d'une voix où perçait l'espoir. Je serais ravi d'avoir une colocataire, mais je préférerais de beaucoup avoir une épouse.

L'espace d'une seconde, son cœur s'arrêta de battre.

— Serait-ce une demande en mariage ? murmura-t-elle.

— Oui. Veux-tu m'épouser ?

Pour toute réponse elle se jeta dans ses bras.

— Dois-je comprendre que c'est « oui » ? demanda-t-il en riant.

— Oui, oui, oui !

Il lui releva doucement le menton, lui caressant la joue de son pouce. Puis leurs lèvres se joignirent.

Tout autour d'eux, la brise était légère, les oiseaux silencieux et la soirée aussi douce que leur baiser.

* * *

Le mariage eut lieu un mois plus tard, dans les Keys.

La mariée était éblouissante dans sa robe blanche, et le marié superbe dans son smoking.

Ils étaient pieds nus, et leur union fut célébrée sur la plage baignée par le soleil couchant.

Ils avaient loué pour l'occasion l'intégralité d'un motel familial, ainsi que plusieurs chambres dans un hôtel proche. Les invités, très nombreux, comprenaient des Séminoles, des Miccosukees, des Blancs, des Hispano-Américains et un Australien, mais non des moindres — Hugh. Même Roger était sorti de l'hôpital à temps pour assister à la cérémonie.

Le coucher de soleil sur la mer n'avait jamais été aussi somptueux que ce soir-là.

Pour le South Florida Motel, ce fut la réception la plus réussie de l'année.

Et quand la nuit tomba, les nouveaux mariés se retrouvèrent enfin seuls dans leur chambre qui donnait sur l'océan, heureux de sentir la brise légère qui gonflait les voilages et le parfum de sel qui flottait dans l'air...

Mais bientôt, plus rien d'autre ne comptait...

Que leurs deux corps enlacés.

Titre original : SUSPICIOUS

Traduction française : ROSELYNE AULIAC

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Barque : © WILFRIED KRECICHWOST / GETTY IMAGES

Paysage : © GARY BRAASCH / GETTY IMAGES

Goutte d'eau : © DIGITAL VISION / GETTY IMAGES

Réalisation graphique de la couverture : CATHERINE CHEVALIER

© 2005, Heather Graham Pozzessere. © 2009, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6493-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

HEATHER GRAHAM

L'ombre du soupçon

Que vient faire Lorena Fortier dans les Everglades ? L'inspecteur de police Jesse Crane aimerait bien le savoir. Cette jeune femme hautaine et élégante, toujours parfaitement maquillée et habillée, n'a pas sa place dans ces marais sauvages et reculés, peuplés seulement de crocodiles et d'aventuriers. Mais ce qui l'intrigue le plus, c'est que depuis son arrivée d'inquiétants événements se multiplient : des meurtres inexplicables, de mystérieux accidents. Jesse aimerait croire à une simple coïncidence, d'autant qu'en dépit de ses réticences il n'est pas insensible à la fascinante beauté de Lorena. Mais l'attitude de la jeune femme, tour à tour distante, agressive et terrorisée ne fait que confirmer ses soupçons. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Et quel rôle joue-t-elle dans ces étranges disparitions ? Pour l'instant, il l'ignore encore. Une chose est sûre cependant : une menace plane sur les Everglades...



éditions  HARLEQUIN
www.harlequin.fr